
STARFIX
ISSN 0756-0559
N° 9 - NOVEMBRE 83 - 17 F - MENSUEL BELGIQUE 138 FB - SUISSE 5,50 F - CANADA $ 2,50
M 2654-9-17 F
TRAVOLTA REVIENT
LA FIÈVRE DU SAMEDI SOIR II
STAYING ALIVE
LE RETOUR DU JEDI
GEORGE LUCAS RACONTE
LA GUERRE DES ÉTOILES



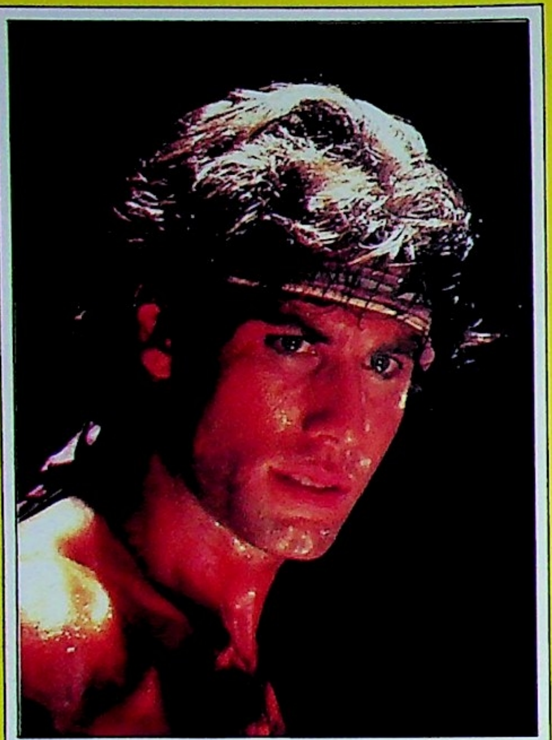
NUIT D'IVRESSE
(A SUIVRE)
COMES
la belette
casterman
Une enquête de l'inspecteur Canardo
SOKAL
LA MORT DOUCE
casterman
Les Cités obscures
SCHUITEN - PEETERS
LES MURAILLES DE SAMARIS
casterman
ALTAN
FRIZ MELONE
casterman
Régis Franc
TONTON MARCEL
capitaine d'industrie
casterman
casterman
alliance





STARFIX N°9, Mensuel - Dépôt légal : Octobre 1983 - - **Directeur de Publication** : Christophe Gans - **Rédacteur en Chef** : Doug Headline - **Assistante de Rédaction/Directrice du Magazine Vidéo/Réécriture des textes** : Kat-El Pypo - **Secrétaire de Rédaction** : Frédéric Albert Lévy - **Comité de Rédaction** : Nicolas Boukrief , Dan Brady, François Cognard, Christophe Gans, Doug Headline, le Colonel Kurtz, Frédéric Albert Lévy, Dominique Monrocq, Jérôme Robert - **Collaboration** : Olivier Billiottet, Daniel Bouteiller, Daniel Bouteiller, Daniel Bouteiller, Guy Delcourt, Gaillac-Morgue, Fred Gordon, Benoît Lestang, Arsène Lupin, Pierre Scias, Michel Scognamillo, Renzo Soru, François Truchaud - **Correction des Dictées** : Frédéric Albert Lévy - **Documentaliste** : Daniel Bouteiller - Bouteiller - **Direction Artistic**: Katell Postique - **Maquette** : Marie-Noëlle Ywanoff, Estelle Rivallan - **Attachée de Presse** : Fabienne Renault - **Chef de la Sécurité** : Christophe Lemaire - **Assistants de Sécurité** :Pierre Pattin,Yvette Mimieux - **Correspondant Permanent à Los Angeles** : Jordan R. Fox - **Correspondant Nulle Part** : Dan Brady - **Correspondant Spécial** : Forrest J. Ackerman - **Dessinateur** : Jacques Terpant - **Dessinateur Invité** : Frank Margerin - **S.O.S. Amitié** : 277.18.10 - **Photocomposition** : Photocompo 2000 - Photogravure : Prunelle, CERAT - Imprimé par les Presses Montsouris - Siège Social, bureaux de la rédaction, dons en espèces : 13, rue de la Cerisaie, 75004 Paris - Téléphone : 277.18.10 - STARFIX SARL au capital de 20000 F; RC Paris 326.754.157 - Gérant : Edmond Cohen - Diffusion France : NMPP - Chef du Développement : Jean-Noël Raviscioni - Publicité : Jacques Villatte, Christine Hamon, Philippe Puech - Tél. : 277.18.10.

Crédits photos : Les documents iconographiques sont à nous et sous copyright des compagnies de production et/ou de distribution.
Remerciements : les firmes C.I.C., Ciné Paris, Coline, Gerick Films, G.C.R., Lucasfilm, S.I.D.A., Twentieth Century Fox, Warner Bros, ainsi que Mmes et MM. Patricia Bales, Marc Bernard, Luc Besson, Agnès Chabot, Michèle Darmon, Marie-Christine Fontaine, Marie-Hélène Février, Elisabeth Gagarine, Agnès Goldman, Henri Klonjkowski, Steve Laporte, Laurence Lemaire, Jean-Baptiste Meyer, Jean-François Meyer, Lydia Pintiaux, Jean-Pierre Roy, Guy Scott, Arnaud Selignac, Michel Sodomillo, Flora Taupenot, Susan Trembly, Patrick Camboulive. Tardif anniversaire à Michèle Darmon et bienvenue à Victoire Loiseau.



STARFIX VOUS OFFRE VOTRE CHANCE !

Faites le premier pas et décorez votre petite chambre avec ce poster éblouissant,

STAYING ALIVE

Attrapez la Fièvre du Samedi Soir une fois de plus !

Avec cette magnifique affiche couleurs 40 x 60, vous aurez déjà commencé à approcher de la légende.
N'hésitez pas ! En quelques entrechats puissants vous serez à la boîte aux lettres la plus proche et vous pourrez y glisser votre demande sur carte postale ! Soyez dans les 500 premiers ! C'est maintenant ou jamais ! Ratez l'occasion et vous le regretterez votre vie entière...
N'oubliez pas de joindre 5 F pour les frais de port : il serait dommage de vous voir passer à côté du triomphe pour si peu !

DANSEZ ! Vous voulez vous huiler les muscles, transpirer sainement, devenir une bête de scène !

MAD MOVIES Ciné-Fantastique

Le N° 28 vient de paraître. Avec au sommaire tout sur la série « La Guerre des Etoiles »: un vaste dossier regroupant les trois films et offrant près d'une centaine de superbes photos en couleurs. Plus toute l'actualité du du cinéma fantastique et de science-fiction, la vidéo, les avant-premières: « Twilight Zone, Krull, Les Dents de la Mer III, etc... Le numéro: 18 F. En kiosque. Ou, sinon (par courrier), à commander à MAD MOVIES, 49, rue de La Rochefoucauld 75009 PARIS. Port Gratuit.

NUMEROS DISPONIBLES:

16: Les films d'horreur espagnols.
17: Dorian Gray à l'écran.
18: Nosferatu, Superman.
19: Star Trek, Inferno, actualités.
20: Les Films de L'Espace.
21: Le Fantastique Britannique.
22: Les films de Lucio Fulci.
23: Mad Max II, Dracula à l'écran.
24: Dario Argento, Blade Runner.
25: Tobe Hooper, Dossier Alien.
26: Mad Max 1 et 2, Cronenberg.
27: Retour du Jedi, Creepshow.

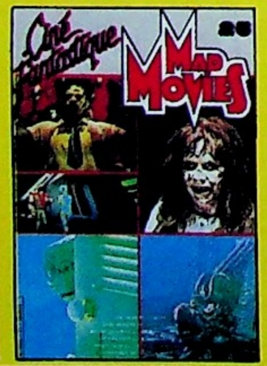
Chaque numéro: 18F (port gratuit)

Abonnement pour quatre numéros à paraître: 60 F

LA REVUE COULEURS DU CINEMA FANTASTIQUE











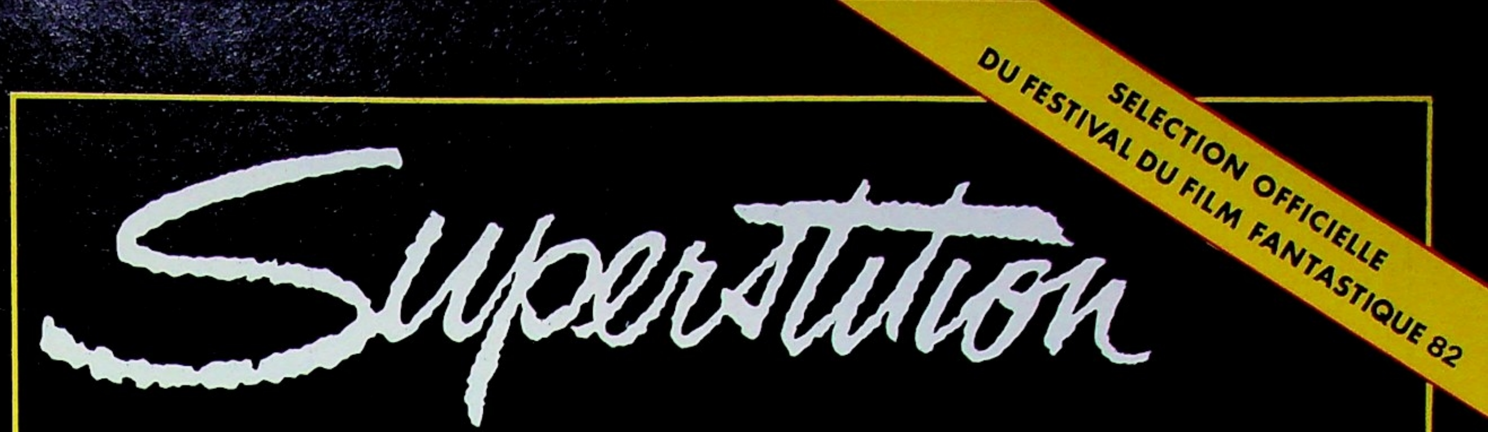


EDITO

CHACUN DE NOUS A UN FANTÔME SUR L'EPAULE.

Un mois calme ? Pas si sûr ! Vous avez des ennuis ?
Devant l'adversité, il faut faire face ! Se montrer à la hauteur ! Pensez à regarder sur votre épaule, ça vous remontera le moral.
Dans notre dos, des dizaines de personnages illustres projettent une ombre bénéfique sur nos destinées. Le soir, quand nous rentrons à la lueur des réverbères, dans les rues tranquilles, un bruissement se fait parfois entendre dans les feuilles des arbres. C'est le souffle des anciens qui effleure notre épaule, et nous guide vers demain...
Ce mois-ci, à la télévision, il y a deux ou trois jours, il y avait James Stewart dans deux de ses plus grand rôles. Westerner harassé et héros éternel : je vous en avais parlé le mois dernier, il est là.
Ce mois-ci, il y a l'exposition "Hollywood 1924-1950", qui regroupe au Centre culturel du Marais, 28 rue des Francs-Bourgeois, Paris IVe, un paquet énorme de photos de la collection de John Kobal, l'homme qui a réuni les plus belles photos de stars qui existent au monde. Ça va durer jusqu'au 31 Janvier 84, mais allez-y tout de suite, on ne sait pas ce qui peut arriver demain...
Ce mois-ci, il y a *Laura* qui ressort en salle. C'est mieux que tout. Ne perdez pas de temps, c'est peut-être vous qui ressortirez avec le spectre de Gene Tierney dans la poche.
Ce mois-ci, euh non, en novembre, le dernier week-end du mois, il y a le festival du film de bandes dessinées aux Grands Augustins, organisé par l'énergique Tony Clark. Vous y verrez le serial *Captain Marvel* dans une copie intégrale, et plusieurs autres merveilles du genre. Oui, vous y verrez ça, et d'ailleurs je serai là pour vérifier votre présence.
Bref, voilà notre vieil héritage hollywoodien, l'héritage des jours dorés, qui fait doucement sentir sa présence autour de nous. On n'échappe pas aux silhouettes sombres des gardiens du temps et du mystère. Tous, nous sommes aidés par un gentil fantôme, qui le soir se pose sur notre dos et nous chuchote au creux de l'oreille. Avec un parfum un peu désuet, il tourne pour nous les pages des journaux jaunis où sont inscrits les hauts faits du passé. Pour que nous puissions mieux tenir le coup.
Parfois le fantôme se fait inquiet ou menaçant : l'orage s'annonce. Il n'est que passager...

Doug Headline



PRIEZ POUR QUE LES SUPERSTITIONS NE DEVIENNENT D'EFFROYABLES REALITES

Un film de James ROBERSON
Avec James HOUGHTON, Albert SALMI,
Larry PENNEL, Lynn CARLIN

En 1784, Elondra Sharack est condamnée à mort, et doit mourir crucifiée.
Aux yeux de la population, cette femme est une sorcière, mais après son exécution, l'église dans laquelle s'est déroulé le jugement brûle mystérieusement.
Deux siècles plus tard, une incroyable série de meurtres hante les alentours de ce même quartier.
La rumeur court alors que l'"esprit du mal" rôde à nouveau dans ces lieux...

Scherzo VIDEO PRODUCTIONS

LE FANTASTIQUE EN VIDEO

Superstition

ACTUALITES

A DOUBLE TRANCHANT

Return Engagement

"It's show time, folks..."
En première exclusivité, voici un grand débat à l'américaine, la confrontation sur scène – et maintenant à l'écran – de deux extrêmes. On y parle de tout, d'amour et de mort, bien sûr, mais surtout de politique, d'éducation, du passé et de l'avenir.
Dans *A Double Tranchant*, ce sont deux facettes opposées de la société US qui se rencontrent. Deux individus, *a priori* sans aucun point commun, s'affrontent dans une joute oratoire inspirée. D'un côté, G. Gordon Liddy, ancien agent du FBI, ex-conseiller de Richard Nixon, tête pensante de l'opération des "plombiers" qui a déclenché le scandale du Watergate, et lui a valu quatre ans et demi d'emprisonnement. De l'autre, Timothy Leary, ancien professeur à Berkeley et Harvard, psychologue, humaniste, chef de file du psychédélisme, défenseur de l'usage de drogues hallucinogènes, dont les travaux ont servi de base de référence à Paddy Chayefsky pour *Au-Delà du Réel*. Ni méchant, ni gentil... Il n'y a aucun conflit de bannières, d'étiquettes, aucune prise de position au nom d'une quelconque pensée.
Ils sont eux-mêmes, agissant devant les spectateurs comme ils vivent chez eux. Avec naturel et simplicité. Leurs attitudes sont aussi divergentes que leurs idées. Leary arpente la scène en argumentant, lance théories et points de vue à foison, parle de LSD, extrapole sur le futur des jeux vidéo. Par contraste, Liddy ne quitte pas sa place, défend la raison d'être du conflit armé, confesse les plaisirs du stand de tir, et déclare qu'il quittera sa femme si "elle se montre déloyale envers son pays"... Un libéral tous azimuts contre un anti-communiste convaincu, tous les deux bourrés de contradictions!
Leur antagonisme est un véritable spectacle, une démonstration improvisée réglée comme un show professionnel. Stars authentiques, ils sont les conférenciers les mieux payés du circuit universitaire. Pourtant, en dépit (et à cause) de leurs différences, ils sont constamment complices, ainsi que le montre le film. Lors de leurs rencontres publiques, les partisans de l'un attaquent l'autre, et vice-versa. Ils se renvoient la balle, utilisant le verbe avec un maxiumum d'effet, jouant un rôle (leur rôle?) avec un brio époustouflant.

A travers leurs exhibitions et leurs quotidiens se dévoile l'interrogation du film : spectacle-vérité ou vérité du spectacle? Liddy et Leary sont-ils réellement autonomes, libres de leurs actes, ou bien uniquement de simples pions mis en place pour le seul plaisir de l'auditoire? A Cannes, le doute était constant, puisqu'ils faisaient en personne la promotion de *A Double Tranchant*, jouant devant tous le même jeu qu'à l'écran, inquiets de savoir si nous étions contents de l'interview qu'ils nous avaient accordée. Et ce, alors qu'Alan Rudolph, le réalisateur, avec son jugement bien arrêté sur le tandem ("Liddy développe de façon intelligente des idées contestables, tandis que Leary développe de façon contestable des idées intelligentes") était resté loin du Festival.

A Double Tranchant est un événement à ne pas manquer, drôle, émouvant, tragique parfois, mais toujours révélateur. Il prouve une fois de plus la vitalité d'un système américain qui sait retourner à son avantage ses erreurs passées. Deux des hommes les plus impopulaires en leur temps qui font salle comble dès qu'ils apparaissent, c'est un exploit!
Et pour conclure sur une note de polémique, leur genre favori, songez que Timothy Leary fut candidat en 69 au poste de gouverneur de la Californie, contre Ronald Reagan. S'il avait gagné, imaginez un peu *qui* pourrait se trouver en place à la Maison Blanche?...

DOMINIQUE MONROCQ

FICHE TECHNIQUE :
A DOUBLE TRANCHANT (Return Engagement). U.S.A. 1983. "Island Alive". PR : Carolyn Pfeiffer, Barbara Leary. R : Alan Rudolph. PH : Jan Kiesser. MUS : Adrian Belew. MONT : Tom Walls. 89'. Avec : G. Gordon Liddy, Timothy Leary, Carole Hemingway, Frances Liddy, Barbara Leary, Arnold Schwarzenegger, Harry Nilsson, Tommy "Cheech" Martin, Shelley Hack, Marjoe Gortner, Steven Bishop, et beaucoup d'autres...



AMERICAN CLASS & PORKY'S 2

S'il y a bien trois choses que je hais par-dessus tout, ce sont les chihuahuas, la sauce béchamel et les hamburgers. J'attends d'ailleurs toujours dans ce monde cruel qu'on me serve un clebs à la crème entre deux tranches de pain au sésame. Ceci dit, cette gastronomie n'a rien à voir avec mon problème actuel, ou plutôt si : l'un de ces ingrédients élevé au

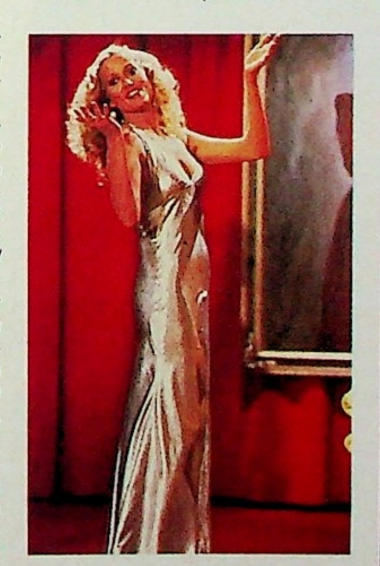
AVIS DE RECHERCHES

La vie était normale pour Susan Selky. La trentaine, épanouie dans son rôle de mère d'un jeune garçon, elle continue à assurer ses activités de professeur tout en gardant de bonnes relations avec son ex-mari. Elle était heureuse jusqu'au jour où son fils ne rentra pas de l'école. Ce matin-là, il n'y était même jamais arrivé, bien qu'il n'ait eu que deux rues à traverser. Il avait tout simplement disparu... sans laisser de traces.
Fort de son succès lacrymal de *Kramer contre Kramer*, Stanley Jaffe s'attache une fois encore à dépeindre une situation, à explorer les méandres d'une existence banale et routinière bouleversée par un drame inattendu. Après le problème déchirant de la garde légale d'un enfant, il établit un face à face tragique entre l'espoir absolu d'une mère et le réalisme d'un policier que son expérience force à s'avouer vaincu. Dans cette confronfation, l'ex-époux est réduit à un rôle de faire-valoir, de bouée affective à laquelle se rattache une femme qui a pris sa vie à pleines mains et refuse de sombrer dans le naufrage. Derrière ce mystère se profilent crime de sadique, réseaux de prostitution ou pornographie enfantines. Hypothèses qui demeurent à l'état de théories alors que l'enquête piétine... Confronté à un problème similaire, George C. Scott dans *Hardcore* refusait les limitations juridiques pour s'immiscer dans un engrenage du vice qui allait le conduire à la réalité extrême du "snuff" tourné au Mexique. Agrippant le rôle de toute sa sensibilité, Kate Nelligan joue la carte du désespoir sobre, refusant la défaite tant qu'elle n'est pas démontrée. Elle agit avec les

stade "artistique" (comprenez le "Hamburger film") me fut asséné par deux fois.
Entre autre calvaire, la tâche du directeur de publication est de tout voir (ce qui est heureusement impossible !) et surtout de dépister les navets. Afin qu'on n'en fasse pas un dossier complet ! Rigolez, rigolez mais c'est déjà arrivé... C'est aussi la tâche du rédacteur en chef mais lui il préfère jouer avec la mascotte du bureau, le désormais célèbre Pypo (se reporter à l'édito du Hors-série) ou asticoter la maquettiste. Et sous prétexte que je dois perdre quelques kilos, il m'envoie dans les cinécures aux douces appellations de *Porky's 2* et *American Class*. Bref : les éruptions d'acné, les cartes de France sous l'édredon, les gaules sismiques, les culottes détrempées et les private-jokes dans les closets, c'est pour ma pomme.
Et aujourd'hui, je dois prendre la parole. Mais pour dire quoi ? Que *Porky's 2* et *American Class* sont des foutaises débiles. Ça vous vous en doutiez. Le plus désolant – et ça vous ne le saviez pas –, c'est que le premier porte la signature autrefois prestigieuse de Bob Clark *(Le Mort Vivant, Meurtre par décret, Black Christmas,...)*. Entre deux gags étirés et grotesques, il nous assène une scène de faux zombie dans un cimetière bien moussu. Histoire de se moquer de ses anciennes amours et surtout de son premier film : *Children Shouldn't Play With Dead Things.* L'enflure ! S'il n'y avait rajouté un clin d'œil à Russ Meyer (sous les formes d'une charmante créature aux mensurations diaboliques, mon point faible et ma seule consolation dans la vie), je serais sorti... Juré. Croix de bois, croix de fer...

C'est d'ailleurs ce que j'ai fait pendant *American Class* qui n'a rien à voir, mais alors là rien à voir, avec *American College* de Landis malgré les efforts de la phrase publicitaire. Là encore, le fantastique fait office de piment rouge dans une platée de soupe à l'eau. Il y a, si ma mémoire est bonne, un beau "painting matte", un mannequin en latex qui crache des flammes, et puis des tas de petits crétins qui se touchent, se griffent, m'énervent, se font "bouh" dans le noir avant d'être assassinés par un "psycho-killer" rigolard (!). Je me suis défilé quand l'un de ces carabins, un vampire (!!), se pourléchait les babines en apprenant que sa conquête du soir avait ses "ours". Pypo le Chat, visiblement écœuré, s'en est allé défier le genre humain en équilibre sur la fenêtre. Je le comprends.





Ah j'oubliais *Zipp* me dit-on *(Zapped* aux U.S.A.*)*... Mais celui-là, je l'ai pas vu. Eh, eh. Ils n'ont pas osé nous le montrer et puis faut me laisser le temps de récupérer.
Tiens, Pypo vient de passer par la fenêtre. Les miaulements stridents de la pauvre bête en vol se mêlent aux hurlements des secrétaires. Etre directeur de publication, c'est aussi se faire du mauvais sang pour les mascottes funambules.

CHRISTOPHE GANS

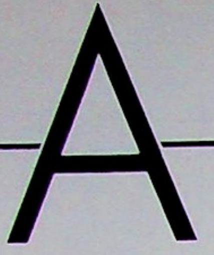
FICHES TECHNIQUES :
PORKY'S 2 (Porky's II : The Next Day). Canada/U.S.A. 1983. "Simon/Reeves/Landsburg Prod., Astral Bellevue Pathé Inc.". P : Melvin Simon, Harold Greenberg, Alan Landsburg, Don Carmody. R : Bob Clark. SC : Roger E. Swaybill, Alan Ormsby, Bob Clark. PH : Reginald Morris. MUS : Carl Zittrer. DEC : Fred Price. MONT : Stan Cole. MAQ : Valli. 98'. DIST : Fox Hachette (17/8). Avec : Dan Monahan (Pee Wee), Wyatt Knight (Tommy), Mark Herrier (Billy), Roger Wilson (Mickey), Cyril O'Reilly (Tim), Tony Ganios (Meat), Kaki Hunter (Wendy).

AMERICAN CLASS (National Lampoon's Class Reunion). U.S.A. 1983. P : Matty Simmons, Harmon Berms, Peter V. Herald. R : Michael Miller. SC : John Hughes. PH : Philip Lathrop. MUS : Peter Bernstein, Mark Goldenberg. MONT : Richard C. Meyer, Ann Mills. DEC : Dean Edward Mitzer. MAQ : Del Armstrong. 84'. DIST : Coline. Avec : Gerrit Graham (Bob Spinnaker), Michael Lerner (Dr Young), Fred McCarren (Gary Nash), Miryam Flynn (Bunny), Stephen Furst (Hubert Downs), Zane Buzby (Delores Salk), Jim Staahl (Egon Von Stroker).

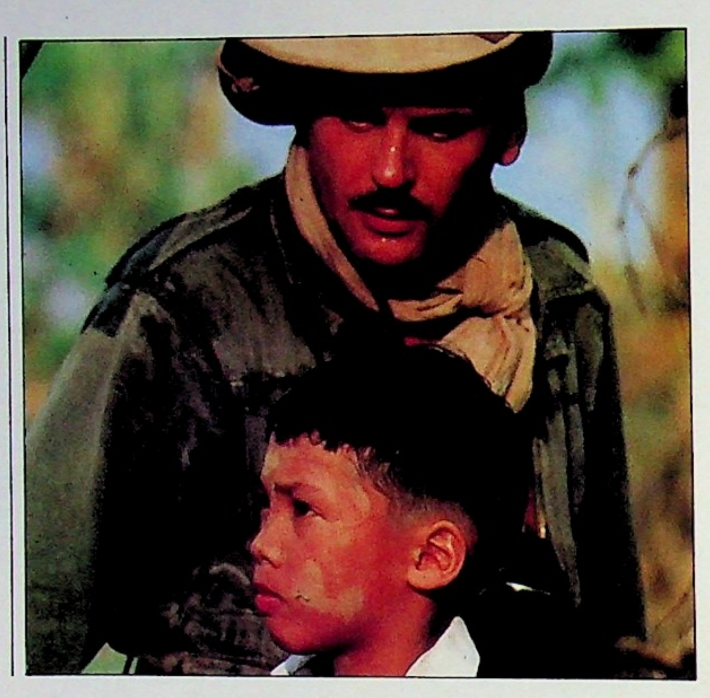
moyens à sa portée, à coups de messages diffusés à la télévision et d'affiches placardées chez les commerçants du quartier.
On l'aura compris, avec cette vision d'une "middle-class" américaine qui évolue et s'assume, *Avis de Recherches* est un film plus psychologique que policier. L'action n'évolue qu'au travers des coups de téléphone ou visites du bon flic père de famille compréhensif et compatissant. Point de Peter Boyle en privé de choc, ni de "Ms. 45" traquant les coupables comme dans *L'Ange de la Vengeance...* De fausses pistes en séances d'hypnose et consultations de voyantes, la machine policière s'avère inefficace. Manque de preuves, manque de pistes... La solution n'est qu'un jeu du destin, ou bien du hasard !
Si l'on peut regretter un scénario sans réelle progression dramatique, sans *suspense,* le film vaut principalement par le jeu admirable des interprètes, Kate Nelligan en tête. Il est maintenant inutile de prouver quelle spendide actrice elle peut être, aussi à l'aise sur scène qu'à l'écran. Mais ça, tous ceux qui l'ont vue dans *Dracula* de Badham et *L'Arme à l'Œil* s'en étaient déjà aperçus...

DOMINIQUE MONROCQ

FICHE TECHNIQUE :
AVIS DE RECHERCHES (Without a Trace). U.S.A. 1983. "20th Century Fox". PR : Stanley R. Jaffe, Alice Shure. R : S. Jaffe. SC : Beth Gutcheon, d'après son roman "Still Missing". PH : John Bailey. MUS : Jack Nitzsche. DEC : Paul Sylbert. MONT : Cynthia Scheider. 122'. DIST : Fox-Hachette. Avec : Kate Nelligan (Susan Selky), Judd Hirsch (Al Menetti), David Dukes (Graham Selky), Stockard Channing (Jocelyn Norris), Jaqueline Brookes (Margaret Mayo), Daniel Bryan Corkill (Alex Selky), Keith McDermott, Kathleen Widdoes, Cheryl Giannini.



UN HOMME, UNE FEMME, UN ENFANT



Sa mère venant de mourir, un jeune garçon français est expédié pour une quinzaine de jours aux Etats-Unis. Il ignore que la famille d'amis qui le reçoit est aussi *sa* famille, puisque le *pater familias* se trouve être son père, et les deux fillettes de la maison ses (demi-)sœurs. Long *flashback* pour mettre sur pied cet arbre généalogique.

Scénario d'Erich Segal, d'après un *goodseller* (sinon un *best-*) du même Erich Segal, créateur de *Love Story* et professeur de littérature grecque dans les universités américaines. Le professeur ne dédaigne pas de donner un coup de main au romancier/scénariste, puisqu'on aura reconnu dans *Un homme, une femme, un enfant* une structure analogue à



celle de la plus grande tragédie de tous les temps, l'*Œdipe Roi* du regretté Sophocle. Comme Œdipe, le petit Frenchie atterrit dans un milieu qui lui est totalement inconnu, et qui pourtant regroupe plusieurs membres de sa famille. Le spectateur, qui, lui, sait tout, ne peut rester indifférent en voyant la vérité peu à peu se faire jour.

Seulement, il ne peut y avoir de tragédie sans tragique. Dans *Œdipe Roi*, la peste frappe, Œdipe se crève les yeux, et sa mère se perce le cœur d'un poignard. Segal essaie de bâtir une construction tragique autour de personnages qui sont tous désespérément gentils : universitaire américain modèle, épouse modèle, petites filles modèles, petit garçon modèle. Aussi, si l'on pleure beaucoup, on rit constamment de se voir ainsi pleurer. Ce n'est même pas un mélodrame. Au mieux, un mollo- drame. Malgré les efforts louables de Martin Sheen.

F.A.L.

FICHE TECHNIQUE :

UN HOMME, UNE FEMME, UN ENFANT (Man, Woman and Child). USA.1983. Une présentation Gaylord Production Company & Elliott Kastner. PR : Elmo Williams & Elliott Kastner. R : Dick Richards. SC : Stacy Williams & Eric Segal, d'après un roman d'Eric Segal. PH : Richard H. Kline. MUS : Georges Delerue. DEC : Dean Edward Measner. MONT : David Bretherion. 121'. DIST : Columbia. Avec : Martin Sheen (Bob Beckwith), Blythe Danner (Sheila Beckwith), Craig T. Nelson (Bernie Ackerman), David Hemmings (Gavin Wilson), Nathalie Nell (Nicole Guérin), Maureen Anderman (Margo), Sebastian Dungan (Jean-Claude Guérin).

POUSSIERE D'EMPIRE

La grande controverse "Ciné-Pub contre Film d'Auteur" est enrayée. *Poussière d'Empire* vient réveiller nos yeux fatigués par les deux atouts qui font vendre : l'exotisme et les gosses. Utilisant les mêmes poncifs (d'une part l'innocence et le destin dans les mains d'un enfant, d'autre part les palmes, l'eau, la glaise, la sueur collées à l'image), *Poussière d'Empire* n'est ni Banga, ni *Equateur,* ni *E.T.,* ni le fœtus Wrangler. Le film est porteur d'un sens profond où se mêlent le sacré, les superstitions, les traditions ancestrales, la religion, la magie d'un pays filmé par un de ses fils.

Lam-Lê, né il y a trente-quatre ans à Haï-Phong, vit à Paris depuis 17 ans. Il nous donne la version manquante, essentiellement vietnamienne, d'une trilogie qui a déjà mis en jeu l'Indochine version hardi les pt'its gars avec les paras-léopards de la *317e Section* de Pierre Schoendorffer et le Vietnam apocalyptique de F.F. Coppola. En 1954, un maquisard porté disparu tente de faire parvenir un message à sa femme. Parrallèlement, une bonne sœur missionnaire maculée de gadoue (Dominique Sanda) et un bidasse en folie, le sergent français Tam-Tam (J.F Stevenin), tentent lourdement d'inculquer une religion et une civilisation dans un pays offensé. Vingt ans auront passé quand le message d'amour, parti des rizières ensanglantées atteindra les H.L.M. asiatiques de Paris 75013.

Lam-Lê, ex-mathématicien, s'est déjà fait remarquer pour son court-métrage *Rencontre des nuages et du Dragon,* sélectionné à Cannes et à Venise en 1980. Son souci oriental de l'infime précision lui vaut d'être dessinateur de storyboard *(Garde à vue).*

Pour *Poussière d'Empire,* il a été autorisé à tourner certains paysages au Viet-Nam et dans des quartiers précis de Saïgon. Les intérieurs ont été reconstitués avec une minutieuse vraisemblance étonnamment *sensorielle* dans des entrepôts désaffectés porte de Pantin. Ce transcripteur de légendes chorégraphie une mise en scène qui tient de la cérémonie au temple, de la gestuelle décomposée de l'Opéra (merveille de la musique, chœurs et chants de Nguyên Thiên Dao) et du corps à corps avec les détails, symboles d'un quotidien marqué par la guerre.

Ne pas manquer le générique, éblouissante réussite technique signée Acmé-Films, spécialiste d'effets spéciaux (*La Lune* de Beneix, *Dream One* de Selignac, les glass-paintings de Resnais). Sur fond de galaxie, un pinceau trace un idéogramme d'or, 井 : le signe du Ciel se transforme en météorite qui traverse le cosmos et va exploser sur la terre. Poussière du ciel, cette pierre prendra la forme d'une femme qui attend... le retour d'un maquisard.

Il semble que le Cinéma a bien besoin de puiser dans la fiction de l'Origine. Que ce soit avec la légende d'Imamura, les êtres à gueules d'animaux préhistoriques du *Retour du Jedi* ou les météorites et les poussières (d'Empire) de Lam-Lê. Ces choses arrivent au bon moment. Le cinéma était en train de se volatiliser dans un néant d'intimisme et de social en crise...

GAILLAC-MORGUE

FICHE TECHNIQUE :

POUSSIERE D'EMPIRE (Hon vong Phu). 1983. France. Uranium Films. R : Lam-Lê. SC : Henry Colomer, Lam-Lê, Michel Andrieu. PH : Gérard de Battista. MUS : Nguyen Thien Dao. MONT : Catherine Renault. DIST : Sté Nlle Prodis. Avec : Dominique Sanda (La religieuse), Jean-François Stevenin (Sergent Tam-Tam), Thang Long (Le menuisier), Yann Roussel (l'eurasien), Anne Canovas (la femme française), Hoang Lan (la femme vietnamienne), Myriam Mezieres (la chanteuse),Vinh Lê (l'enfant muet), Lam Lê (le maquisard).

	O.B.	N.B.	D.B.	F.C.	G.D.	C.G.	D.H.	F.A.L.	D.M.	M.S.
CONSEIL DES DIX							3		3	
A DOUBLE TRANCHANT	3				– 1	0		1	2	
AVIS DE RECHERCHES		4			3	4				4
LA BALADE DE NARAYAMA		1		1		3		3	1	
CHRONOPOLIS	3	2	1		3	3	– 1		– 1	
FLASHDANCE	2	0	1	1	1	1		1	2	
FRANCES	3	0	1	2	3	– 1	4	2	2	
LE GUERRIER DE L'ESPACE	3	4	4	3	4	4	4	3	3	4
L'HOMME QUI RETRECIT					4	4	3	2	2	
HONKY TONK MAN			1		0	3	1	2		
OCTOPUSSY		4	4	4	3	4	4	2	3	3
OUTSIDERS	2	3	3	3	4	4	4	3	4	
LE RETOUR DU JEDI		– 1	2	– 1	2	– 1	3	2		
STAYING ALIVE	2	1	3	1	3	1	3	3	3	2
SUPERMAN III					2	0			0	
TENDER MERCIES		1		1		2	2			
TIME RIDER	1	3	4	2	4	3	4	2	2	3
TONNERRE DE FEU			3		3		3		3	
UN FAUTEUIL POUR DEUX					2	4		4	2	
ZELIG									– 2	
ZIPP!										

Nul : – 2 - Mauvais : – 1 - Médiocre : 0 - Honnête : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.
O.B. : Olivier Billiottet, N.B. : Nicolas Boukrief, D.B. : Daniel Bouteiller, F.C. : François Cognard, G.D. : Guy Delcourt, C.G. : Christophe Gans, D.H. : Doug Headline, F.A.L. : Frédéric Albert Lévy, D.M. : Dominique Monrocq, M.S. : Michel Scognamillo.

SORTIES PREVUES

OCTOBRE

UNE PIERRE DANS LA BOUCHE de Jean-Louis Leconte, avec Harvey Keitel, Michel Robin. Tant que c'est dans la bouche...

LONESOME COWBOYS d'Andy Warhol, avec Joe Dallessandro, Viva. Puisqu'on parlait d'underground.

LAURA d'Otto Preminger, avec Gene Tierney, Vincent Price, Dana Andrews. Ressortie de ce chef-d'œuvre du polar. Précipitez-vous.

LOLITA de Stanley Kubrick. Avec James Mason, Sue Lyon, Peter Sellers. L'histoire d'un homme qui aimait bien les petites filles.

PAPY FAIT DE LA RESISTANCE de Jean-Marie Poiré. Y fait c'qui veut Papy, tant qu'y nous fait pas...

UNDERGROUND U.S.A. d'Eric Mitchell. Reportage sur les milieux underground.

TENDER MERCIES de Bruce Beresford, avec Robert Duvall, Tess Harper, Betty Buckley. Un film country-folk, par le réalisateur de *Héros ou Salopard (Breaker Morant).*

LE RETOUR DU JEDI (Return of the Jedi), de Richard Marquand, avec le Darth Vader's Jolly Good Fellows Jazz Band. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais il y a un numéro spécial de Starfix consacré à l'évènement.

THE SERVANT de Joseph Losey, avec Dirk Bogarde, Sarah Miles, Wendy Craig, James Fox. Reprise.

LE NOUVEL AMOUR DE COCCINELLE (Herbie Rides Again) de Robert Stevenson, avec Helen Hayes, Ken Berry, Stephanie Powers. La meilleure des quatre aventures de la bête à Bon Dieu sur roues.

NOVEMBRE

LA POULE NOIRE ET LES HABITANTS DES CAVERNES (Poulsjkoff Cavernski Shlokof) de Victor Gress, avec Vitali Sedletski, Larissa Kadotchnikova. Merveilleux à la Russe, pour les amateurs.

APPELEZ MOI BRUCE (They Call Me Bruce) de Elliot avec Johnny Yune, Margaux Hemingway, Pam Huntington. Enchanté, moi c'est Daniel.

PREMIERS DESIRS de David Hamilton avec plein de petites filles en fleur avec des prénoms slaves et des noms imprononçables.

UN FAUTEUIL POUR DEUX (Trading Places) de John Landis avec Dan Aycroyd, Eddie Murphy, Ralph Bellamy, Don Ameche. Hilarante comédie de l'auteur des *Blues Brothers.* Peut changer de titre.

UN AMOUR DE SWANN de Volker Schlöndorff, avec Jeremy Irons, Ornella Muti, Fanny Ardant, Marie-Christine Barrault, Alain Delon. Proust toi d'là que j'my mette.

L'HOMME QUI RETRECIT (The Incredible Shrinking Man) de Jack Arnold, avec Grant Williams, Randy Stuart. Sortie repoussée pour ce classique de la S.F.

LE MINISTERE DE LA PEUR (Ministry of Fear) de Fritz Lang, avec Ray Milland, Marjorie Reynold, Dan Duryea. Ex *Espions sur la Tamise,* un must du père Fritz.

L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS (The Man Who Fell to Earth) de Nicholas Roeg, avec David Bowie. Profitez de l'année Bowie pour voir ou revoir ce remarquable film du chef-op du *Masque de la Mort Rouge.*

LES MONTY PYTHON A HOLLYWOOD (Monty Python at the Hollywood Bowl) de Terry Hughes, avec les Monty Python. Ha ! Ha ! Ha ?

GARÇON ! de Claude Sautet avec Yves Montand, Nicole Garcia. Bientôt, un grand dossier par Nicolas Boukrief.

LA FEMME FLAMBEE de Robert Van Ackeren, avec Mathieu Carrière. Comme une crêpe...

LES 5000 DOIGTS DU DR. T. de Roy Rowland, avec Peter Lind Hayes, Mary Healy, Hans Conried. Ça y est, la larme à l'œil... Les enfants, si vous saviez, le méchant professeur Alfred Terwilliker, le piano géant, le technicolor, la musique. J'arrête, oncle Doug vous en parlera mieux que moi. Enfin, quand même... Snif !

FRISSONS (Parasite Murders) de David Cronenberg, avec Paul Hampton, Joe Silver, Lynn Lowry et... Barbara Steele. Nostalgie et reprises toujours...

JAMAIS PLUS JAMAIS (Never Say Never Again) de Irvin Kershner, avec Sean Connery, Kim Basinger, Barbara Carrera, Klaus Maria Brandauer, Max Von Sydow. Plus jamais plus jamais plus jamais plus jamais plus jamais plus jamais plus jamais plus jamais...

BLANCHE NEIGE ET LES SEPT NAINS (Snow White and the Seven Dwarfs) La reprise Disney de Noël avec, en prime, un inédit de 25 minutes :

LE NOEL DE MICKEY, tout nouveau, avec des fantômes et un Picsou projeté dans le futur assistant à son propre enterrement. Ça a l'air chouette, ouais !

ANDROIDE (Androïd) de Aaron Lipstadt, avec Klaus Kinski, Don Opper, Kendra Kirchner. Vous n'avez pas oublié Starfix N° 1 ?

HEARTS AND ARMOURS de Giacomo Battiato, avec Barbara de Rossi, Tanya Roberts (la bien nommée), Ron Moss, Rick Edwards. D'abord, qu'on ne vienne pas me chercher des poux dans la tête, j'ai bien écrit *and* Armours et non *in* armour. Ça a changé. C'est un *Excalibur,* mais avec des Maures et des Chrétiens, un chevalier sans tête... des pommes, des poires et des noix de coco.

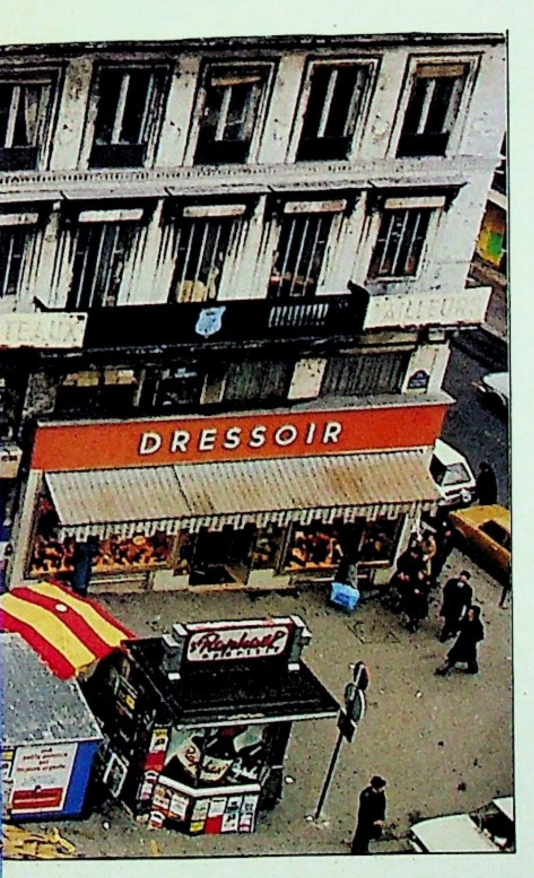
Bruce Lee à l'assaut du Hollywood Boulevard ! Appréciez les dimensions...

RUE DES SALLES OBSCUR



Le Brady. Mais allez-y bon sang... C'est encore plus génial à l'intérieur. 39, bd de Strasbourg dans le 10ᵉ.





Strasbourg Saint-Denis. Une jungle implacable. Ses Big Mac enfumés. Sa station de métro délabrée. Ses merguez-frites qui vous arrachent la gueule. Ses flics frimeurs en vadrouille. Ses putes fatiguées à l'angle de la rue du Désir. Et puis ses cinoches. Oui. Ses cinoches aux noms tout drôles. Cinex, Brady (ah çui-là!...), Brooklyn (y'à que des pornos chez lui...), Paris-Ciné, Pathé-Journal, Pix, Scala (encore des pornos), Neptuna. Des cinoches pas chers, Oh non! Qui vous refilent carrément deux films pour même pas le prix d'un.

Des cinoches qui ressemblent souvent aux refuges de l'Armée du Salut. Car on y voit de tout dans les "Doubles Programmes" : des clochards rigolards venus cuver leur Nicolas, des mamies hargneuses qui engueulent les monstres trop pervers, des mômes de douze piges rentrés en douce et terrorisés par la pile électrique de l'ouvreuse, des pédés aussi, égarés dans les chiottes profondes et puis des passionnés frénétiques venus compléter leur filmo d'Howard Vernon ou de Barbara Steele. Toute une faune de bouffeurs de mikos, qui s'oublient dans les décolletés des reines du Péplum, et les coups de flingues qui font mouche des Ringo, Trinita et autres Sabata. Mouche même après un barillet vide...

Et si vous voulez savoir ce qu'on y passe, dans ces putains de salles, eh ben, levez un peu les yeux en marchant sur le trottoir, au risque de vous taper une merde de clébard, vous verrez. Vous verrez les tronches grimaçantes, les châteaux tout penchés, les colts fumants. Et vous aurez tout compris. Un cinoche double-programme, c'est tout le contraire d'un sex-shop : tout est dans la vitrine. Les photos toutes délavées aux titres raturés, les horaires bidons, les cernes de la caissière qui suffoque dans son aquarium, le prix du billet, la cigarette barrée d'une croix, et puis surtout les toiles peintes, ces grandes tartines de couleurs vives tendues au-dessus de l'entrée. Comme dans les trains-fantômes et autres baraques de foire.

Avec les toiles peintes, le spectacle est d'abord dans la rue. Les premières à trembler de peur devant Dracula, ce sont les petites retraitées courbées qui passent tous les jours devant son portrait hilare et rougeaud pour rallier le Felix Potin le plus proche. Les Suédoises aux seins comme des bulles de Malabar, exhibées sur les façades des cinés X, font de l'effet, elles, sur les anciens combattants, les cantonniers marocains qui en ont marre de défoncer les trottoirs, et les lycéens au regard fuyant. Qui repassent quatre fois de suite devant... Faut dire qu'elle a tout pour attirer l'œil, la ménagerie des toiles peintes : couleurs hyper-criardes, visages déformés, corps tordus par le plaisir ou la douleur, titres dégoulinants en lettres épaisses et fluorescentes. Un monde bien plus délirant souvent que celui qui bouge dans le noir sur l'autre écran, à l'intérieur. Les peintres qui les fignolent, dans un entrepôt en banlieue, se font

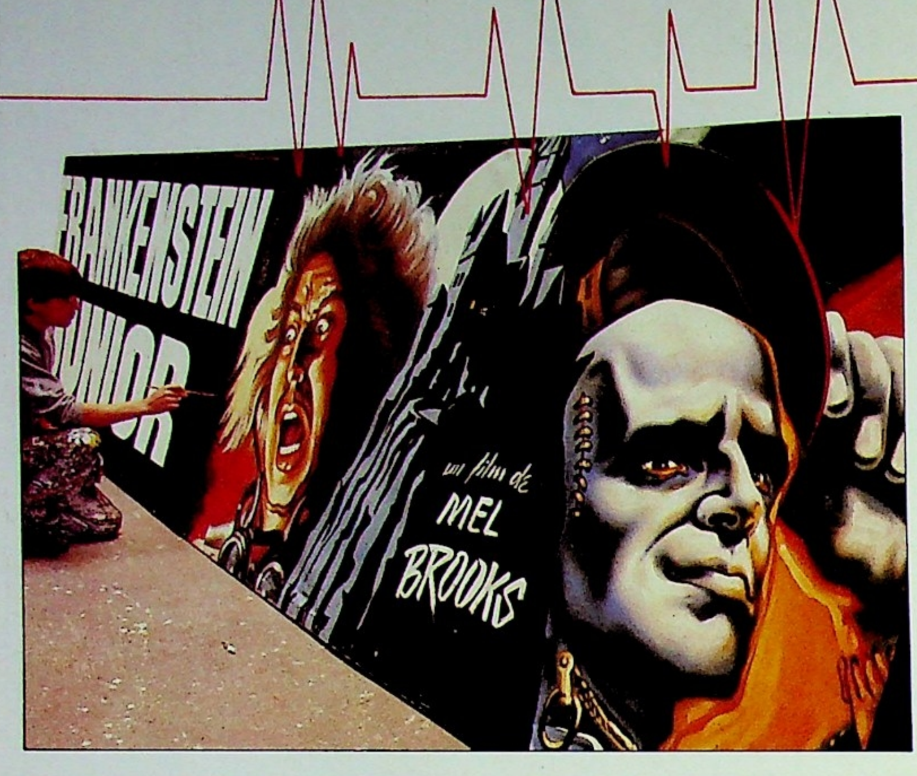
ES.

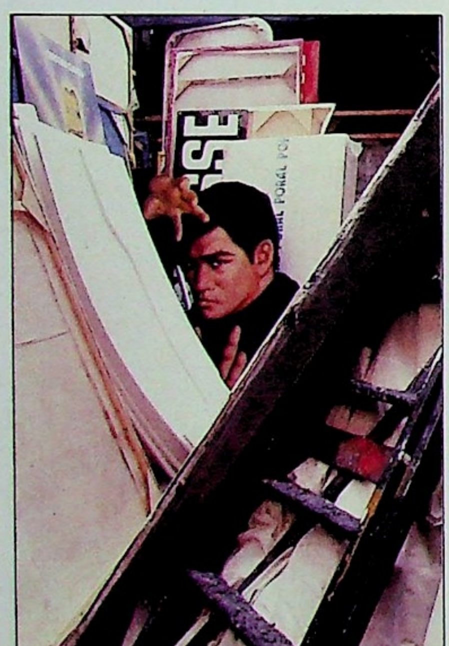






Façades de Luna Park : Le Colorado, l'Hollywood Boulevard. Couleurs, monstres, chauves-souris en plastique. Ah! Au fait, Le Colorado lui, il a disparu il y a 3, 4 ans. Mon pote Christophe Lemaire a même assisté à la dernière séance... Il en pleure encore. A la place : un Big Mac ou un parking, je sais plus trop.





aussi leur petit cinéma. Sous leurs grattoirs, les héros de péplums se prennent douze livres de muscle en rab dans les avant-bras, les canines des vampires dépassent carrément des lèvres, les chemises de nuit des héroïnes qui fuient en pleine nuit deviennent transparentes, et Tarzan, à en croire son froc tout gonflé, se retrouve nanti de roupettes de rhinocéros. Quoique maintenant, comme nous l'a affirmé M. PetitJean directeur de Publidécor, une des boîtes qui fabriquent ces toiles peintes, on fait très gaffe aux directives des maisons de distribution . Il faut respecter l'affiche originale, le pavé de presse dans France-Soir, tout ça... Les seuls genres où on peut encore se permettre d'improviser, c'est avec les karatés et les érotiques. Autrement... Autrement, c'est James Bond 15 m X 10 m sur la façade du Paramount Opéra ou Mad Max accroché à la toiture du grand Rex. Impressionant certes, mais moins marrant. M. PetitJean a été très sympa d'ailleurs. Il nous a laissés visiter tranquillos son entrepôt magique, rempli de rouleaux de toiles entassés, de visages en carton pâte, et d'interdictions aux moins de dix-huit ans. Dans un coin on taille des bouts de polystyrène pour faire des titres en relief, dans l'autre on déplie la toile de Le Bras Armé de Wang Yu contre la Guillotine Volante pour la clouer sur un cadre en bois, et l'envoyer le mardi au soir dans un cinoche de Pigalle ou de Belleville, qui le passe en double programme avec la Toubib du Régiment. On rajoute aussi un coup de rouge aux cadavres écorchés du Monstre des Oubliettes, vieille merde anglaise sortie en exclusivité au ...Brady. Et tous les gars bossent sous l'œil attendri du vieux Bud Spencer, le copain de Trinita, coincé sur une poutre, en haut. On a vu Kojak aussi, et des têtes de morts-vivants encore plus rongées et jaunies que d'habitude, le sous-marin du Capitaine Nemo, oublié près des tuyauteries de la chaudière, l'épée de Caligula, La Belle et le Clochard, Laurel sans Hardy, des pin-up démaquillées, Zorro sans bandeau, Bruce Lee avec sa mâchoire crispée... Et tous, ils attendaient de repartir. Sur une façade, au grand jour. Pour refaire illusion une dernière fois. Au milieu des Big Mac et des Sex-shops, c'est gagné d'avance.

DAN BRADY



Quelques vues d'ensemble des entrepôts de Publidecor. Au milieu des pots de peinture et des toiles roulées : Bruce Lee, Kojak, et Dan Brady.



IMPORTE DIRECT DES U.S.A. – Véritable blouson de pilote de l'Armée de l'Air Américaine

japa moto

SOUVENT COPIÉ JAMAIS EGALÉ

au magasin, par correspondance
par téléphone.

18, rue Baudelique
75018 PARIS
Tél. . 606.60.84 et 259.21.13

Métro SIMPLON (direction Clignancourt)
Ouvert du lundi au vendredi de 9 h à 13 h et 14 h à 19 h le samedi de 10 h à 13 h et de 14 h à 19 h

NOUVEAU MAGASIN à LYON

9, rue Confort - 69002 - LYON
Tél. : 837.31.80

DEMANDE DE CATALOGUE GRATUIT

NOM . . . . PRENOM . . . .
RUE . . . . N° . . . . .
CODE . . . . VILLE SF9

BON DE COMMANDE
CONTRE-REMBOURSEMENT + PORT

MODELE	PRIX	TAILLE	COULEUR	QUANTITE	TOTAL
ALPHA	490 F TTC				

NOM . . . . PRENOM . . . .
RUE . . . . N° . . . . .
CODE . . . . VILLE SF9

■ Après THE KEEP, *Michael Mann* réalisera pour la Fox **STRINGERS,** une comédie mettant en scène deux journalistes à New York.
■ *Dick Richards* (UN HOMME, UNE FEMME, UN ENFANT) a deux films en préparation dont **DANIEL OF NEW YORK,** l'histoire d'un coiffeur. Passionnant, n'est-il pas?
■ Un petit coup d'œil au box-office U.S. : tout d'abord ceux qui marchent fort avec, dans l'ordre, **RETURN OF THE JEDI,** TRADING PLACES, FLASHDANCE, STAYING ALIVE. Ensuite ceux qui se défendent : JAWS 3, CUJO, METALSTORM. Enfin, ceux que nous attendions tous : les bides : TWILIGHT ZONE (dommage!), CURSE OF THE PINK PANTHER, KRULL, YOR.
■ *Burt Reynolds* ne fait qu'une brève apparition dans **SMOKEY AND THE BANDIT - Part 3,** cette fois réalisé par *Dick Lowry,* venu de la télévision et dont c'est le premier film.
■ Annoncé il y a trois ans, **CHUD** a été complété voici peu. Il y est question de monstres vivant dans les sous-sols de grandes cités, mais qui n'ont guère l'intention d'y rester longtemps. *John Heard* (LA FELINE) et *Daniel Stern* (TONNERRE DE FEU) les affronteront.



■ *Wings Hauser* entame son troisième film, **NIGHT SHADOWS,** que *Mark Rosman* filme à Atlanta. Avec en prime *Cary Guffey,* le meilleur gosse de toute l'histoire du cinéma, dans RENCONTRES DU TROISIEME TYPE...
■ Changement par rapport à notre dernier numéro : le projet de *Joseph Losey,* **TRACK 39** avec *Lee Marvin,* est annulé. Losey, de toute façon...
■ Hé! **SPACE VAMPIRES** de *Tobe Hooper* annoncé dans l'édito du mois dernier, sera filmé pour le compte des productions *Golan-Globus,* Zut!
■ Un réalisateur *(Andreï Kontchalovski),* des producteurs israéliens (Golan-Globus, encore eux!), un scénariste français *(Gérard Brach),* une vedette allemande *(Nastassja Kinski),* une distribution américaine *(Robert Mitchum, John Savage, Keith Carradine),* c'est l'invraisemblable patchwork du mélo **MARIA'S LOVERS.**

■ Ce bon *Forrest J Ackerman,* ex-roi de *Famous Monsters of Filmland,* montre son nez dans **SCALPS,** un film d'horreur encore inédit et plutôt rigolo au premier abord.
■ Film Packages international, la compagnie du producteur *Pierre David* (VIDEODROME, SCANNERS) annonce vingt projets nouveaux, parmi lesquels un thriller de *David Cronenberg,* deux films de science-fiction, THE TOURIST et **BLIND SPOT,** et plusieurs policiers.
■ *Robert Wise* dirigera **THE MEAN SEASON,** une enquête policière tirée du best-seller "In The Heat of The Summer" pour le compte des producteurs *David Foster* et *Larry Turman* (THE THING).
■ Dans notre rubrique désormais habituelle "les apparitions étranges ou l'enfer du miscasting", c'est *James Mason* qu'on trouve cette fois au générique de **ALEXANDRE,** film d'avant-garde suisse à petit budget.
■ Le retour d'un personnage familier du "bestiaire" fantastique : l'homme invisible – bien qu'en 3-D – dans **THE MAN WHO WASN'T THERE** de *Bruce Malmuth* (LES FAUCONS DE LA NUIT). Sera-t-il plus visible en relief?
■ *Dudley Moore* est le premier comédien ayant signé un contrat pour apparaître dans le très attendu **SANTA CLAUS** des *Salkind.* Mais ce n'est pas lui qui incarnera le Père Noël.
■ *Richard Harris* sera la vedette du suspense canadien **MARTIN'S DAY** de *Alan Gibson* (DRACULA 73).
■ Remue-ménage sur le plateau du film fantastique **SECRET OF THE PHANTOM CAVERNS** de *Don Sharp.* Après qu'une bonne partie de l'équipe ait été intoxiquée par un mauvais emploi de fumigènes, c'est l'opérateur français *Agostini* qui a quitté le tournage, remplacé par *Virgil Harper.*
■ Le réalisateur allemand *Ulli Lommel* n'en finit plus de tourner depuis son exil américain. Après BRAINWAVES, BOOGEYMAN 2, et THE DEVONSVILLE TERROR, il dirige et interprète STRANGERS IN PARADISE.
■ Un retour de la vieille garde des seconds plans dans **PRINCE JACK,** puisqu'on y trouve *Dana Andrews, Cameron Mitchell, Jim Backus, Lloyd Nolan* et *Theodore Bikel.*
■ Plus inquiétant : on annonce un film d'aventures "à la française" avec le tournage imminent du **SECRET DU LAC DE JADE** de *Jean-Claude Sussfeld.* Aux côtés de *Claude Brasseur,* on s'inquiète déjà de la présence de *Dominique Lavanant.*
■ *Lemmy Caution* toujours sur la brèche : depuis qu'il s'est reconverti dans le film intello-nouvelle-vague à la germanique, *Eddie Constantine* passe un sacré bout de temps sous les caméras. Avec *Lisa Kreuzer* ("Birgit Haas"), *Jean-François Stévenin* et *Paul Freeman* (déjà complices dans LES CHIENS DE GUERRE), il prête son talent à **FLIGHT TO BERLIN** de *Chris Petit,* auteur par ailleurs d'un fort estimé et fort invisible thriller, AN UNSUITABLE JOB FOR A WOMAN.
■ Les pilotes moto *Barry Sheene* et *Katayama* se retrouveront sur la piste, mais pour le cinéma, dans **SPACERIDERS,** film d'action dans les milieux du "Continental Circus" tourné sur tous les circuits d'Europe par *Joe Massot* (THE SONG REMAINS THE SAME).

■ Que les amateurs de cinéma fantastique se réjouissent : "La Dernière Séance" proposera dans les mois à venir **LE VILLAGE DES DAMNES,** LE SEPTIEME VOYAGE DE SINBAD et DES MONSTRES ATTAQUENT LA VILLE. Chic!



■ Curieux : c'est *Christopher Lee* qui incarnera le Shah d'Iran dans un film biographique consacré au tyran auquel l'ayatollah machin-chose a si bien succédé.
■ *Rick Rosenthal* (en partie HALLOWEEN 2), après BAD BOYS, tourne à Paris son nouveau film, **AMERICAN DREAMER,** avec *Jobeth Williams* et *Marcello Mastroianni.*
■ *Burt Lancaster,* dès qu'il aura achevé sa convalescence suite à sa grave opération du cœur, rejoindra le casting de **FIRESTARTER** d'après le roman de *Stephen King,* sous la direction de *Mark Lester* (CLASS 1984).
■ *Arthur Rubinstein,* le remarquable compositeur de TONNERRE DE FEU et WARGAMES, a signé la partition du nouveau film de politique-fiction de *William Friedkin,* **DEAL OF THE CENTURY.**
■ Le nouveau film de *Richard Franklin* (PSYCHOSE 2) s'intitule **CLOAK AND DAGGER** (Cape et poignard), mais n'a pas de rapport avec le célèbre film d'espionnage de *Fritz Lang.* En tête d'affiche, *Henry Thomas,* le "Elliott" de E.T.
■ Souvenez-vous... en 1947 (vous n'y étiez même pas!). C'était l'année du grand film mystique **LE FIL DU RASOIR** d'après *Somerset Maugham,* avec *Gene Tierney* et *Tyrone Power.* Une nouvelle mouture de *John Byrum* (HEARTBEAT) va faire endosser à *Bill Murray* (le comique de LES BLEUS) le rôle de Tyrone et à *Teresa Russel* (ENQUETE SUR UNE PASSION) celui de Gene.
■ Le tournage de **STAR TREK III** de *Leonard Nimoy* a été provisoirement interrompu par l'incendie qui a ravagé une partie des décors extérieurs de la Paramount, notamment ceux ayant servi pour le New York des années 30 du PARRAIN. De toute façon, *Ken Ralston* et son équipe continuent leur travail sur les effets spéciaux du film chez Industrial Light and Magic.
■ On ne perd pas de temps chez *Albert Broccoli :* celui-ci annonce déjà le tournage de **FROM A VIEW TO A KILL,** le prochain *James Bond,* prévu pour l'été 84, probablement sans *Roger Moore. Ian Ogilvy* ("Le Saint"), *Lewis Collins* (COMMANDOS), *Oliver Tobias* (THE STUD) et *Mel Gibson* seraient déjà sur les rangs pour le remplacer...

LES BRÈVES... NOUVELL

■ **Susan Strasberg** est la vedette de **THE RETURNING**, l'histoire de réincarnation sur fond de légendes indiennes.

■ *William Stout*, le plus grand production designer de l'année 84? Vu le nombre de projets qu'il a en route en ce moment, ça ne m'étonnerait pas! Un des plus drôles : **MONSTER IN THE CLOSET**, une petite production indépendante californienne avec un monstre hideux de plus de 2,60 m, presque trop beau pour être effrayant.

■ Deux Anglais en eaux troubles : *Simon Ward* (LES GRIFFES DU LION) et *John Moulder-Brown* partagent l'affiche avec *Clio Goldsmith* et *Roger Hanin* (beuh) : c'est **L'ETINCELLE** la nouvelle comédie de *Michel Lang* (immortel auteur de TOUS VEDETTES) produite par *Gilbert de Goldschmidt*, le papa de Clio?

■ Venise est un festival de vieilles chaisières refoulées. On y a refusé **LA CHIAVE** de *Tinto Brass* et **ARS AMANDI**, le dernier *Borowczyk* sous prétexte qu'ils étaient trop osés pour la compétition.

■ *Charlotte Rampling*, *Michel Piccoli*, et *Jean-Louis Trintignant* seront parmi les comédiens du prochain film de *Claude Lelouch*, qui annonce que le scénario n'existera qu'en deux exemplaires et que les interprètes ne connaîtront que leurs propres dialogues. Puisse ce goût du mystère être justifié par le résultat, et son film présenter plus d'intérêt que sa pesante biographie de Marcel Piaf et Edith Cerdan.

■ Ça fait déjà depuis le 4 juillet (date fatidique aux USA : la fête nationale) qu'est né **ANDREW WILLIAM DRAGON STOUT**, premier né de *Kent* et *William Stout*. Avec un troisième prénom pareil, on devait bien saluer l'événement, à Starfix, même avec cinq mois de retard! Puisse-t-il avoir la force de Conan et l'intelligence de Thulsa Doom, sans oublier l'enthousiasme de Godzilla. A toi, Andy...

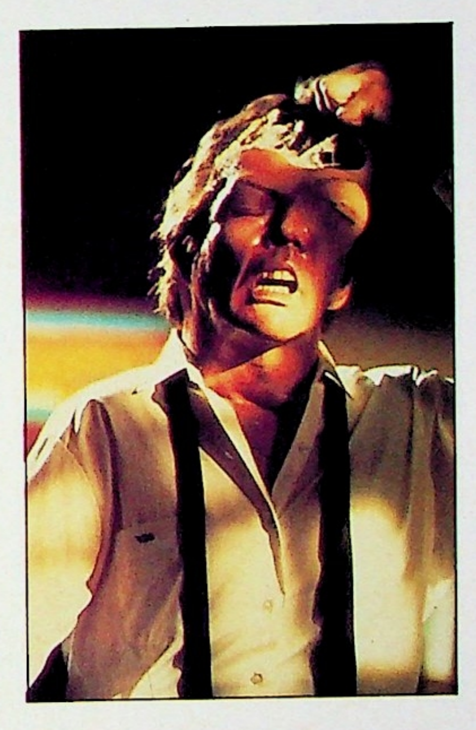


■ Amorcé par CREEPSHOW et TWILIGHT ZONE, voici venu le retour sympathique du film à sketches avec **NIGHTMARES** réalisé par *Joseph Sargent* pour Universal. A la base destiné aux petits écrans américains, quatre petites histoires où il est question d'un sinistre tueur au couteau *(Anthony James)*, de jeux vidéo maudits, de voitures possédées et de rats géants...

■ "A mi-chemin entre LAWRENCE D'ARABIE, LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE, et TOM JONES." Cette surprenante définition est due au producteur *Michael Gruskoff* pour qualifier son projet **HARRY'S TALE** qui sera signé par le Hollandais *Paul Verhoeven*.

■ *Lilian Gish*, la grande star du muet, reprend du service. Elle est au générique de **HAMBONE AND HILLIE** de *Roy Watts*. Jamais de retraite pour les acteurs...

■ C'est un excellent film mêlant effets spéciaux sanglants et science-fiction. Les critiques américaines sont unanimes! Ça s'appelle **STRANGE INVADERS**, et on vous en a déjà parlé.



■ Pour bientôt en France : **THE CURSE OF THE PINK PANTHER** (cf Starfix 8), avec *David Niven* et *Roger Moore*.

■ Changement de registre pour *Garry Marshall* (DOCTEURS IN LOVE) : **SWEET GINGER BROWN** sera une comédie douce-amère située dans les sixties avec *Matt Dillon* (OUTSIDERS) et *Richard Crenna* (RAMBO).

■ *Peter Weir*, dont le nom fut prononcé pour la réalisation de la suite de 2001, commencera en février son premier film entièrement américain, **THE MOSQUITO COAST**, sur un scénario de *Paul Schrader* étudiant la révolte d'un citoyen américain face à la société de consommation.

■ C'est en Australie que *Werner Herzog* a démarré sa nouvelle œuvre dans le plus grand secret, pourvue d'un titre mystérieux : **WHERE THE GREEN ANTS DREAM** (où rêvent les fourmis vertes - hum!).

■ **THE LIFT**, l'étonnant thriller fantastique hollandais, révélation du dernier marché du film de Cannes, est actuellement en train de battre les records de recettes dans son pays, précédant GANDHI, 48 HEURES, et RAMBO, avant sa distribution mondiale par Warner Bros.

■ C'est *George Roy Hill* qui adaptera dès novembre le dernier roman d'espionnage de *John LeCarré*, **LITTLE DRUMMER GIRL**, qui aura les traits de *Diane Keaton*. Celle-ci y affrontera *Klaus Kinski*.

■ Après dix ans d'hésitation, c'est finalement sous les auspices de l'infatigable producteur *Tarak Ben Ammar* que *Roman Polanski* tournera à Rome sa grande fresque **THE PIRATES**.

■ Sacrifiant à la mode du relief, *Fulci* revient à ses premières amours, les zombies, pour **ZOMBI 3-D**!

■ Après avoir été prévu pour *Terence Young* avec *Sylvester Stallone*, c'est *Alberto Lattuada* qui réalisera **CHRISTOPHE COLOMB** avec *Gabriel Byrne* (HANNA K.) et *Oliver Reed, Raf Vallone, Christopher Plummer*.

■ Suite des biographies ridicules : on parle maintenant de *John Travolta* pour incarner *Jim Morrison*, le défunt leader des "Doors".

■ La première coproduction avec la Chine Populaire retracera la carrière du Docteur Bethune, sorte de marcheur de la paix très prisé là-bas, et sera réalisée par *Ted Kotcheff* pour près de 20 millions de dollars.

■ Ce n'était pas un gag! **THE HIDEOUS SUN DEMON** existe. Nous l'avons rencontré. Et en exclusivité pour les lecteurs de Starfix, le voici. Le seul, l'unique, le vrai...



■ Que fait *Miles O'Keefe* en vedette d'une nouvelle œuvre de *Richard Lester?* L'ex-Tarzan falot et directeur d'acteurs renommé, quel couple bizarre! C'est pour **FINDERS KEEPERS**, tourné à Calgary, une ville que *Lester* commence à connaître. Et pour rappeler encore SUPERMAN III, *Pamela Stephenson* est au générique.

■ Une projection d'une heure de rushes dans leur montage presque définitif de **IL ETAIT UNE FOIS L'AMERIQUE** a été organisée pour les acheteurs potentiels. Devant leur enthousiasme, *Sergio Leone* a renoncé à distribuer son film en deux parties. C'est donc un monument de trois heures trente qui sortira courant 84.

■ **LA PORTE DU PARADIS**, version complète, sort commercialement en Grande-Bretagne. A quand ici aussi?

■ Pour **OVER THE TOP** de *Menahem Golan*, on annonce une somme tellement démentielle pour le cachet de *Sylvester Stallone* que c'est soit une coquille d'imprimerie, soit l'ultime preuve de la démesure des productions Golan-Globus. Fais gaffe, Sly!

O.B., D.H. & D.M.



LA GUERRE DES ETOILES
LE RETOUR DU JEDI

Depuis le temps qu'on l'attendait, celui-là ! Il aura fallu plus de six ans pour enfin pouvoir contempler dans son ensemble la saga qui aura fait vibrer de notre génération.
C'est rare, un film (une série, en l'occurrence) qui reflète autant les préoccupations et l'esprit d'une génération. Ça ne se trouve que de façon exceptionnelle dans l'histoire du cinéma. *Autant en emporte le Vent* a été le miroir de son époque. La trilogie (qui sait si elle se poursuivra ?) de la "Guerre des Etoiles" est le miroir de *notre* époque.
Sa fougue, son enthousiasme juvénile, son extraordinaire profusion d'effets visuels spéciaux, sa technologie de pointe, ses clichés, ses élans romantiques, sa construction autour de thèmes "familiaux" vieux comme le monde, son délire mystique, sa grandeur spectaculaire, ses péripéties invraisemblables, ses monstres aux yeux pédonculés et aux bouches armées de crocs énormes, ses décors gigantesques si souvent truqués, ses courses-poursuites, ses chutes vertigineuses, ses combats et ses victoires, notre temps est là !
Au milieu de cet étonnant déluge de thèmes et de visions, tout notre monde revit, avec ses aspirations, ses rêves, ses désirs du retour à l'enfance et son souci – futile ? – d'un avenir meilleur. Anachronismes et conscience du futur : c'est notre temps, c'est l'univers de la Guerre des Etoiles. Aux antipodes du destin sordide que nous réservent *Mad Max* ou *New York 1997*, d'autres facettes de notre imaginaire collectif, *La Guerre des Etoiles*, *L'Empire contre-attaque*, et *Le Retour du Jedi* annoncent le triomphe de l'homme sur ses lendemains. Paradoxe d'une saga du futur dont les bases sont ancrées dans le passé, vouées à des temps révolus, comme ces Chevaliers Jedi en voie d'extinction et leurs idéaux désuets... Vers quel avenir notre époque nous pousse-t-elle ? Nul ne le sait. En tout cas, la saga *Star Wars*, belle et bonne de bout en bout, sublime de finesse et de maestria du premier au troisième épisode (c'est de celui-là qu'il s'agit) reste le témoignage de l'instant présent. Comme aucune autre, elle aura su nous faire rêver. En attendant demain...





UN CINEASTE MAJEUR

Régulièrement les festivals braquent leurs projecteurs sur un réalisateur japonais (dernier en date, Naruse, Locarno août 83), mais l'ombre de l'oubli recouvre aussitôt l'éphémère illuminé.
Un nippon palmé a-t-il plus de chance de surnager hors de la mare des méconnus? C'est tout le bien que nous souhaitons à Shohei Imamura, mais le doute est de mise. Il semble que des vents maudits repoussent inexorablement les bobines qui tentent de quitter l'Ile du Soleil Levant pour flotter jusqu'à nos salles obscures, et rares sont les évadés de cet Alcatraz oriental qui trouvent un accueil chaleureux sur nos rives.
Surmonter les incommensurables difficultés pour monter son film là-bas, ce n'est peut-être qu'un grain de riz face au Fuji-Yama d'indifférence et au manque de curiosité du public d'ici.
Kurosawa, autre palmedoré cannois (KAGEMUSHA 1980), a dû s'expatrier et faire appel à des financements étrangers pour mener à bien ses projets. Idem pur Oshima qui a monté FURYO avec une co-production internationale.
Pour ces deux noms de cinéastes japonais connus du commun, combien d'inconnus hors du commun! Vous en dresser la liste prendrait tout ce papier. Commencez par retenir et apprenez par cœur le nom d'IMAMURA Shohei, c'est l'un de ces méconnus de génie. Un cinéaste majeur.

LA CAMERA POIGNARD

Né à Tokyo en 1926, Imamura est l'expression exacte du Japon moderne. Ses films vous donneront des notions très primaires et très primordiales de l'énigme de la société japonaise et des Japonais. Il en casse l'image trop polie et posée pour creuser au fond, dans les classes moyennes, découvrant les rejetés, les exclus, les indomptés de l'entreprise, les insoumis au culte du travail.
Fuyant les héros, Imamura, prédateur avide d'actions humaines, s'imbibe de l'homme, casse les lois sociales trop serrées à son goût et hypnotise les hors-la-loi pour qu'ils lui révèlent leurs pulsions vitales.
A la différence d'un Mizogushi qui déplace avec élégance sa caméra comme les shoji (cloisons en papier) du Pavillon d'Or, ou d'un Ozu - dont il fut l'assistant - qui fixe sa caméra à hauteur de tatami, Imamura filme en avant, à hauteur de sexe. La caméra poignard d'Imamura déchire nos complaisantes lois du bien-pensant pour exorciser nos fantasmes vitaux. L'homme est observé à la loupe, comme un insecte se débattant dans l'ordinaire et la brimade pour faire éclater ses instincts les plus carnassiers, les plus violents mais les plus humains. Quelques images en vrac : ce criminel qui après avoir tué un homme à coups de hache, pisse dans ses mains pour les laver du sang de sa victime. Cette adolescente qui écrase une chenille entre ses cuisses. Le cri hystérique de cette femme dépoitraillée contre les barreaux d'une clinique. Tous ces corps qui se roulent à terre de douleur ou de plaisir dans des accouplements brutaux.
Dans LA VENGEANCE EST A MOI (1979), c'est la folie de l'homme le plus recherché des annales criminelles japonaises qui vit par le meurtre, qui aime à en tuer. Le personnage joué par Ken Ogata est une véritable équation du Japon moderne:

Mort	Violence	Sexe
Religion	Travail	Amour

S. Imamura : "Je veux voir l'âme de l'homme contemporain démuni de tout soutien vers lequel se tourner. Par la description du crime et de tout de qui s'y rapporte, j'ai voulu déterrer les racines de la souffrance d'un homme plongé au cœur de notre époque."

LES ANTI-GEISHAS

Les héroïnes imamuriennes ont le kimono facilement entrouvert. La femme, dans les films d'Imamura, est la représentation du Japon brimé. Elle a dans ses entrailles les puissances du bien et du mal. Elle parvient à la liberté par son corps. Imamura est la Sainte-Rita des putes nippones.
Dans LA FEMME INSECTE (1963), Tome vend son corps pour se libérer de sa condition réduite d'épouse et mère au service de la famille-patrie.
Dans COCHONS ET CUIRASSES (1961), Haruko entraînée dans la chaîne infernale - soldat, money, vice, truand - vit dans les bas-fonds de la ville, au milieu de ses porcs, allégorie primaire des servitudes occupés-occupants.
Ce thème sera repris dans HISTOIRE DU JAPON D'APRES-GUERRE RACONTEE PAR UNE HOTESSE DE BAR (1970), sous forme de docu-fiction. En introduisant le documentaire (interviews, documents, reportages) dans la fiction, Imamura fait de véritables chroniques entomologiques du Japon. THE MAKING OF A PROSTITUTE (DES DAMES QUI VONT AU LOIN, 1973) en est un autre exemple. A travers la femme frustrée ou la prostituée mise au ban de la société, c'est la communauté entière que nous révèle Imamura. Toutes ces anti-Geishas ont le cri de l'héroïne d'EIJANAIKA (1980) : "I may have sold my body but I never sold my heart".*
Dans un pays où les Erogotoshi Tachi (Les fabricants de Pornographie) s'enrichissent (leur devise = J'en ai Yen à foutre!), où les Love-Hotels sont plus nombreux que les fast-food, où dans le métro, un homme sur deux a les yeux débridés sur les Manga érotiques (bandes dessinées salaces vendues dans tous les kiosques à journaux), Imamura avec LE PORNOGRAPHE (1966) dénonce l'exploitation hypocrite de la sexualité, du voyeurisme, de la frustration.

DESIR MEURTRIER

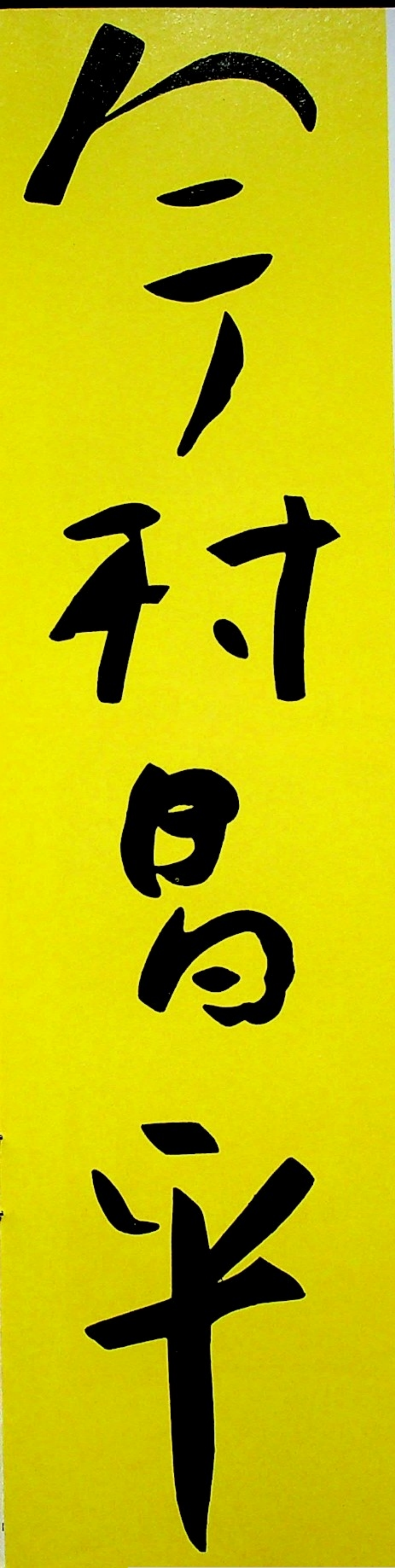
Le Japon actuel a ses maladies. L'EVAPORATION DE L'HOMME (1967) traite de tous ces individus qui fuient la société (ils sont également très nombreux en France), et qui disparaissent. Filmant en cinéma-variété, Imamura s'est investi complètement en recherchant lui-même une de ces personnes. Mais, pour finir, il dénonce l'illusion de la réalité en montrant le tournage de cette pseudo vérité-fiction. Imamura travaille non seulement des sujets tabou mais, techniquement, en véritable pionnier, il refuse tout savoir pour inventer, créer à tout prix. Il cherche à saisir l'action dans son mouvement, non seulement comme elle se passe devant la caméra mais, profondément, dans le personnage.
Imamura, à l'image de sa société, décrit l'homme japonais comme un élément de groupe qui vit dans et à travers le temps, sans vraie notion de présent. Intérieurement, il est régi par des lois très primitives, les mêmes que l'on retrouve dans les films d'époque d'Imamura : LE PROFOND DESIR DES DIEUX (1968), EIJANAIKA (1980), LA BALLADE DE NARAYAMA (1983), l'instinct humain pour se protéger, pour organiser ses rites, ses lois et faire passer le savoir, les besoins fondamentaux de la vie.
A la différence des Jidai-Geki (films historiques) de la production traditionnelle, Imamura ramène la légende à l'homme. Les rues bladerunneriennes de Tokyo sont loin des neiges de Narayama. Pour retrouver le regard d'Imamura sur le Japon d'aujourd'hui, voir ses deux "indispensables" : LA VENGEANCE EST A MOI et surtout le film que je tiens comme le plus signifiant de ce réalisateur unique : DESIR MEURTRIER (1964), chef-d'œuvre de sa trilogie, DESIR EFFACE et DESIR INASSOUVI (1958). Le retour en France de ses films dépend du succès de LA BALLADE.

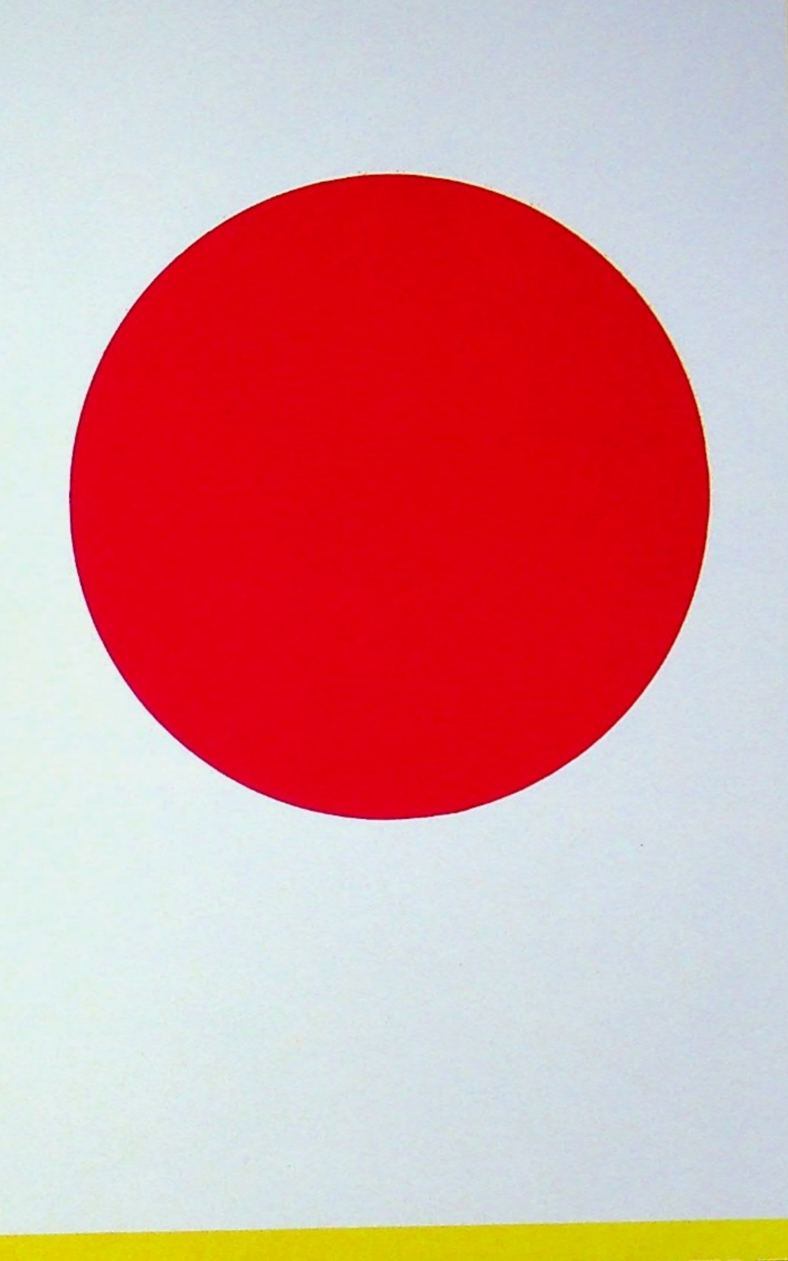
ALLEZ LES JAUNES

Dans un archipel où le taux de criminalité est le plus bas du monde, où la technologie est la plus en pointe, la création cinématographique ne va pas mal non plus, Aligato ("merci!"). Que vos yeux abîmés par les GOLDORAK et les SHOGUN restent à l'affût des vrais auteurs. Ils sont nombreux et de plus en plus jeunes. Le film le plus neuf que j'aie pu voir au dernier festival de Cannes, CARNAVAL DE LA NUIT, c'est un Japonais de vingt-huit ans qui l'a réalisé, Masashi Yamamoto.

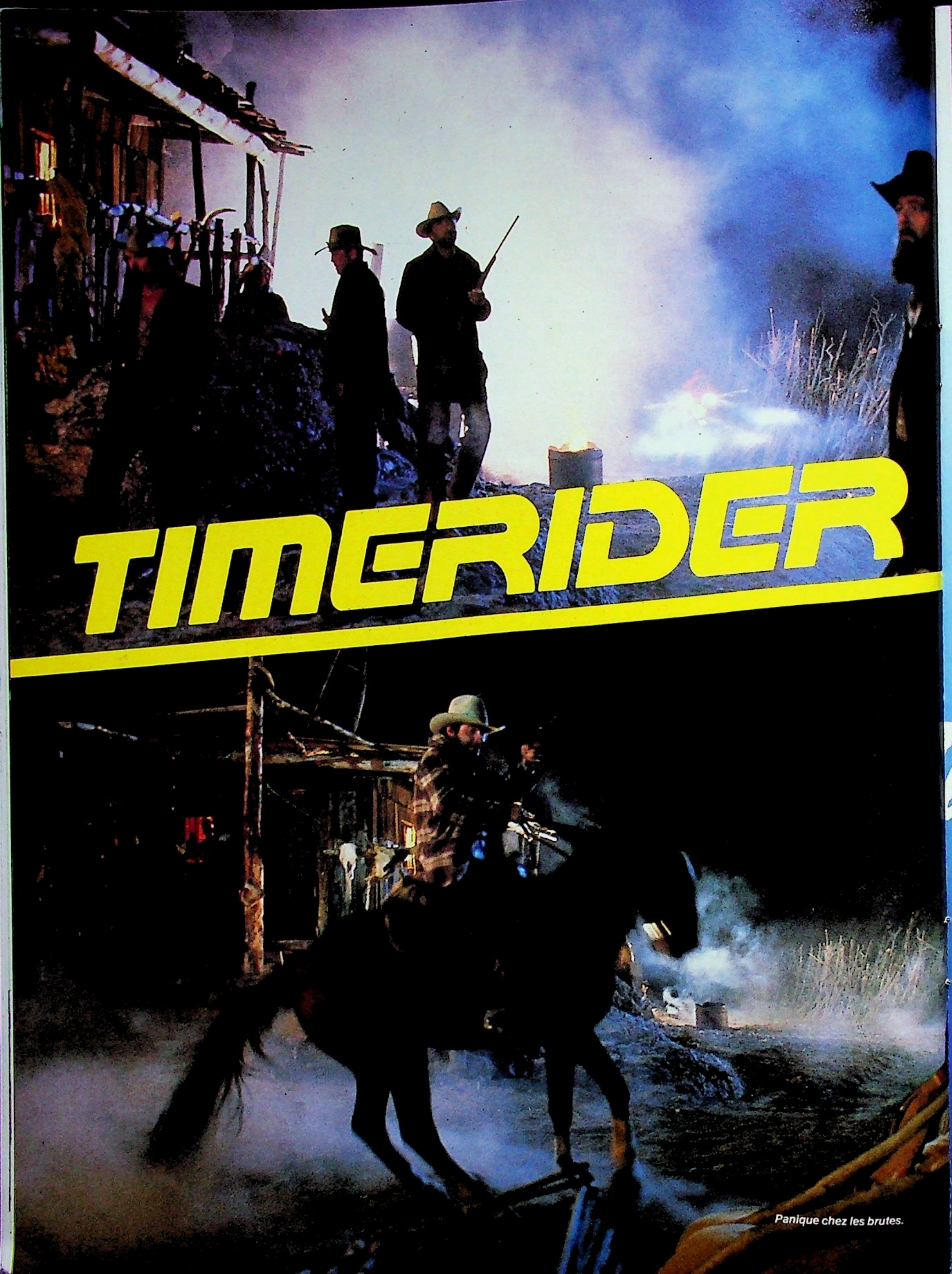
GAILLAC-MORGUE

* "J'ai peut-être vendu mon corps mais je n'ai pas vendu mon cœur."





SEXE - VIOLENCE - ARGENT
SHOHEI IMAMURA
FILME LES DESIRS MEURTRIERS



Panique chez les brutes.



Exit the Coyote, enter the Devil...

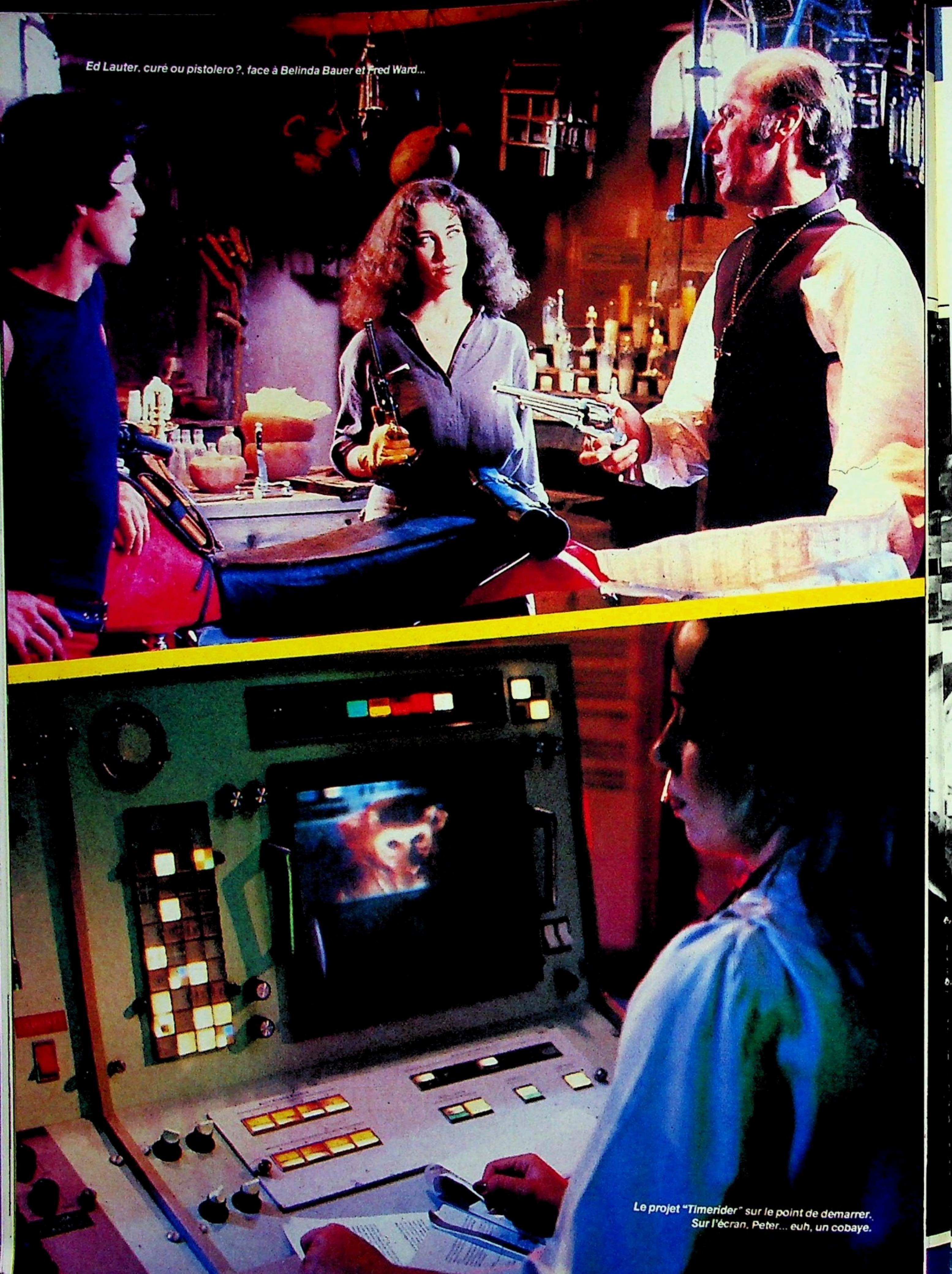
Sanglé dans le cuir rouge, Lyle Swann n'écoute qu'à moitié les conseils de son mécano. Il y a trop de monde à son goût autour de lui. Autour de lui et autour de la machine tiède qu'il serre entre ses cuisses et à laquelle il chuchote des tendresses! Comme à une femme, comme à une compagne d'une espèce nouvelle... La moto est un prototype. Ses raffinements poussent très loin l'intimité entre la machine et le pilote. La couleur rouge les unit. Le casque automatique avec viseur électronique et zoom incorporé leur donne la même "pensée". Sans l'homme, l'engin n'est rien. Mais sur cet engin, l'homme n'est plus tout à fait un homme. Quand la vitre du casque se referme sur lui, Lyle Swann devient l'incarnation d'un rêve technologique. Voilà le centaure mécanique bondissant et rugissant dans le silence secret du désert!

Mais à cent pieds sous terre, les responsables du projet "Timerider" vont tenter la première expérience de voyage dans le temps. Erreur de calcul. Hasard heureux. Le prototype d'une nouvelle vitesse va rencontrer le prototype d'une nouvelle aventure et... pfuit, c'est le grand saut dans la légende. Auréolé de feux bleuâtres, le motard a bondi dans le passé. Deux siècles en arrière! Rien dans le décor immuable du désert ne lui indique l'Incroyable Vérité. Il n'y a que sa radio qui reste silencieuse. Matériel de merde! Jusqu'à ce que les plombs sifflent à ses oreilles...

OUT OF HELL

Pour les "pecs" qui lui font office d'ancetres, Lyle Swann est une rencontre d'un type très particulier. Le premier contact se conclut par un rejet : le vieux Mexicain s'effondre, foudroyé par la trouille. Amen. Dans ce passé encore

Chevalier et démon, le héros et sa belle (Belinda Bauer et Fred Ward).



Ed Lauter, curé ou pistolero ?, face à Belinda Bauer et Fred Ward...

Le projet "Timerider" sur le point de demarrer.
Sur l'écran, Peter... euh, un cobaye.

sauvage, Lyle Swann est une tumeur maligne. Et un bon point pour la mise en scène de William Dear : on attendait non sans crainte un regard folklo-nostalgo sur cette époque héroïque qui obsède tant les fans des petites et grosses cylindrées et du country-rock. En fait, nous sommes conviés à la naissance d'un mythe : celui du Diable Rouge du désert.

Lyle Swann est un monstre, une créature vomie par la superstition qui règne encore sur la contrée. La mise en image colle aux regards terrifiés des autochtones : le balancement des phares au-dessus des collines devient une valse frénétique de feux follets. Il y aura jusqu'à ce cow-boy épouvanté par l'étrange anathème que lui lance le motard, l'index dressé. "Fuck off". Dans ce passé d'analphabétisme et d'obscurantisme chronique, Lyle Swann est une bombe, une force alimentée à la crétinerie ambiante. Un peu celle dont usent et abusent les prêtres pour garder à eux leur troupeau de fidèles mexicains desséchés par les feux de l'enfer si proche. Lyle Swann est recueilli par un de ces suppôts de Dieu, un de ces prêtres qu'on peut encore aimer : faux jeton, pas net, porté sur le sexe et manipulateur de winchester. En somme, un émule du curé de course de La Colère de Dieu de Ralph Nelson! Heureusement pour lui, Lyle Swann est aussi recueilli par une femme...

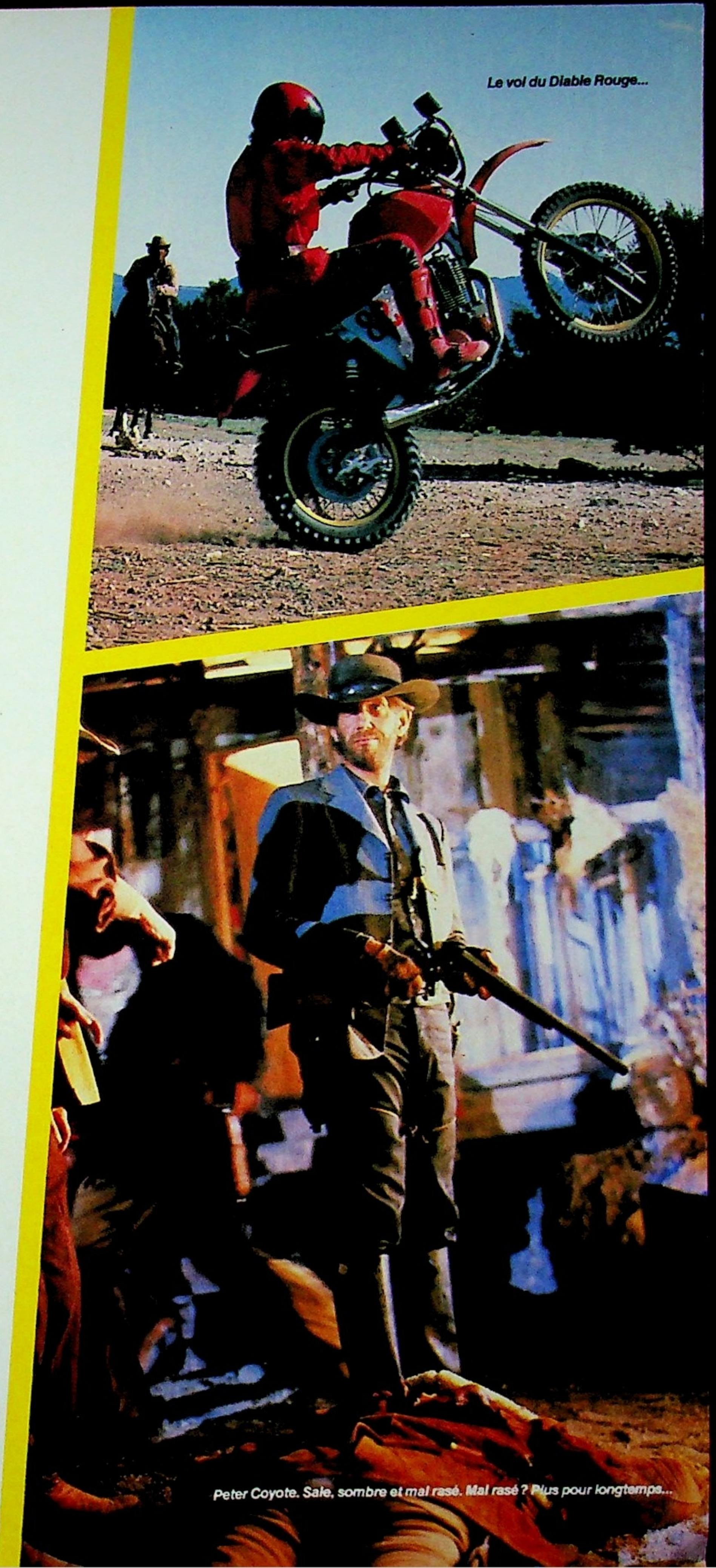
LOVE GUN

Deuxième contact : Lyle Swann se fait violer par Belinda Bauer. Voilà une situation qui s'améliore. Belinda Bauer, vous ne l'avez sûrement pas remarquée en blondasse dans Flashdance. Elle joue aussi dans American Success Company, dont l'affiche signée Stout orne la rédaction de Starfix. Là encore, vous n'avez pas vu le film. Moi non plus! Alors, nous en sommes tous réduits à découvrir et redécouvrir sa beauté ronde, pleine et ondulatoire dans Timerider. La voir susurrer un Los Angeles à la mexicaine, un bout de langue entre les dents vous fera l'effet d'un "chile con carne" bougrement relevé. C'est avec cette fille de planteur sudiste ruiné, cantonnée aux coups de feu dans un village de la frontière que Lyle Swann va... cocufier sa machine. Craquante à souhait, la belle incarne (oh oui alors!) dans l'optique du film un autre renversement de situation. Planquée derrière un buisson, elle accapare la position du voyeur couché et regarde le beau mec au sortir du bain se mirant dans le plexi noir de son intégral. Sous les yeux de Belinda, Lyle Swann devient un objet surnaturel, étrangement érotique, paré de fétiches inconnus bien plus clinquants que les lourdes cartouchières qu'elle garde dans son coffre de jeune fille. Très drôle!

Mais les effractions dans le temps, fussent-elles amoureuses, appellent des paradoxes. Or, savez-vous ce qui se passe quand on quitte une jeune fille née deux cents ans avant vous avec un médaillon légué par son arrière-grand-mère? Vous me croirez si vous voulez, mais l'auto-procréation m'a toujours mis les larmes aux yeux. C'est l'une des surprises parmi d'autres d'un final où le sauvetage pour Lyle Swann viendra des airs et la punition pour le méchant sous la forme d'un rasage un peu spécial.

BORN TO BE WILD

Troisième contact : Lyle Swann entre dans la légende. On s'en serait douté. L'image qui ouvre le film est celle d'une route poussiéreuse dévorée par la caméra au son d'un hard lourd et de bon teint. Le producteur et scénariste s'appelle Michael Nesmith. Guitariste rock de son état. Les chevauchées extra-temporelles de Lyle Swann appartiennent à lui et à ses



Le vol du Diable Rouge...

Peter Coyote. Sale, sombre et mal rasé. Mal rasé? Plus pour longtemps...



Une louve à l'action : Belinda Bauer

cordes sans que l'on sache qui va le plus vite. Le "Diable Rouge" ou les riffs du financier, seigneur et maître de l'entreprise...? Par moment, la musique flanche du côté d'un country moins électrique, à la Ry Cooder. *La comparaison aidant, on pense à* Long Riders *de* Walter Hill *(Le gang des frères James). Mais le logo rugissant du titre renvoie à une couleur "George Miller" renforcée par l'auto-satisfaction gargarisante des plans de vitesse. Le futur et la légende du Vieil Ouest se télescopent donc mais en douceur! Les préoccupations existentielles des époques sont les mêmes; c'est du moins ce que pense Michael Nesmith!*

Le "hard rock", musique réac par excellence, est marqué par le retour aux mythes brutaux et sauvages. Le groupe Saxon *parle de princesses guerrières,* Iron Maiden *de héros antiques,* Motorhead *de gunfights écarlates. Et la musique de Nesmith se paie du bon temps à cheval derrière son "Connecticut Yankee" sur roues. La bande sonore se grise de cette époque où on se rasait à sec avant de prendre un pruneau dans les naseaux. C'était le temps des charognards. Comme celui qu'interprète* Peter Coyote *très à l'aise dans son milieu naturel. Des panos verticaux lustrent sa dégaine de cuir noir jusqu'à sa breloque de doigts coupés et son sourire de chiqueur invétéré. Cette crapule a mis au point une manière très habile d'abattre ses adversaires : il s'amuse avec un rouleau de tissu qui cache le jaillissement du colt. C'est lui le Méchant, mais il peut être aussi drôle que sympathique quand il entreprend de dresser la monture d'acier de Lyle Swann.*

B. FOREVER

Timerider est un tout petit budget avec une mise en scène construite à l'économie et à l'intelligence sur une "Idée Forte". Avec sa lumière fauve, ses travellings zélés et sa surenchère de trognes patibulaires (L.Q. Jones, Ed Lauter, Peter Coyote...), la réalisation de William Dear rappelle beaucoup celles de la série Kung Fu. D'ailleurs le principe de base est rigoureusement similaire : la moto remplace le Chinois, le pot d'échappement les yeux bridés et la cylindrée l'art martial. Sauf qu'ici les scènes de batailles sont bien filmees et montées, sans ralentis faciles. William Dear est un nom à retenir. On ne sait jamais. Prenez Lewis Teague. Il y a trois ans, il signait le gentil Alligator. Aujourd'hui, il nous bombarde d'un féroce Cujo. Et le punch de Timerider ne trompe pas. Le style de William Dear est très sec, très Corman, très Monte Hellman. C'est de la série B. Ce qui manque le plus à tout cinéma qui ne soit pas américain. Vous l'avez compris, mon genre favori...

CHRISTOPHE GANS

Ed Lauter et Belinda Bauer

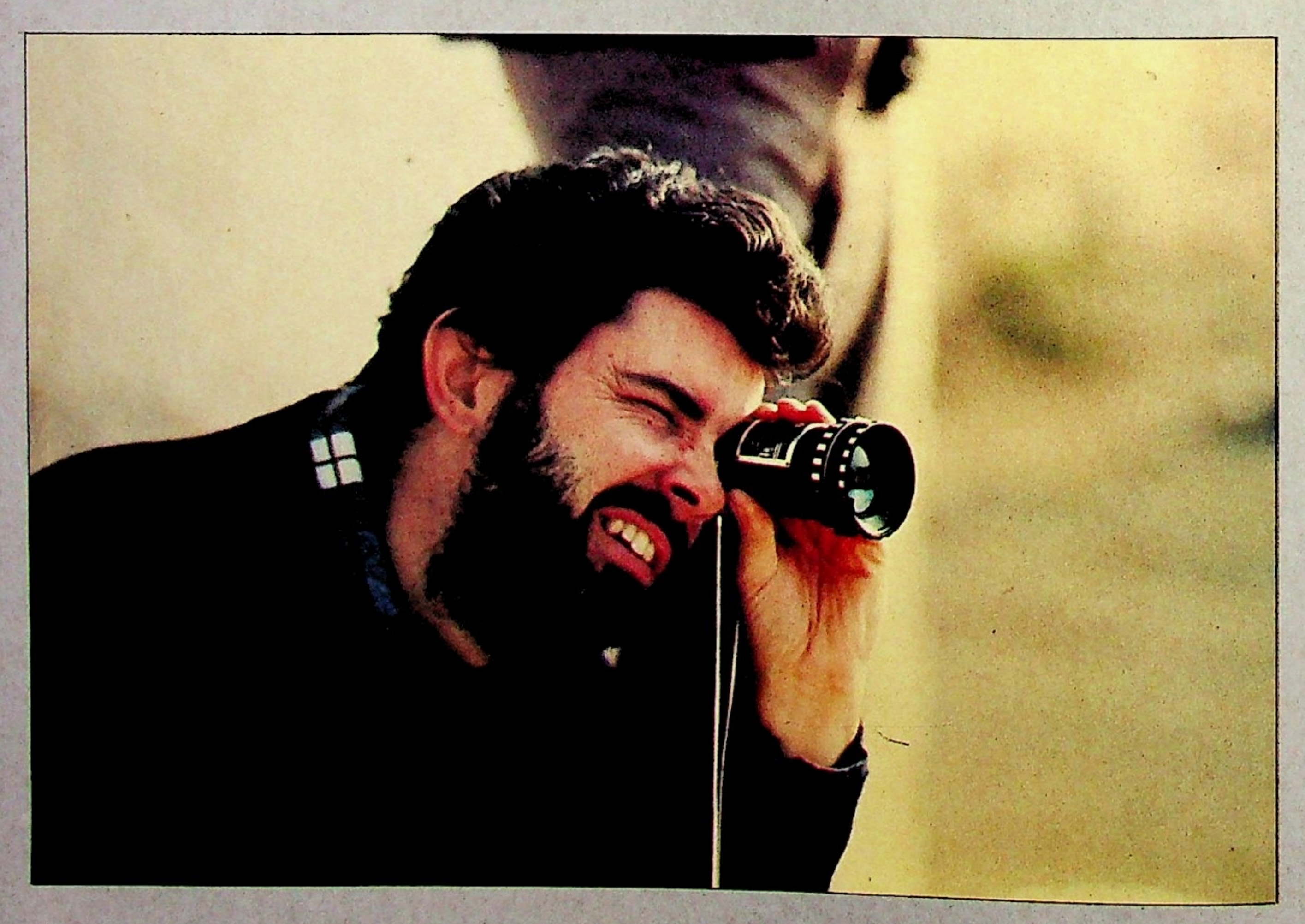

ATTENTION !
ça va "speeder"
des prix
IN-CRO-YA-BLES.
En association avec
PEUGEOT & CINE PARIS.
Vous voulez bondir sur une 125 cm ENDURO,
flâner sur un SCOOTER dernier cri.
ON VOUS LES OFFRE !
A certaines conditions (hé, hé !)...
et ça vous ne le saurez que dans notre prochain numéro.
Rendez-vous le 20 novembre.
GRAND CONCOURS TIMERIDER
TLX
PEUGEOT
125

L'HOMME QUI A FAIT "LA GUERRE DES ETOILES"

George Lucas

Il est devenu tellement banal de dire d'un ouvrage non-romanesque qu'il se lit "comme un roman" que le compliment n'a plus guère de sens. C'est pourtant celui qui convient à la biographie de George Lucas qui paraît chez Hachette en même temps que sort en France *Le retour du Jedi. George Lucas, l'homme qui a fait la Guerre des Etoiles*, de Dale Pollock, malgré ses trois cents pages, et malgré l'inévitable appauvrissement dû à la traduction (las ! où est le beau titre original, *Skywalking ?*) est un livre passionnant de bout en bout, grâce au talent d'écrivain de son auteur, qui parvient à rester d'une grande clarté tout en abordant une très grande variété de sujets (il ne se contente pas de recopier quelques coupures de journaux, comme font souvent certains biographes). Et grâce aussi au sujet même : si George Lucas semble avoir du génie pour composer des récits d'aventures, ne serait-ce pas parce que sa vie même semble bâtie sur les principes d'un feuilleton populaire, avec les alternances de succès et de défaites qui font la loi du genre? Avant de devenir l'un des plus grands triomphes commerciaux de l'histoire du cinéma, *La Guerre des Etoiles* a d'abord été une longue période de souffrances, de malheurs, et d'angoisses pour son auteur. Mais aussi, comme on peut le voir dans l'extrait qui suit – sur le tournage du film à Londres et aux Etats-Unis –, une époque où l'obstination de Lucas n'a jamais faibli. *Starfix* est heureux de vous présenter en exclusivité, avec l'aimable accord des éditions Hachette, les quelques pages qui suivent.

FREDERIC ALBERT LEVY



La malchance poursuivait Lucas en Angleterre. L'expert-maquilleur Stuart Freeborn entra à l'hôpital deux semaines après le début du tournage, laissant inachevés la plupart des masques destinés aux créatures de la cantine. La version téléguidée de R2-D2 se cognait aux murs. L'équipe des effets spéciaux fit des excès de zèle en matière d'explosions et détruisit des décors entiers. Plusieurs figurants en costumes de soldats des sections d'assaut souffrirent de commotions et l'un d'entre eux dut être hospitalisé. Lucas avait prévu un monstre compliqué pour la scène du broyeur d'ordures, dans lequel Han, Luke, Leia et Chewbacca sont presque écrasés mortellement. Le Dia-Noga était une sorte de méduse bizarre pourvue d'énormes tentacules ; les spécialistes des effets spéciaux se présentèrent avec ce que Lucas appela "une grande et grosse merde marron". Il dut se rabattre sur une unique tentacule de cellophane, un compromis qui l'irrite encore aujourd'hui.

"Tout allait de travers, dit George, le regard à nouveau voilé d'inquiétude. C'était très éprouvant. Je n'avais jamais fait de film qui dure seize semaines. Je faisais attention au *moindre* petit détail." Le contrôle est un point vital pour Lucas quand il tourne un film, et sur *La guerre des étoiles*, pour la première fois, il sentait les choses lui échapper. Il se levait tous les jours à 5 h 30 du matin, s'asseyait sur le rebord de son lit et gémissait.

George et Marcia habitaient "Lost Cottage" (Le Cottage perdu) à Hampstead, ce qui semblait approprié. Leur maison fut cambriolée pendant le tournage, les bijoux de Marcia et la télévision de George, volés. George ne se sentait pas à l'aise en Angleterre : il n'arrivait pas à obtenir un hamburger décent, les voitures roulaient du mauvais côté de la route, et Marcia ne trouvait rien de bon à regarder à la télévision. Lucas avait le mal du pays : sa maison, ses chiens et ses amis lui manquaient. Marcia ne passait pas non plus le meilleur moment de son existence. Leur tentative d'avoir un enfant se solda par un échec. Elle attrapa la grippe et dut être hospitalisée. George souffrit de son habituelle toux "de metteur en scène" épuisante.





George ne se sentait pas à l'aise en Angleterre : il n'arrivait pas à obtenir un hamburger décent, les voitures roulaient du mauvais côté de la route

A Elstree, Lucas était en train de dépasser de loin les délais prévus ; les décors étaient à peine achevés quand on commençait à y tourner. Les peintres travaillaient avec frénésie pendant que George filmait dans la direction opposée. Quand c'était fait, il faisait demi-tour et filmait là où ils venaient juste de peindre.

Lucas se refusait à accélérer la production. Cela lui demandait une énorme maîtrise de soi, compte tenu de la situation qui se détériorait à l'ILM. John Dykstra en était encore au stade de l'expérimentation avec les nouvelles techniques des caméras, et les sé-

quences d'arrière-plan nécessaires aux projections des transparences en Angleterre n'étaient toujours pas arrivées. Lorsqu'elles arrivèrent, Lucas fut atterré : "C'était horrible. Je savais que ça n'allait pas marcher. Les vaisseaux avaient l'air de petits découpages en carton, et les lasers étaient gros et gras et avaient l'air horrible. Nous n'avons pas pu en utiliser une seule."

La seule autre solution possible était le *blue screen,* un procédé spécial qui fait disparaître l'arrière-plan grâce à un éclairage spécial, tandis que des caches peints se substituent à la scène. On utilise, pour le *blue screen,* des arcs lumineux géants, ce qui rend l'atmosphère des décors très chaude. C'était un des étés anglais les plus chauds depuis des années : les électriciens s'évanouissaient dans les chevrons, et Peter Mayhew perdit conscience, épuisé par la chaleur et la déshydratation.

A Hollywood, Ladd (le producteur) s'inquiétait des retards du tournage et du fait que les effets spéciaux n'avançaient pas. *La guerre des étoiles* avait déjà dépassé le budget alloué, mais la dévaluation de la livre britannique offrit à Lucas 500000 dollars supplémentaires sur le papier. Le projet de sortir à Noël fut abandonné, et l'été 77 devint la nouvelle date-cible. Ladd voulait qu'une version grossière du film soit terminée à Noël, et que la musique, les dialogues et les effets sonores soient enregistrés en janvier 1977.

Ladd visita Elstree en mai et vit quarante minutes de film qui étaient si mauvaises qu'il faillit saborder l'ensemble du film. Les rushes n'étaient pas acheminés vers le studio (*La guerre des étoiles* étant une production indépendante), si bien que Ladd n'avait rien vu. L'assemblage des scènes mal collées, dépourvues de musique et d'effets spéciaux l'énerva. Les dialogues étaient risibles,

Les dialogues étaient risibles, l'éclairage inconsistant, et souvent, les prises n'allaient pas ensemble.





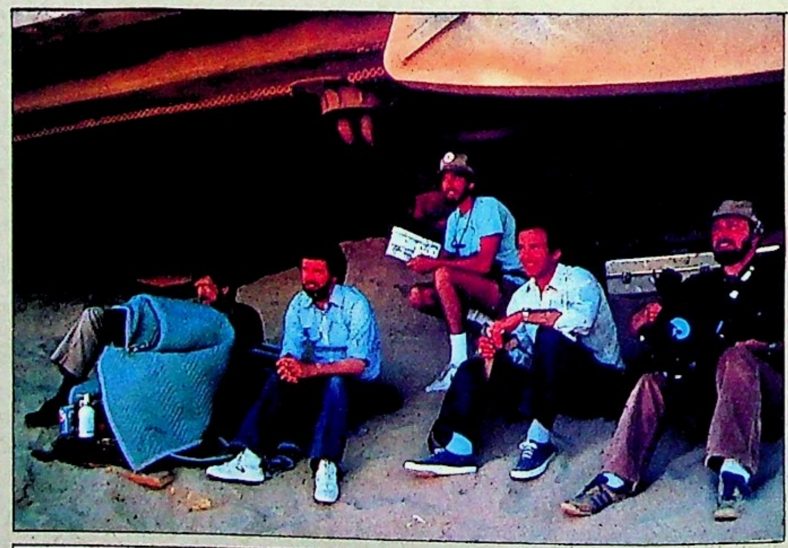
l'éclairage inconsistant, et souvent, les prises n'allaient pas ensemble. Ladd eut une discussion de fond avec Lucas afin de s'assurer que George savait vraiment ce qu'il était en train de faire.
Lucas était encore plus bouleversé : "Je souhaiterais que vous n'ayez jamais vu ce truc", dit-il à Ladd à propos des séquences montées à la va-vite. Mais dans le privé, il se disait à lui-même : "Oh mon Dieu, je suis en train de faire du très mauvais travail. Ce doit être moi." Il montra les séquences à Marcia, qui accepta d'emporter le film et de recommencer le montage à zéro. La confiance en soi de Lucas fut ébranlée par cet épisode. Et si le film était vraiment mauvais, si la Fox essayait de le lui retirer ?
Sa paranoïa parut justifiée quelques semaines plus tard à peine. Il restait à filmer l'attaque du vaisseau de Leia par les troupes d'assaut, qui est la première séquence spectaculaire de *La guerre des étoiles.* John Barry avait récupéré des morceaux de différents décors pour créer l'illusion de l'intérieur du vaisseau des fugitifs, mais Lucas vit aussitôt que le décor ne serait pas convaincant sur la pellicule. Il n'y avait pas d'argent pour ne construire un nouveau ; pourtant Lucas n'en démordit pas. "Nous allons dépasser le budget, et construire cet autre décor", ordonna-t-il. Kurtz dut en avertir la Fox ; comme prévu, le studio était furieux.
Barry construisit un nouveau décor en deux semaines ; Lucas avait cinq semaines de retard sur le calendrier et il lui restait deux semaines de tournage. La Fox lui accorda une semaine puis coupa le courant : il restait trois jours à Lucas avant que *La guerre des étoiles* ne soit bouclé. Il devait encore tourner la scène où Leia confie le message holographique à R2-D2, celle où Vader étrangle un général rival, et la plus grande partie de la bataille du début. En désespoir de cause, il engagea deux équipes de cameramen supplémentaires et tourna avec trois équipes en même temps dans le même décor.
Robert Watts filmait les troupes d'assaut fonçant dans la bataille, Kurtz les robots dans un autre coin du plateau, et Lucas dirigeait Darth Vader. S'il n'avait pas cette pellicule, il n'avait pas de film du tout. Lucas se sentait trahi par Ladd. "Ils sont arrivés et m'ont coupé l'eau, sur *La guerre des étoiles,* et j'étais très perturbé par cela", se rappelle George. Au moins, *La guerre des étoiles* était terminé, maintenant... en quelque sorte.

La tentaculaire San Fernando Valley, où se situait l'Industrial Light & Magic, déprimait George. Elle lui rappelait tout ce qu'il détestait de la Californie du Sud : le brouillard, la vie miteuse et le toc. Il aurait bien installé l'ILM dans le comté de Marin, mais San Francisco n'avait pas les laboratoires cinématographiques d'Hollywood. Alors Lucas prenait l'avion pour Burbank une fois par semaine, louait une voiture et la menait dans l'atmosphère épuisante de la freeway Ventura jusqu'à l'ILM.
Lucas avait ordonné à l'ILM d'éviter les effets hautement technologiques et très coûteux grâce auxquels *2001* avait été si long à terminer. "Je ne veux pas construire tout un tas de matériel hors de prix et me retrouver sans aucun plan tourné, dit-il à Dykstra. Peu importe la façon dont vous tournez les plans. L'important, c'est le résultat". Dykstra voulait une caméra spéciale, contrôlée par ordinateur, pour donner l'illusion du "vrai" mouvement sur l'écran. Personne n'avait encore réussi à en utiliser une avec succès dans un long métrage, et Lucas découvrit qu'elle devait être conçue à partir de rien.

Comme toute personne qui a le culot de devenir metteur en scène et de s'attaquer à quelque chose comme La guerre des étoiles, il avait tendance à vouloir tout faire par lui-même.

"Il y avait une certaine distance entre ce que George savait pouvoir exiger, et sa perception de la façon de l'obtenir", explique Dykstra, dont la propre société d'effets spéciaux occupe aujourd'hui l'entrepôt qui était celui de l'ILM à l'origine. "Comme toute personne qui a le culot de devenir metteur en scène et de s'attaquer à quelque chose comme *La guerre des étoiles,* il avait tendance à vouloir tout faire par lui-même." La formation de cinéaste indépendant qui était celle de Lucas l'aidait et le desservait à la fois. Il choisissait, pour travailler avec lui, des gens novateurs et talentueux (qui par ailleurs ne grevaient pas trop son budget), mais n'acceptait pas de les laisser prendre des responsabilités.
Dykstra réunit un extraordinaire groupe de fous de SF, de dingues d'ordinateurs et de surdoués de la technologie, venus d'Hollywood et de la Silicon Valley. L'ILM devint leur famille et *La guerre des étoiles* était leur "passion", nourrie par l'énergie commune, l'électricité créative et l'argent de Lucas. Le personnel de l'ILM avait des horaires longs, mais capricieux : on arrivait à 10 heures du matin ou à 3 heures de l'après-midi en short, Tee-shirt et sandales de plage éculées. "On aurait dit toute une classe d'êtres égarés dans un repli de l'année 1967", se rappelle Carol Titelman. Le repaire eut bientôt le surnom de "Country Club" parce qu'on n'y observait aucun code en matière d'habillement, aucun horaire, et ne s'y pliait virtuellement à aucune organisation. C'était la troupe de Dykstra : la loyauté de l'équipe allait bien plus à lui qu'à Lucas.
Richard Edlund, responsable des prises de vue sur les décors et modèles miniatures, explique : "Nous avions une fameuse équi-

L'âge moyen était de vingt-sept ans.





pe de jeunes inconnus, qui avaient de bonnes idées et n'avaient pas eu l'occasion de les mettre en pratique." Le personnel atteignit presque le chiffre de cent employés, dont l'âge moyen était de vingt-sept ans.
Le reste de la profession des effets spéciaux pensait que c'était de la folie, de la part de l'ILM, de vouloir tourner 365 plans d'effets spéciaux en moins de deux ans. En définitive, l'ILM passa vingt-deux mois sur les effets spéciaux, dont six pour créer le matériel. La note totale s'élève à environ 2,5 millions de dollars, un dépassement du budget de 25 %. Chaque effet coûta près de 7 000 dollars, soit 150 dollars par image.
Pendant l'absence de Lucas, l'ILM utilisa les tableaux de Ralph McQuarrie et les prototypes de Colin Cantwell comme modèles d'inspiration pour les vaisseaux spatiaux miniatures. Joe Johnston s'attela à ce qui allait devenir un millier de storyboards pour les séquences comportant des effets spéciaux, utilisant les illustrations, les modèles et le scénario lui-même. Les vaisseaux spatiaux de Cantwell durent être redessinés parce qu'ils étaient trop aérodynamiques et ressemblaient trop à ceux de la NASA : Lucas voulait qu'ils aient un air romantique, presque pas militaire.
Au bout de six mois d'un travail de tous les instants, l'ILM eut sa première caméra Dykstraflex, un système contrôlé par le cameraman qui lui permettait de faire des panoramiques, des arrêts sur image et des travellings sur un modèle miniature en gardant toujours le point. La nouveauté de cette caméra, c'est qu'elle était capable de répéter les mêmes mouvements d'un plan à l'autre ; les séquences d'effets spéciaux pouvaient



Ils avaient dépensé plus d'un million de dollars sur leur budget de deux millions de dollars, et tout ce qu'ils avaient, c'était trois prises de vues.



être construites comme une partition musicale, couche après couche. L'illusion était totale : aucun des vaisseaux spatiaux de *La guerre des étoiles* ne se déplaça jamais. C'était la caméra seule qui le faisait.
La toile de fond du champ stellaire de l'espace fut fabriquée en perçant des trous dans du plexiglas noir. Plus de soixante-quinze modèles furent construits, avec d'étonnants détails : sur le vaisseau des rebelles, les artistes de l'ILM construisirent un petit cockpit complété par des découpages des pin-ups de *Playboy*, le tout à l'échelle. Les canons laser miniatures étaient entièrement motorisés afin de pouvoir pivoter et s'arrêter sur télécommande. Les épées lumineuses étaient faites de lames à quatre faces recouvertes d'aluminium réfléchissant, attachées à un petit moteur. Quand elles tournaient, elles donnaient l'illusion d'un éclair de lumière, illusion qui fut plus tard accentuée par l'équipe d'animation.

Lucas lutta pour que le personnel de l'ILM soit accepté par le syndicat local des techniciens, mais les leaders syndicaux n'étaient pas habitués à ces drôles de phénomènes. Leur décision épargna à Lucas des milliers de dollars d'heures supplémentaires et de pourcentages sur les bénéfices. Plus tard, il devait remercier l'équipe d'ILM en la pay ant un tarif supérieur au tarif syndical.

L'état de tension dans lequel Lucas avait vécu, parut évident à son retour d'Angleterre. "Il était très fatigué, ça se voyait, et très pâle", se souvient Duignan. Il n'y avait pas de quoi s'étonner : Lucas venait juste de comprendre que *La guerre des étoiles* allait être complètement démantelé et réassemblé, ce qui lui faisait dépasser le calendrier de plusieurs mois. Il allait devoir passer trois jours par semaine à l'ILM et quatre jours à Parkhouse pour le montage : il n'avait pas le temps de s'accorder un seul jour de repos.

Pour comble de malheur, Lucas découvrit que l'ILM n'avait presque aucune réalisation tangible à montrer au bout d'une année de travail. "Ils avaient trois prises de vues, dit Lucas dont la voix est encore pleine d'étonnement. Ils avaient dépensé plus d'un million de dollars sur leur budget de deux millions de dollars, et tout ce qu'ils avaient, c'était *trois prises de vues."* Pour la première fois depuis le début de *La guerre des étoiles.* Lucas perdit patience et hurla contre Dykstra. Le grand gaillard d'ingénieur en effets spéciaux ne craignit pas de hurler en retour. La discussion devint vite amère.

Dans l'avion qui regagnait San Francisco ce soir-là, Lucas ressentit des douleurs de poitrine aiguës. Marcia vint le chercher à l'aéroport et tandis qu'ils rentraient en voiture, les

On peut donner son opinion à George mais on ne lui dit pas "Non"





douleurs empirèrent. "C'était affreux, se souvient Marcia. J'étais vraiment certaine qu'il faisait une crise cardiaque ou quelque chose comme ça, parce que la maladie ne vient jamais à bout de George. Sa façon de se débarrasser des maladies consiste seulement à travailler plus dur." Ils se hâtèrent vers le Marin General Hospital, où l'on diagnostiqua chez Lucas de l'hypertension et de l'épuisement. Il y passa la nuit et reçut le conseil de réduire les tensions de son existence. Lucas réfléchit au souhait qu'il avait fait de prendre sa retraite après *Graffiti,* aux pressions pour l'achèvement de *La guerre des étoiles,* à son projet de faire deux films *sequels.* Depuis son lit d'hôpital, il examina son allure de fantôme dans le miroir : "C'est le moment où je me suis réellement dit que j'allais changer, que je n'allais plus faire de films, que je n'allais plus être metteur en scène. J'allais prendre un peu plus ma vie en main."

Mais les relations entre Dykstra et Lucas continuaient à se détériorer. Dykstra avait le sentiment que George ne comprenait pas le travail technique effectué. "J'étais aussi sur la défensive comme un beau diable, parce que j'avais une trouille bleue", reconnaît John. Mais il commit l'erreur fatale de dire à Lucas ce qui *ne pouvait pas* être fait. "L'une des premières choses que j'aie apprises, dit Jim Bloom, associé de longue date de Lucas, est qu'on peut donner son opinion à George mais on ne lui dit pas "Non". Le règne de Dykstra sur l'ILM s'acheva à la sortie d'hôpital d'un Lucas déterminé à prendre le contrôle de la situation. George Mather devint le nouveau superviseur de la production et délimita un calendrier pour l'achèvement de toutes les séquences d'effets spéciaux. Dykstra eut le sentiment que Lucas avait perdu sa foi en lui au moment précis où *La guerre des étoiles* commençait à prendre forme.

Lucas supervisa aussi personnellement les prises de vues des effets spéciaux. Dennis Muren dirigeait une seconde équipe qui travaillait de 3 heures de l'après-midi à minuit ; l'équipe de Richard Edlund travaillait de 8 heures du matin à 6 heures du soir. Cet emploi du temps, reposant sur un enchaînement de seize heures de travail, dura près de six mois. Lucas isola Dykstra de la plupart du travail de création et donnait directement ses instructions aux cameramen.

Lucas passa deux semaines entières à l'ILM, mais le visiteur qui ne le connaissait pas de vue le manquait facilement. Rose Duignan se présenta pour une entrevue d'embauche et s'assit à côté d'un jeune garçon en chaussures de tennis qui était affalé dans un fauteuil de bureau. "J'ai tout de suite pensé qu'il était conducteur d'un des camions d'accessoires", se rappelle-t-elle. Rose travailla en étroite collaboration avec Lucas pendant plusieurs mois, notant toutes ses paroles et distribuant les notes de service de ses instructions au personnel de l'ILM.

Malgré tous ses gémissements, Lucas appréciait la camaraderie qui régnait à l'ILM ; elle lui rappelait le sentiment communautaire du patio de l'USC. Il restait tard chaque soir, répugnant à rentrer dans sa chambre d'hôtel solitaire. Dennis Muren était assis devant l'entrepôt un soir avec Lucas, et regardait les véritables étoiles. "C'était la première fois que je lui parlais un moment, et je me suis senti vraiment proche de lui, se rappelle Muren. Il parla naïvement des problèmes concernant le tournage du film, de la façon dont ça s'était passé en Angleterre et raconta comment cela l'avait presque tué."







Les cover-girls de Starfix
Bardées de cuir et de clous, drapées dans des soieries somptueuses, belles en haillons ou en parures de diamants : voilà nos héroïnes, nos étoiles, nos vedettes féminines favorites.

FILMOGRAPHIE : établie par Olivier Billiottet et Doug Headline.

De 1969 à 1971 : une douzaine de films sexy allemands.

1971 : L'Œil du Labyrinthe (L'Occhio nel labirinto - Italie - R : Mario Caiano).
La Dame Rouge tua sept fois (La Dama Rossa uccide sette volte - Italie - R : Emilio P. Miraglia).
Barbe Bleue (Allemagne/France/-Ital. - R : Edward Dmytryk).

1972 : L'Emigrante (Ital. - R : Pasquale Festa-Campanile).

1973 : Arrivano Joe e Margherito (Ital. - R : Giuseppe Colizzi).
La jeune fille assassinée (France - R : Roger Vadim).

1974 : L'Important c'est d'aimer (France - Andrej Zulawski).
Les Noces de porcelaine (France - R : Roger Coggio).
Les Trois Mousquetaires (The Three Musketeers - G.-B. - R : Richard Lester).
Les 4 Mousquetaires (The 4 Musketeers - G.-B. - Richard Lester).
On l'appelait Milady/Les 4 Mousquetaires (The 4 Musketeers - G.-B. - Richard Lester).

975 : Opération Lady Marlène (France - R : Robert Lamoureux).
Der Geheimnistrager (Allemagne - R : F.J. Gottlieb).
Le Souffle de la Mort (Der Fluternde Tod - All. - R : Jurgen Goslar).

1976 : The Prince and the Pauper (G.-B. - R : Richard Fleischer).

1977 : Opération Thunderbolt (Israel - R : Menahem Golan).
Les Impitoyables (Diamante Lobo - Ital. - R : Gianfranco Parolini).
Cat in the Cage (USA - R : Tony Zarindast).

1978 : Cuba Crossing (All./USA - R : Chuck Workman).
Meteor (USA/Hong-Kong - R : Ronald Neame).

1979 : Airport 80 Concorde (USA - R : David Lowell Rich).
Détective comme Bogart (The Man with Bogart's face - USA - R : Robert Day).

1980 : Cobra (Il giorno del cobra - Ital. - R : Enzo G. Castellari).
The Salamander (USA/G.-B. - R : Peter Zinner).
How to beat the high cost of living (USA - R : Richard Benjamin).
Separate Ways (USA - R : Howard Avedis).
Nightkill (USA - R : Ted Post).
The Swap (USA - 1973/scènes additionnelles avec S.B. tournées en 80 - R : John Shade).

1981 : Les Mercenaires de l'Espace (Battle beyond the Stars - USA - R : Jimmy T. Murakami).
Julie Darling (Canada/All.).

1982 : SAS Terreur à San Salvador (France - R : Raoul Coutard).
Hercules (Ital. - R : Luigi Cozzi).
Seven Magnificent Gladiators (Ital. - R : Bruno Mattei).

1983 : Chained Heat (USA - R : Paul Nicholas).
Jungle Warriors (USA - R : Ernst Von Theumer).
Apparition à la TV dans un épisode de la série "Sloane agent special" avec Robert Conrad.

En projet : Black Diamond, existant déjà aux USA en comic-book, où Sybil Danning incarnerait une super-espionne, sorte de 007 féminin...

PIN-UP

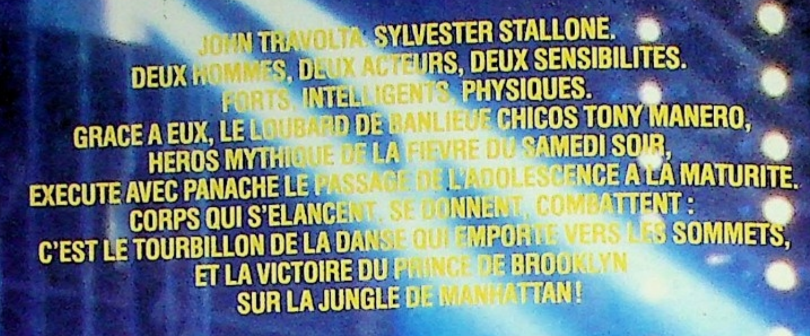
Sybil, on a eu une sacrée secousse quand on l'a découverte dans *Les Mercenaires de l'Espace*, produit par Roger Corman. C'était elle St-Exmin, la Valkyrie de la Voie Lactée, l'amazone des astéroïdes. Moi, j'aurais trouvé le film sympa de toute façon, mais avec Sybil dans le coup, ça devenait carrément du grand art.

Evidemment, avant les productions américaines, elle s'est traînée dans pas mal de films peu recommandables, la gamine. Partie de son Autriche natale (on aimerait bien savoir sa date de naissance – euh... réflexion faite, y vaut peut-être mieux pas), elle a traversé tout l'Europe : Allemagne, Italie, Angleterre, France, j'en passe. Que dire de ses débuts de carrière ? Ben, qu'on espère que sa fin de carrière sera moins pénible ! Elle a bien dû subir une dizaine de films sexy plus ou moins hard vers le début des années 70, dans le genre paillardises bavaroises. Beurk ! Enfin, c'est pas de sa faute, vous savez comment ça se passe, on rencontre un producteur et... Bref, maintenant Sybil Danning s'est qualifiée dans le bataillon des pin-up de "classe" des années 80. Malgré l'étonnant nombre de films ringards qu'elle a tournés, elle en est toujours sortie haut la main et le tour de poitrine (impressionnant). Sa plastique impeccable (d'accord, elle a des heures de vol, et alors ?) l'a toujours tirée d'affaire.

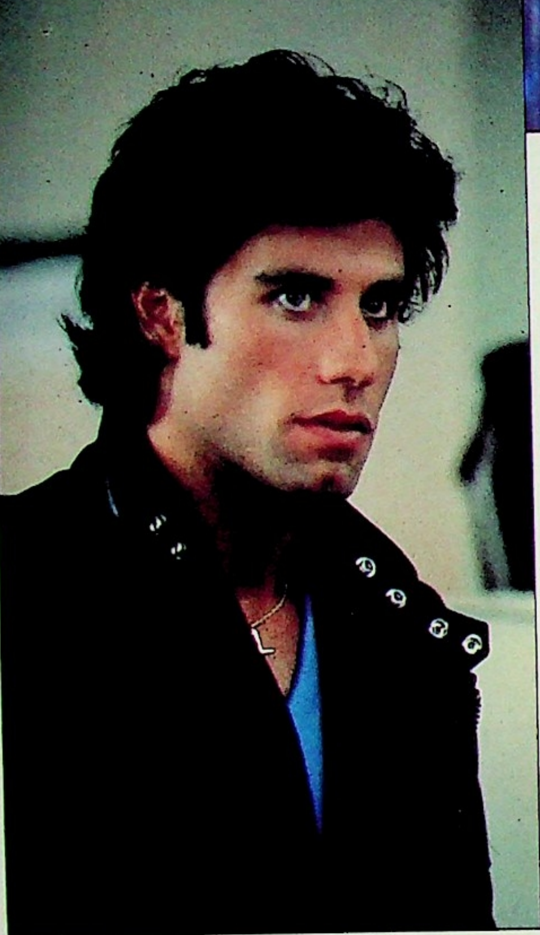
Après son époustouflante prestation en St.-Exmin, on l'attend dans le *Hercule* de Cozzi avec Lou Ferrigno, où elle incarne la reine de Grèce, aussi cruelle qu'appétissante, et dans *Seven Magnificent Gladiators*, autre peplum, et encore un avatar des *7 Mercenaires* (elle a l'air d'aimer la loi des grands nombres, Sybil). Le rôle en or qui la propulserait parmi les vedettes en vue du moment n'est pas encore venu. En attendant, Sybil a fait la couverture de *Playboy* il y a peu, pour annoncer son arrivée sur le devant de la scène. Attendre et voir...

DOUG HEADLINE

N° 1 : SYBIL DANNING

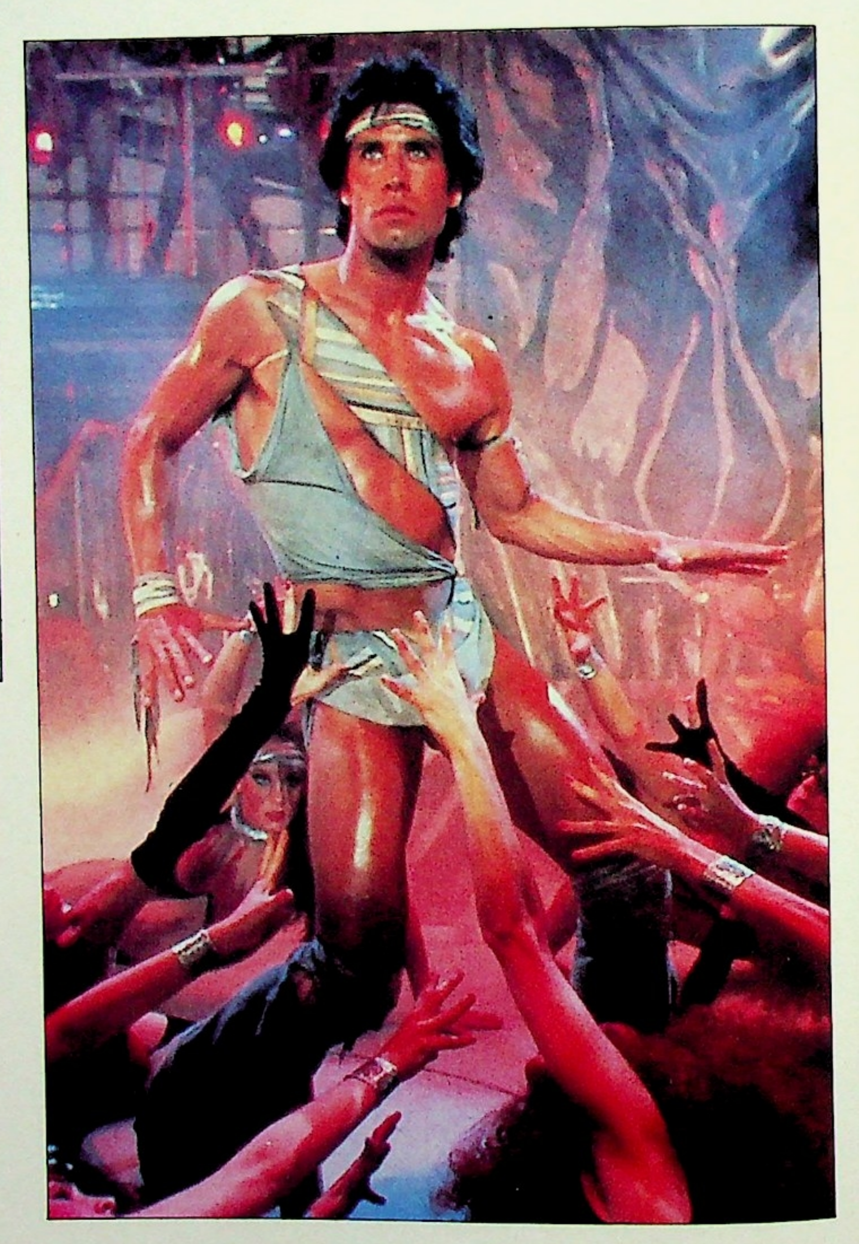


**JOHN TRAVOLTA, SYLVESTER STALLONE.
DEUX HOMMES, DEUX ACTEURS, DEUX SENSIBILITES.
FORTS, INTELLIGENTS, PHYSIQUES.
GRACE A EUX, LE LOUBARD DE BANLIEUE CHICOS TONY MANERO,
HEROS MYTHIQUE DE LA FIEVRE DU SAMEDI SOIR,
EXECUTE AVEC PANACHE LE PASSAGE DE L'ADOLESCENCE A LA MATURITE.
CORPS QUI S'ELANCENT, SE DONNENT, COMBATTENT :
C'EST LE TOURBILLON DE LA DANSE QUI EMPORTE VERS LES SOMMETS,
ET LA VICTOIRE DU PRINCE DE BROOKLYN
SUR LA JUNGLE DE MANHATTAN !**



STAYING ALIVE : SURVIVRE OU S'EN SORTIR ?

Dans son vieux quartier de Brooklyn, Tony Manero était le roi, le rouleur de mécanique numéro un, le conquérant du bitume. Dans sa baraque de pauvre, avec ses sapes élimées, ses problèmes de famille, sa lourde hérédité, il n'avait qu'un seul espoir : la danse. Résoudre tous ses ennuis par l'évasion dans un monde fictif, un monde de néons, de paillettes, de filles vite emballées et de tours de piste frimants... Quoi de plus simple ? Mais dans le petit univers de Tony, il y avait une faille : la magie du samedi soir, celle de l'instant qui fait croire que tout le reste importe peu, n'est qu'illusion. La vie réelle l'exige : il faut grandir !





APRES LA FIEVRE

Tony Manero ressemble tellement à John Travolta que c'en est effrayant. Johnny en a bavé, après son énorme succès. Ni son *Urban Cowboy*, ni sa création poignante dans *Blow Out* de De Palma (qui lui avait donné sa première chance dans *Carrie*) ne l'ont sorti de son personnage de paumé un peu pitoyable, égoïste et pur, asservi à sa condition de banlieusard beau et mordant.

J'entends déjà la clameur des cinéphiles "select" dans le fond : Ah, ça y est, Travolta vient de perdre tout le crédit que De Palma lui avait apporté avec *Blow Out*. Oh, c'est fini, oui? Sortez un peu de la politique des auteurs qui se limite à trois noms (quatre si vous avez fait des études supérieures)! Ça suffit!

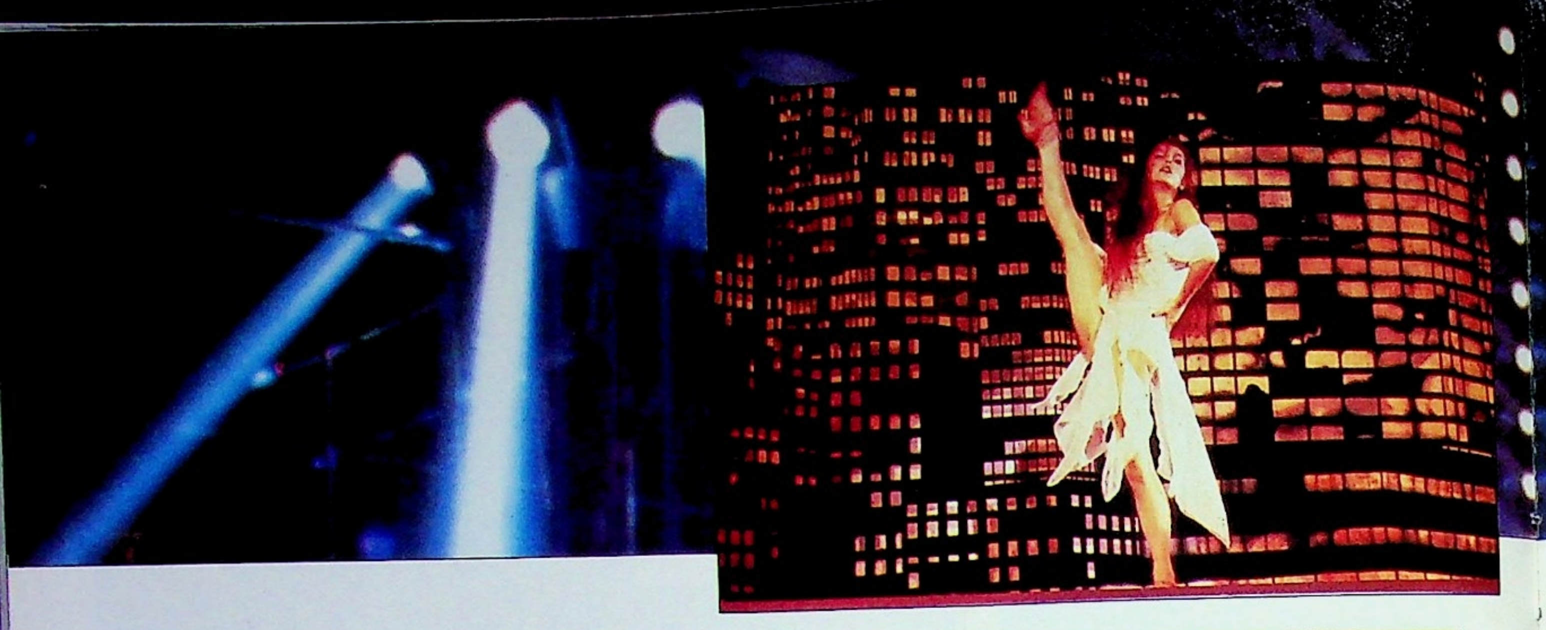
Et les autres là-bas qui renient Stallone après l'avoir encensé! Je rêve! Eh, *Rambo*, c'était il y a six mois, vous avez la mémoire courte, les mecs! Vous vous pressiez tous pour dire que c'était Stallone et pas Ted Kotcheff qui l'avait réalisé. Un peu de constance, svp...

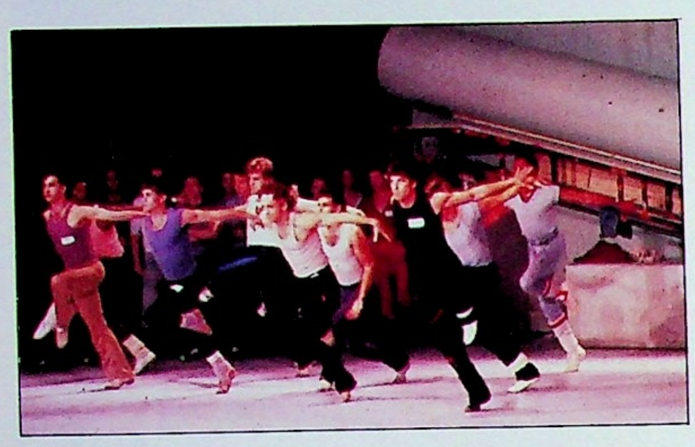
Eh bien, Travolta est toujours un grand acteur, et Stallone un grand réalisateur, rien n'a changé. Assez joué aux connaisseurs infaillibles, un bon vieux tour dans les banlieues ne vous ferait pas de mal.

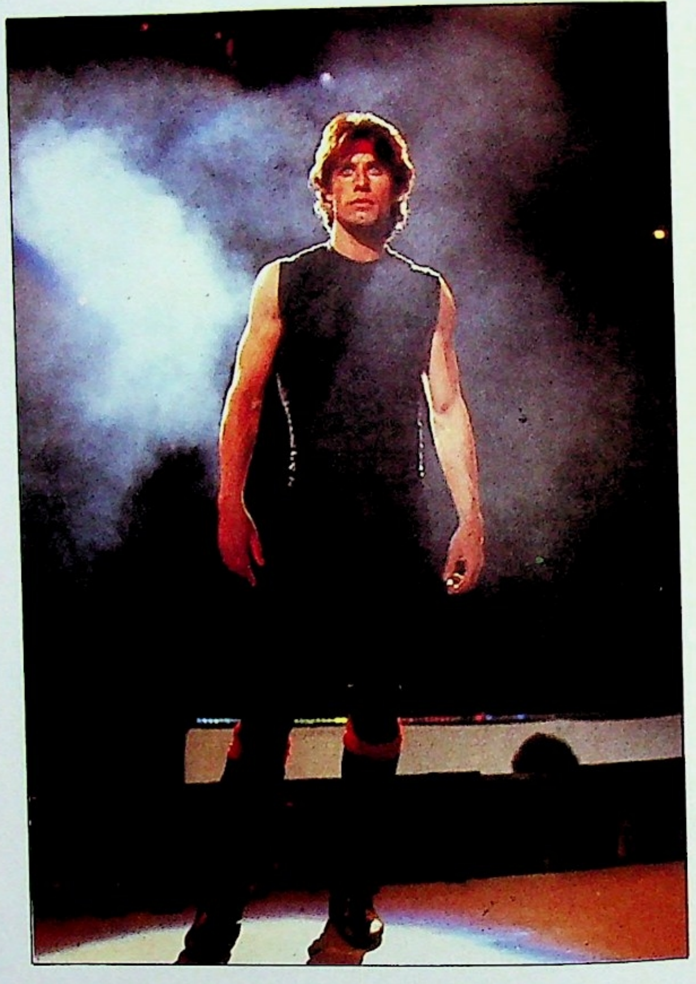
Mettez un peu les pieds au-delà des parties civilisées des grandes cités, et vous verrez l'univers d'un Tony Manero. Y a des poubelles partout, des loubs qui traînent dans les bars en claquant leur fric au flip, des éclopés à la chaîne de vélo qui jonchent les rues, et il faut toujours faire une course pour sa vieille mère. Y a des parents un peu vifs qui n'hésitent pas à se jeter des assiettes à la tête ou à vous castagner histoire de se calmer les nerfs. Y a des gens "respectables" qui vous regardent comme si vous étiez une bête curieuse. Et y a aussi la hantise de faire une bêtise un peu plus grave que les autres, de passer les bornes, d'oublier qui on est...

Aucun fanatique de *La Fièvre du Samedi Soir* n'est passé à côté de ce portrait soigné d'un monde différent, dur, cynique. C'était pas un film pour midinettes. C'était Travolta : le parfait exemple de l'idole des jeunes, en fait nettement plus subtil qu'un paquet de viande d'exposition à la Miles O'Keeffe, par exemple. Et bien au-dessus des espoirs des fanatiques de Dave, ceux qui espéraient en faire le leader du disco. Raté!

Travolta est trop fort et trop malin.







DE LA ZONE AUX GRATTE-CIEL

Staying Alive, c'est simple : six ans après, Tony Manero n'a pas fait grand chose de bon. Il a toujours son caractère indompté, il est toujours aussi teigneux. Malheureusement, il n'a pas progressé tant que ça. Manhattan, c'est sortir de Brooklyn, d'accord. Mais ce n'est pas forcément arriver quelque part. Tony est instructeur de danse (y a que ça qu'il sait faire) dans un cours un peu minable, et il cherche un job dans les agences artistiques. Et il se fait jeter de partout.

Il traite toujours les filles aussi mal : voilà un point sur lequel il n'a pas su grandir ! Sa petite amie Jackie ne compte pas plus que ça pour lui.

Ses conquêtes d'un soir pas davantage. "Avec toi, c'est pas une relation, c'est de l'exercice !" lui lance une dragueuse aux babines retroussées qu'il repousse par lassitude dans le bar où il est serveur. Pour se faire un peu de fric.

Quand on ne veut pas crever la faim, faut accepter tout ce qui vous tombe sous la main pour gagner sa vie. Tournoyer dans cette salle de disco enfumée, infestée de danseurs perdus et de femelles à l'affût. Les "parties", Tony en a trop vu : on ne peut y perdre son temps que pendant quelques moments d'égarement. Tony va vieillir sur pied s'il ne se remue pas. Il rame. Il triche. Il se fatigue.

Par hasard, il a un coup de chance. Réticent, il se force à aller voir Jackie, second rôle dans un spectacle de Broadway. Elle est bonne : c'est une danseuse née. Mais Tony n'a d'yeux que pour la vedette du show, Laura Revell, une comète à forme humaine, le strass et la grâce. Son bagout le pousse à aller flirter avec Laura dans sa loge. On lui claque la porte au nez, il revient à la charge : c'est Tony, il n'a jamais su s'arrêter ! Grand bien lui en fasse : il sera bientôt dans les sommets grâce à Laura...





CE MONDE A PART

Toute la finesse de *Staying Alive* est là. Voilà enfin une suite digne de l'original, une continuation logique et intelligente qui respecte les bases établies. Tony Manero n'a pas changé. Toujours un peu lourdaud dans les rapports humains, toujours immature dans les moments de crise, toujours vulnérable aussi. On ne se débarrasse pas de l'emprise de la zone comme ça.

Quand Tony est aspiré par la belle Laura vers la richesse, les réceptions, le monde des intrigues et de la futilité, il soupçonne à peine que tout ça va finir par lui tomber sur la tête comme un chargement de briques. Laura le veut, mais seulement comme animal de salon, histoire de s'amuser un peu et de décorer son intérieur. Tony repousse Jackie, sans comprendre qu'il la blesse, qu'elle tient à lui. Il en reviendra, un soir, au sortir d'une party sinistre où son passé a un peu trop déteint sur ses sentiments. Dans un monde voué au machiavélisme et à la complication, au jeu des sentiments et aux frustrations par jeu, Tony est déplacé. Lui ne fait de mal que par inexpérience, par maladresse, jamais par préméditation. Il n'est pas totalement innocent, mais sera largement surclassé par Laura et ses manigances perpétuelles, son univers de Rolls blanches et de vestes immaculées.

Le monde des discos de banlieue avait du bon. Tony va devoir revenir un peu en arrière avant de progresser.

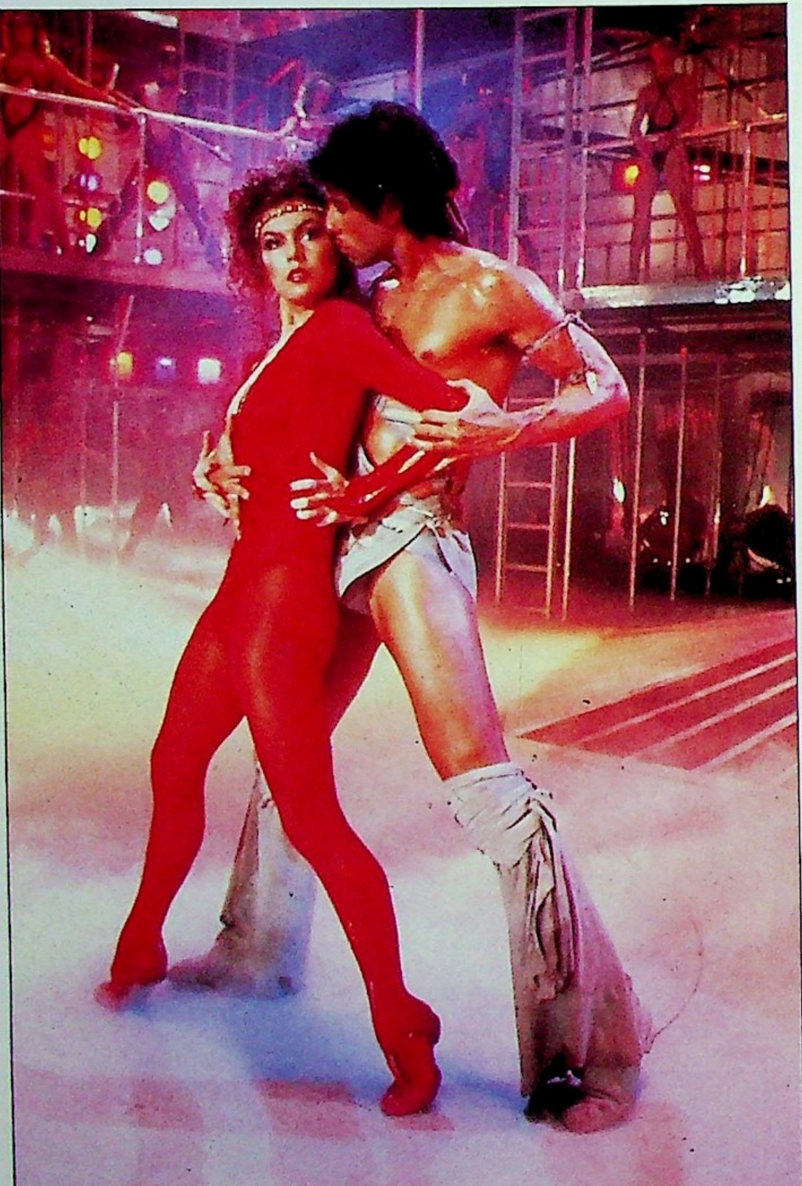
FICHE TECHNIQUE :
STAYING ALIVE - USA 1983. Paramount.
PR : Robert Stigwood, Sylvester Stallone.
R : Sylvester Stallone. SC : Sylvester Stallone, Norman Wexler, d'après les personnages créés par Nik Cohn. PH : Nick McLean. MUS : Bee Gees, etc. DEC : Robert Boyle. MONT : Don Zimmerman ; Mark Warner. 90'. Dist : UGC. Avec : John Travolta (Tony Manero), Cynthia Rhodes (Jackie), Finola Hughes (Laura), Steve Inwood, Julie Bovasso, et guest star : Sylvester Stallone (cherchez bien).

RETOUR AUX SOURCES

Dans tout ce cirque, Tony a perdu pied. Laura l'a exclu du beau monde, Jackie ne veut plus passer pour l'"éternelle seconde". Il est seul.

Et il traverse le pont de Brooklyn d'un bout à l'autre, et rentre chez lui. Dans la maison de ses parents, si petite à présent, lieu de tant de conflits inutiles, de tant de drames quotidiens. La maison est bien vide à présent. Désertée par ceux qui la rendaient vivante. Il ne reste que sa mère, immuable, figée comme dans les souvenirs, toujours là pour offrir un symbolique morceau de tarte aux pommes. La seule qui a compris quelque chose au destin de Tony. "Tu veux dire que j'ai toujours été une espèce de salaud, mais que c'était pas grave parce que ça me venait naturellement ?" demande-t-il, interloqué. C'est pourtant sa hargne qui l'a sorti de Brooklyn, qui lui a fourni le tremplin vers un avenir différent. Ça, ce n'était pas si facile à accepter. Tony reprendra un bon morceau de tarte. Rien ne vaut la maison, hein ?





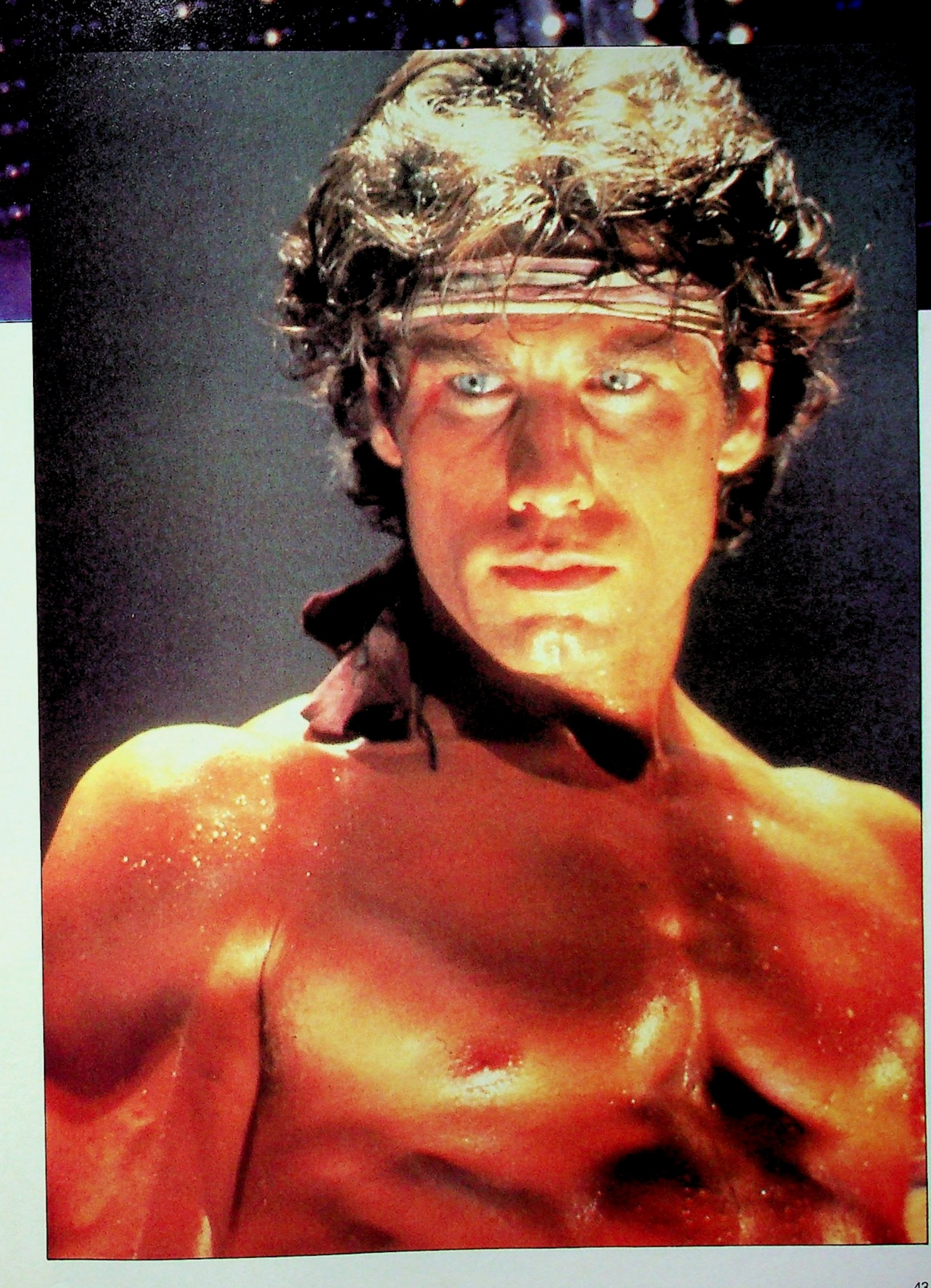
VERS LA GLOIRE

Vas-y, Manero. Le scénario est avec toi ! Comme dans *42e Rue* et les vieux succès des années 30 et 40, ton heure de gloire a sonné. La vedette masculine du nouveau show de Laura Revell est trop raide, trop faiblarde. Le destin réclame un partenaire pour la star pimbêche ! Ce sera toi ! Il le faut !

Avec l'aide précieuse de Jackie (les vieux amants se réconcilient toujours, c'est bien connu), Tony reprend la place du danseur incriminé. Ce sera dur, mais sa chance est là. "Dans ce métier, je n'ai pas à me soucier de toi, et tu n'as pas à te soucier de moi ! Je t'offre la vedette d'un spectacle à Broadway et tu me tournes le dos ? Va te faire foutre, Manero !"

C'est la voix du metteur en scène qui force Tony à dépasser ses limites ; sans la volonté de réussir, rien n'est possible. Tony a grandi. Il sait qu'il faut mettre le paquet. Fini de laver ses Tee-shirts sous la douche, fini les hôtels à trois sous sans téléphone, fini les inconstances du cœur et de l'âme : Tony Manero tient le bon bout, et ne lâchera pas...







BODY !

Le corps. Le physique. Les muscles et la souplesse. *Staying Alive* est un film de mouvement. On n'y trouve pas seulement les instants de désarroi vindicatif de Tony Manero lors des soirées mondaines. Cet animal perdu dans une autre jungle ne devra son triomphe qu'à sa puissance physique. La danse l'a sorti du ghetto, elle l'emmènera encore hors de la médiocrité ordinaire de Manhattan. Il a la rage : c'est ce qui le différencie de ses camarades danseurs, c'est ce qui le portera au sommet.

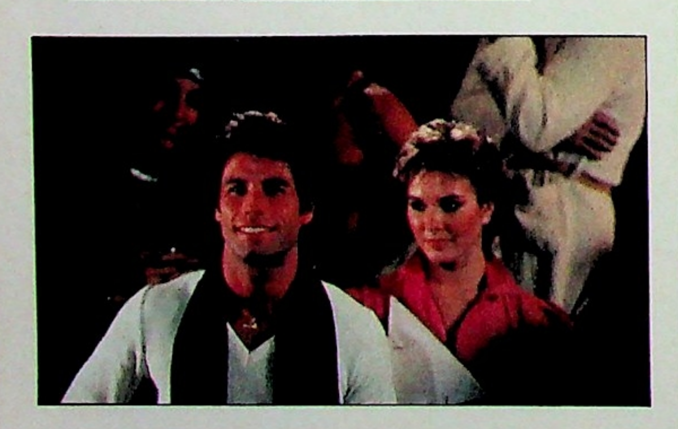
Film de "self-respect" par excellence, apologie de la volonté individuelle comme l'est *Rocky III*, *Staying Alive* joue énormément sur le désir de retrouver l'étoffe des héros.

Qui mieux que Stallone, lui-même dans la vie réelle un exemple admirable de réussite à l'arrachée, aurait su raconter cette histoire ? Qui mieux que Travolta, si semblable à Tony Manero, aurait trouvé la justesse nécessaire pour faire passer le courant vers ce lutteur de fond acharné ? Ah... Manero court dans la rue sous la pluie. Manero sillonne la salle de la boîte de nuit un plateau à la main. Manero s'avance en crispant ses muscles sous son Tee-shirt noir. Manero danse. Comme personne.

Sans Travolta, pas de film. Il joue mieux qu'autrefois, mais son intuition d'acteur est intacte. Son personnage lui colle à la peau (ses Tee-shirts aussi). Le ballet final nous le montre dans une forme rare, imprégné par le rôle, applaudi dans le film comme par le public américain cet été. Sa victoire à lui.

Et celle de Stallone, qui travaille pour lui, pour ses copains, son frère Frank qui chante et joue dans le film, son protégé et son ami Travolta qu'il a remis en état de se donner à fond dans *Staying Alive*. Stallone est vraiment doué pour porter les gens et les entreprises à bout de bras. Lui aussi est un gagneur, un zonard sorti de l'enfer. Il ne l'a pas oublié.

Le tandem de l'année ? C'est bien possible.



STAYING ALIVE
Récit de Leonore Fleischer d'après le scénario de Sylvester Stallone & Norman Wexler, d'après les personnages créés par Nik Cohn. J'ai Lu n° 1494.

Leonore Fleischer serait sans doute capable d'écrire une adaptation romanesque passionnante de l'annuaire du téléphone. Elle sait en tout cas tirer d'un film construit avant tout sur la musique et la danse quelque chose qui ressemble vraiment à un livre - et non à une photocopie du script original, comme c'est assez souvent le cas dans ce genre d'entreprise. Son secret? Donner la plus grande épaisseur possible aux personnages en leur créant un passé, et toujours justifier ce qui leur arrive. Si l'on trouve un peu conventionnelle l'ascension de Tony Manero dans le film, le travail et la sueur qui sont son prix dans le roman la rendent plus que vraisemblable : méritée. Pour ceux qui voudraient savoir ce qui est arrivé au cher Tony ENTRE LA FIEVRE DU SAMEDI SOIR et STAYING ALIVE, autrement dit tous ses échecs et désillusions pendant cette période de quatre ans, il faut au moins lire le premier chapitre. Les autres suivront d'eux-mêmes...

F.A.L.







TRAVOLSTALLONE?

Il y a beaucoup de bien à dire de STAYING ALIVE, et les qualités de réalisateur de Sylvester Stallone ne sont plus à prouver. Son sens du rythme, son montage qui combine musique et image en une même respiration, sa manière de raconter des histoires en les montrant apparaissent dès l'ouverture de ce nouveau film. Mais puisque toutes ces qualités sont amplement développées "à côté", on préfère expliquer ici pourquoi STAYING ALIVE est en partie une déception...

Après ROCKY III (L'ŒIL DU TIGRE), un critique avait fait remarquer avec raison que Sylvester Stallone filmait ses combats de boxe d'une manière si chorégraphique qu'il ne lui restait plus qu'à tourner une comédie musicale. C'est pratiquement ce qu'il a fait avec STAYING ALIVE : sans être vraiment un musical , ce nouveau film se passe d'un bout à l'autre dans les milieux de la chanson et de la danse.

Entre les rings de ROCKY et les pistes de STAYING ALIVE, la distance n'est pas grande. Non seulement parce qu'ici et là tout se gagne avec le jeu de jambes, mais aussi parce que Balboa et Manero sont comme deux frères. Même origine, même existence, mêmes "demi-victoires". Le premier pouvait bien avoir tenu jusqu'au bout dans son combat contre Apollo Creed, il lui fallait quand même très vite tout recommencer : au début de ROCKY II, le vainqueur d'un soir n'est qu'un pauvre type au chômage. Le second sait bien que le concours de danse qu'il a gagné à la fin de LA FIEVRE DU SAMEDI SOIR est dérisoire et qu'il lui faut faire autre chose et plus s'il veut vraiment devenir danseur. L'apparition "hitchcockienne" de Stallone dans STAYING ALIVE est plus qu'un clin d'œil; c'est un élément de référence; Rocky Balboa et Tony Manero sont nés sur la même asphalte (alors que STAYING ALIVE est essentiellement un film d'intérieurs, c'est significativement dans la rue qu'a lieu la rencontre).

Comment se fait-il alors qu'il manque à STAYING ALIVE quelque chose de l'élan irrésistible des ROCKY? C'est que, bien souvent, les choses sont affirmées sans être montrées. Sans être prouvées. En montant sur le ring, au moins dans les deux premiers épisodes, Rocky ne s'engage pas seulement dans un combat de boxe. C'est presque sa vie qu'il joue. On sait qu'il risque à chaque fois de devenir aveugle. Et le visage tuméfié qu'il nous présente à la fin de ROCKY II, s'il n'est pas du meilleur goût, a la valeur de l'irréfutable. Rocky a gagné, mais il a dû payer pour obtenir sa victoire. Dans STAYING ALIVE, Manero gagne aussi, mais, sans jamais penser que sa victoire est usurpée, on n'a pas la conviction définitive qu'elle est totalement méritée. L'intrigue n'est après tout qu'une nouvelle version de SINGING IN THE RAIN : le second - l'anonyme - doit prendre la place du premier parce qu'il est meilleur. Mais cette supériorité semble tenir ici un peu de la magie : qui peut décemment croire qu'il suffit d'une nuit à Manero et à sa petite amie pour répéter TOUT le rôle des premiers danseurs? Qui peut prouver que Manero danse mieux que celui dont il prend la place? ROCKY met régulièrement deux adversaires face à face sur un ring. Ici, la confrontation n'intervient jamais.

Confrontation professionnelle et confrontation sociale : si solitaire qu'il soit, Rocky a su s'entourer d'un certain nombre de personnages qui existent AVEC lui - sa femme, son beau-frère, son entraîneur... Manero reste enfermé dans sa solitude, confondant malgré lui - comme le lui reproche une de ses "conquêtes" - l'amour et l'exercice physique. Certes, s'il y a évolution du personnage, c'est bien cele qui lui fait finalement voir dans sa petite copine autre chose qu'une copine, mais il faut à celle-ci une abnégation plus grande que celle de Blandine dans la fosse aux lions pour accepter éternellement les frasques désinvoltes de son bel ami.

Curieusement, lorsque Stallone/Rocky tourne ses propres films, il sait éviter les pièges de l'égocentrisme. Mais lorsque Rocky dirige Tony Manero, peut-être parce qu'il est en train de s'occuper de quelqu'un d'autre, il semble finir par oublier les autres. Est-ce un hasard d'ailleurs si le film STAYING ALIVE semble se refermer tout entier sur lui-même, en reprenant pour son générique final la chanson qui fit les beaux jours du premier film et des plans qui reprennent ceux qui nous ont fait découvrir Tony Manero pour la première fois, dans sa promenade urbaine? Est-ce un hasard si Manero résout sa crise en allant déguster la tarte aux pommes de sa maman? Bref, pour poser la traditionnelle et imbécile question, alors que, comme on sait, Stallone projette de tourner un ROCKY IV, il semble a priori bien malaisé d'imaginer une FIEVRE TIERCE DU SAMEDI SOIR. Ou, au contraire, peut-être en faut-il encore d'autres pour donner à Tony Manero la maturité de son camarade Rocky Balboa? Ces fins de semaine sont toujours difficiles...

F.A.L.

VAINQUEUR DU PASSE

Montage endiablé, rythme remuant, efforts de tous les côtés : un film sur la vitalité, fait avec vitalité. *Staying Alive*. Musclé.

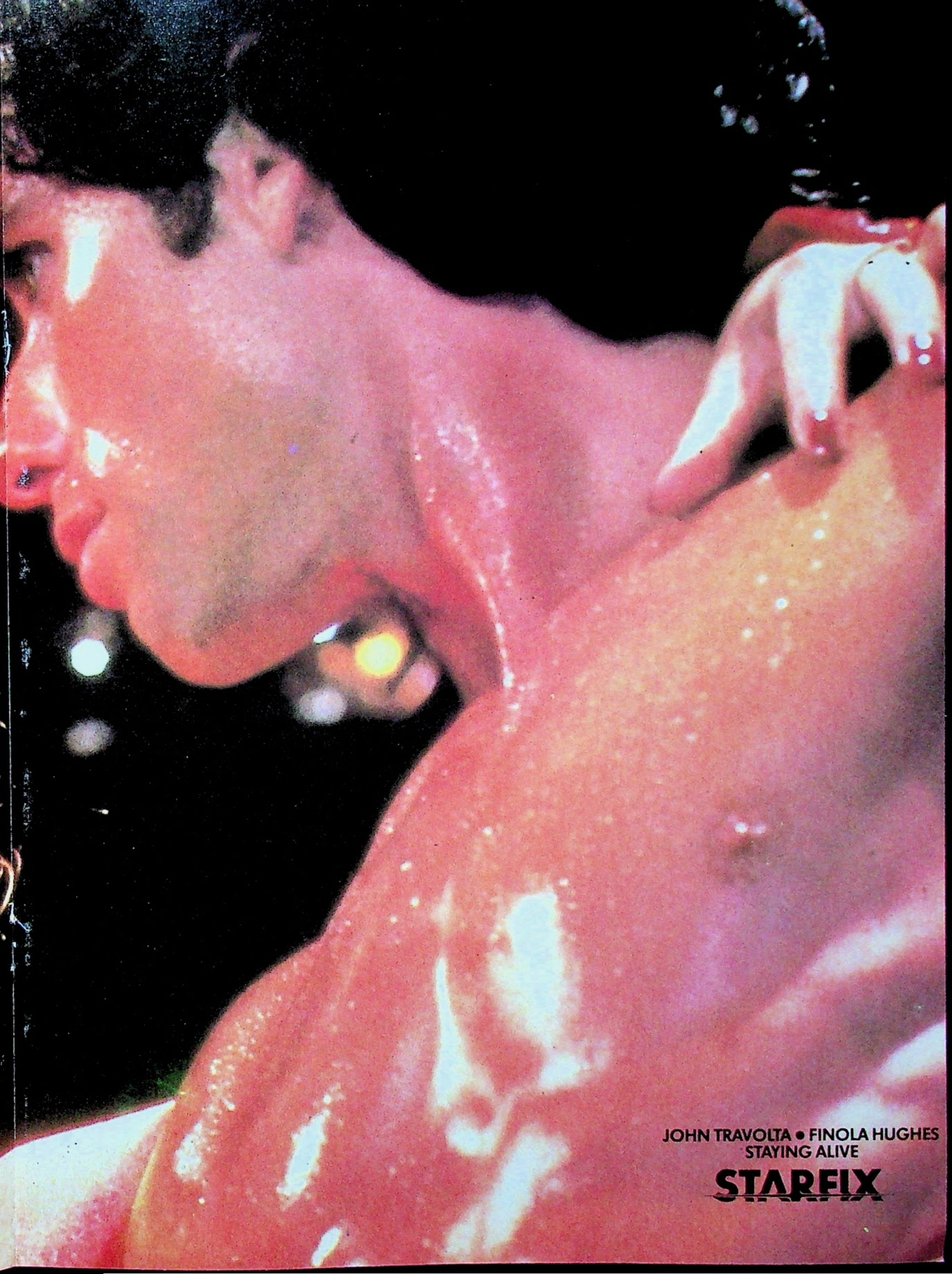
Un film où les nanas sont jolies comme tout, où le swing bouge à travers la ville, où le punch gouverne chaque plan. *Staying Alive*. Chic.

Un film construit avec une armature en béton, sans ambiguïtés, sans fausse conviction. Un film à l'estomac. *Staying Alive*. Grand film, les enfants. Comme Tony Manero, qui à la fin sacrifie à son passé, qui demande une dernière fois à sa nouvelle vie de le laisser respirer. Une dernière fois? Sûrement pas! Tony a su dompter son foutu caractère, surmonter ses conflits intérieurs, s'accepter et s'améliorer. Tony est vainqueur. De son passé, il peut faire ce qu'il veut. Et maintenant, ce qu'il veut, c'est simple. Comme au bon vieux temps, qui n'était pas si bon que ça mais qui laisse quand même de bons souvenirs. "Strut!" s'écrie-t-il après le tournant décisif. Et comme avant, Tony part rouler sa caisse dans les rues...

Il avait conquis Brooklyn, le voilà prince de Manhattan. Vas-y, Tony, on est avec toi!

DOUG HEADLINE




JOHN TRAVOLTA • FINOLA HUGHES
STAYING ALIVE
STARFIX

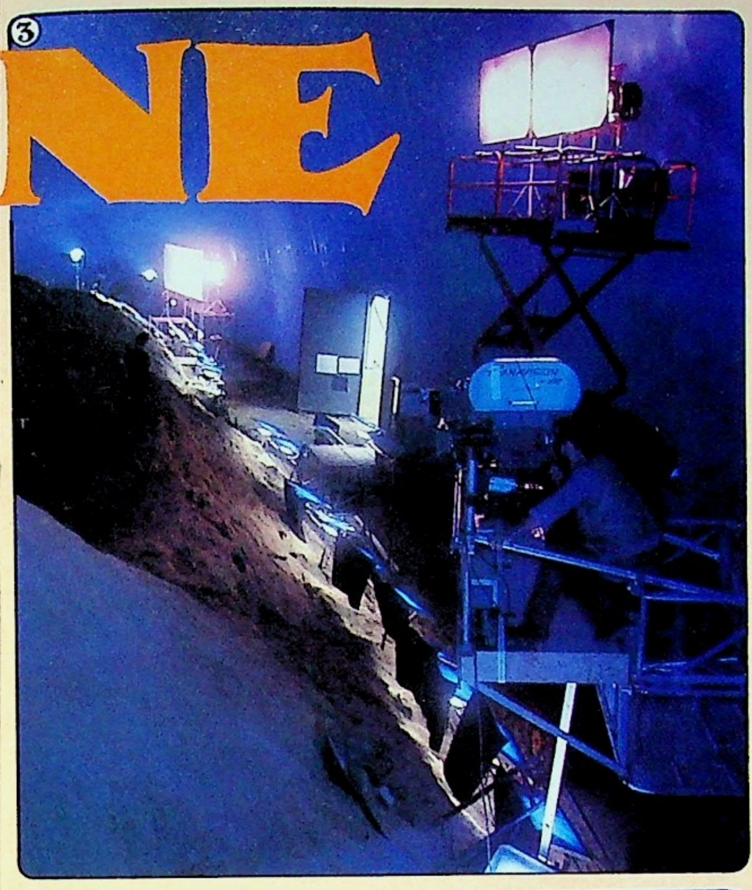
DREAM O

NEW YORK DANS LES DUNES,
ALICE DANS LES BRAS DE ZORRO,
PETIT NEMO DANS UNE FUSÉE.
SOUS UNE GIGANTESQUE BULLE DE PLASTIQUE
OU PLANENT LES OMBRES DE WINSOR McCAY, JULES VERNE,
MELIES, LEWIS CAROLL ET CECIL B. de MILLE,
S'ACHEVE UN TOURNAGE DE REVE.

①

②

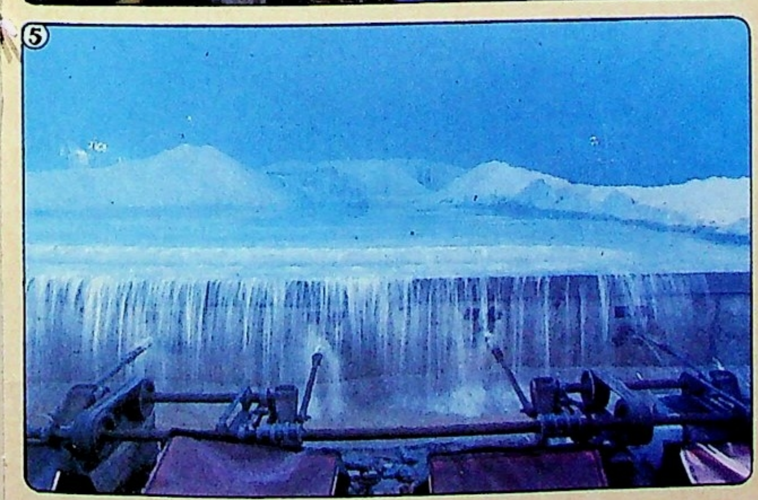
③



④



⑤





LE RÊVEUR

Ça commençait bizarre. A peine rejeté d'un train de banlieue, je longe des zones périphériques, prends un chemin bordé d'une muraille de briques noires porteuse d'une inscription "COKE EN STOCK" tiens, tiens... Plus loin, en contrebas, une sorte de camp barbelélisé emprisonne des véhicules uniformes. Collé au grillage, un autre panneau m'encourage à sourire, un mimile inspiré a graffité : TALBOT' yeux tu sais.
Je traverse des carrières poussiéreuses et j'atterris soudain dans un paysage lunaire. D'énormes bulles po ées dans ce désert fardé, laquées d'une lumière métallique, reflètent l'intense soleil de cette fin d'été. L'atmosphère est surexposée et glacée.
Les yeux crispés, le pas lourd ralenti par le gravier crissant, je suis déjà dans un état puissance deux, entre réalité et cinéma. Aussitôt l'imagination picote la tête et le corps se met à la disposition du rêve. Les images surgissent et je ne sais déjà plus si la séance a commencé ou si je me suis gourré de quai et que je me retrouve à Cap Canaveral pour le lancement de Challenger.
Pas contre l'aventure, je pénètre dans cet univers maboul (de plastique). Je suis vite accueilli avec un souffle de sacré et beaucoup de bonne humeur par toute une équipe décontractée mais possédée d'une mission impossible.
Le leader, Arnaud Selignac, l'allure souple, visage doux, cheveux encore longs, me reçoit simplement entre deux prises et deux problèmes. A vingt-six ans, il réalise en Cinémascope une science-fiction romantique, peuplée d , héros de son enfance. Son déclic de base c'est "Little Nemo In Slumberland" *, célèbre BD de Winsor Mc Cay, styliste carnavalesque, graphiste délirant et embellisseur de cauchemar qui s'imposa dès ses premières planches en 1905 dans un Art qui faisait ses premiers pas. Sa ménagerie fantastique survole des décors aux perspectives vertigineuses, saturant de merveilleux les nuits d'un enfant déjà stressé.
Pour Arnaud, tout a commencé quand, lassé de jouer au photographe, il part en 1978 au Portugal avec une bande de copains. Aidés par l'Institut Portugais du Cinéma, ils font une dizaine de courts-métrages en un an, chacun occupant tous les postes, assistant, cadreur, opérateur, etc. Déjà sur les traces de Little Nemo, Arnaud Selignac réalise un long brouillon en Super 8, inventant de nouvelles aventures à son jeune héros. Une expérience collective folle à vivre.
Adieu Lisbonne et ses fados fadasses, il part monter à Londres un rock-opéra. Curieux de nature, toujours pressé et sans attache, le voilà attaché de presse du Festival de La Rochelle, qui cette année-là organise une rétrospective des films de John Boorman (POINT BLANK, HELL IN THE PACIFIC, DELIVERANCE, LEO THE LAST, ZARDOZ, THE HERETIC, EXCALIBUR).
Quand deux visionnaires se rencontrent, ils n'échangent pas que des images. J. Boorman offre à Selignac un poste d'assistant sur EXCALIBUR et, à la vue de son Super-8 onirique, décide d'en produire un vrai film.
Boorman va donner à Selignac des moyens à la démesure de son projet : trois milliards. Un investissement partagé par des partenaires enthousiastes. Côté British : Jake Eberts, président de Goldcrest Films (LES CHARIOTS DE FEU, GANDHI); côté French : Claude Nedjar, président de Nef Productions (LACOMBE LUCIEN, MALEVIL); côté U.S : la Columbia dont la jolie dame en longue robe plissée et porteuse d'une torche étincelante assurera la distribution.

UNE HISTOIRE A REVER DEBOUT

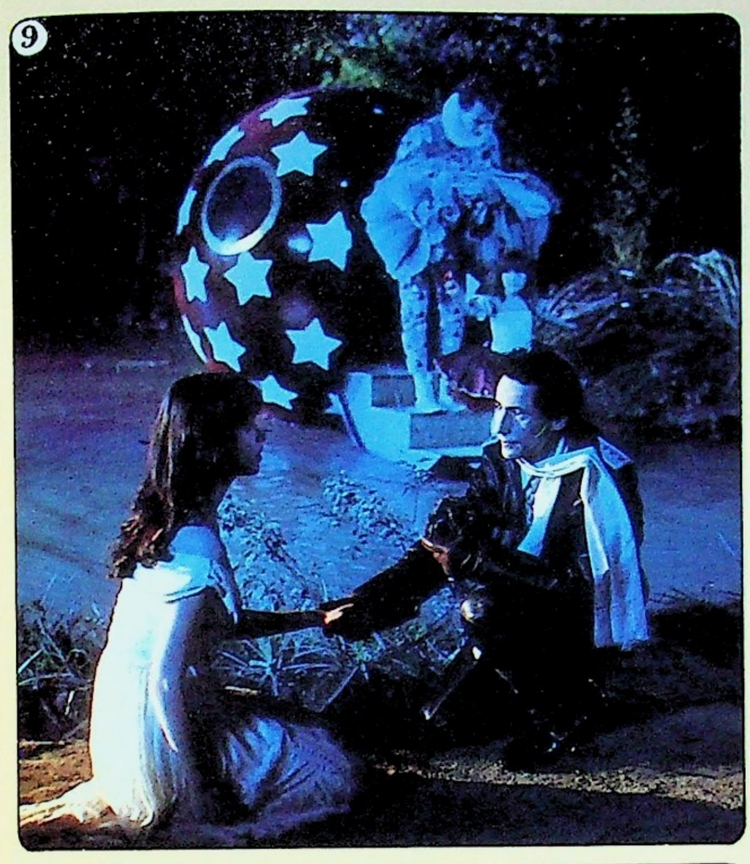
Le film commence là où fini la BD de Mc Cay, à New York en 1934. Nemo, gavé des histoires palpitantes racontées par Flip, le bien-nommé majordome, pénètre dans le monde du rêve pour ne plus jamais en sortir. Dans la BD, à chaque fin de planche, Nemo est ramené au monde du réveil par des parents perturbateurs, des voix-off qui lui reprochent sa voracité et son goût prononcé pour le hâchis.
Au début de DREAM ONE, Nemo est dans un ascenseur qui monte, monte, ne s'arrête plus. Il part dans l'espace, le câble se casse et l'ascenseur tombe sur la plage d'une planète. Il rencontre une princesse Alice plus âgée que lui. Complètement amoureux d'elle, il décide de grandir, grandir, pour la séduire. C'est le début d'une série d'aventures, A. Selignac entraînant les héros de son enfance dans un tourbillon utopique.
A. S : "J'ai essayé de suivre une courbe historique et en respectant certaines dates, de mélanger des personnages inspirés de légendes comme ZORRO ou ALICE AU PAYS DES MERVEILLES, avec des personnages inventés. J'ai choisi Little Nemo parce qu'il a le pouvoir de rêver et de rêver loin. Une autre base importante, c'est Jules Verne. J'ai toujours pensé que Little Nemo pouvait rejoindre le Capitaine Nemo."
Dans le film, à la mort du Capitaine, le Nautilus devient une épave échouée dans les sables. Monkey, le singe mascotte, seul rescapé de cette aventure, réussit à refaire partir le sous-marin en mimant les gestes de son maître, assurant ainsi la continuité. Selignac désire conserver une identification et une correspondance à des légendes existantes.
A. S : "L'intérêt, avec ce mélange de personnages qui ont existé dans les romans ou qui ont été inventés, est de faire une histoire d'aventures fantastiques. Je ne voulais pas partir dans du SUPERMAN ou du STAR WARS mais faire un film de science-fiction avec de la poésie. La difficulté c'était de ne pas délirer pour délirer. Pour cela, il fallait que l'on soit dans un rêve avec des personnages réalistes. Je voulais que les personnages réagissent normalement dans un monde qui ne l'était pas."

* "Little Nemo au pays du sommeil".

6

7

8







LE PLUS GRAND PLATEAU D'EUROPE

Pour ce film d'action dans un monde irréel, plusieurs solutions furent envisagées : tourner dans les studios de Pinewood en Angleterre ou en décor naturel en Tunisie. Arnaud Selignac, s'inspirant des idées de Meliès, voulait construire un studio de verre qui s'orienterait en suivant le soleil. Une solution folle fut imaginée, construire en banlieue parisienne le plus grand plateau d'Europe : trois gigantesques bulles de plastique, gonflées d'air, de 20 m de haut, deux pour le tournage de 1200 et 3000 m^2 au sol, et une bulle atelier de 800 m^2. Ces structures habituellement utilisées comme entrepôt dans l'industrie ont été spécialement tissées opaques pour les besoins des prises de vue. Un assistant illuminé a tout simplement tourné en spirale autour de la capitale pour trouver le vaste lieu qui répondrait à toutes les exigences de ce méga-tournage. Il fallait beaucoup de sable - 7000 tonnes, - donc être près d'une sablière. Beaucoup d'eau, donc près d'un collecteur. Beaucoup d'electricité, donc près d'une ligne à haute tension et le tout à l'ouest de Paris pour être près du labo (Billancourt).
La préparation du film a été très longue, près de six mois pour la technique, et des postes comme coiffeur et maquilleur ont eu un mois. Une expérience rare en France, un exemple à suivre. Il y a eu quelques épreuves difficiles à surmonter, la peinture de la grande bulle par exemple, qui sur toute sa surface intérieure représente une voûte céleste hyper-réaliste. Trois semaines pour la parfaire au lieu des trois jours initialement prévus, à cause du printemps pourri, l'humidité empêchant la gouache de se fixer.

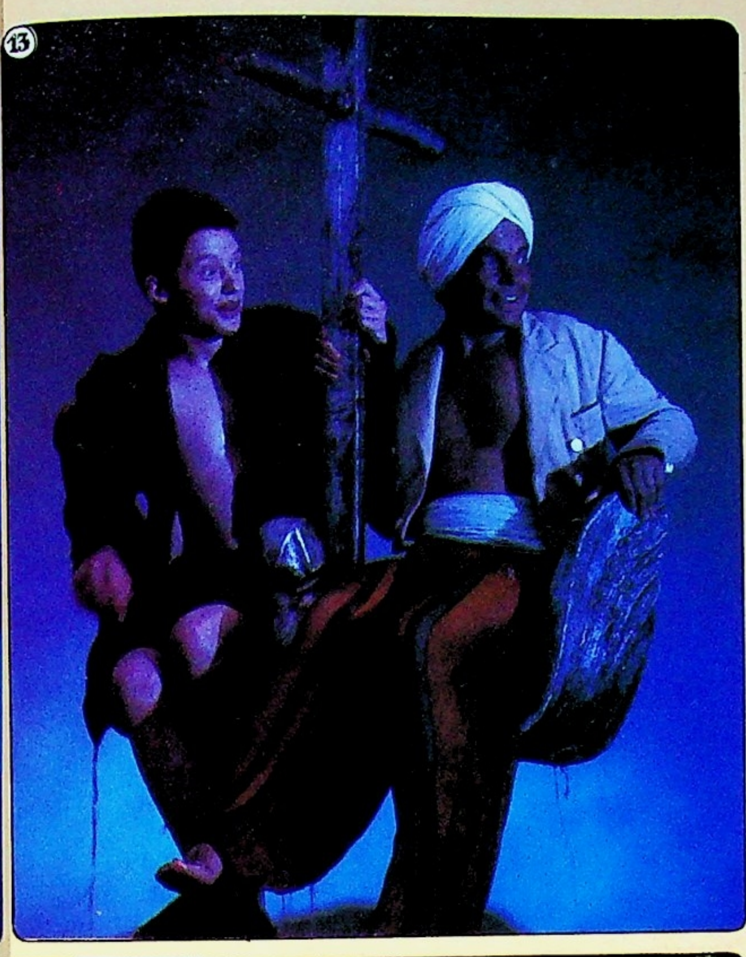
LES PRODUCTIONS DE L'ORDINAIRE

A. S : "La lumière, c'est toute l'atmosphère du film."
Encore une rencontre qui sera déterminante pour Arnaud, un véritable coup de cœur pour Philippe Rousselot son directeur de la photo (déjà virtuose de la lumière dans les deux Beneix).
A. S : "Je l'ai rencontré avec le story-board et le bouquin d'un peintre américain, Maxfield Parrish, qui a des lumières assez étonnantes qui illustrent tout à fait les ambiances d'aube, de crépuscule et de nuit que je voulais pour le film. On a eu du mal à imaginer comment éclairer ce plateau-bulle,en forme de gigantesque cyclo.
Philippe a dû inventer des systèmes d'éclairage au sol originaux. Ce que j'aime bien chez lui, c'est son côté rêveur, mais un rêveur qui se donne les moyens techniques de rêver."
Ce côté Pierrot lunaire de Rousselot, Selignac l'a aussi utilisé en faisant passer le technicien de l'autre côté de la caméra : dans le rôle de Grunwarld, celui-ci fait ses débuts d'acteur.
Comment faire tenir une arène romaine dans une oasis, New York dans le désert, réussir un atterrissage de fusée ou faire échouer un sous-marin, le tout dans une bulle traversée d'étoiles filantes et de météorites enflammés? Autant de défis relevés par les Productions de l'Ordinaire. Une jeune équipe de choc réunissant des magiciens du bois, du staff, du polystyréne, de la peinture; une bande de bricoleurs de génie, de techniciens inventifs.
Minerve d'or pour la pub des K7 BASF, le Puccini qui pleure c'est eux. Dans DREAM ONE, ils se sont investis physiquement : dans ce tournage, il y a des effets spéciaux dans chaque scène. J'en ai vu un, déjà bien éclopé, la jambe bandée, se brûler un doigt à chaque prise, insensible à la douleur tandis qu'il lançait une boule de feu dans toute la longueur de la voûte céleste (une balle de tennis remplie de gaz enflammé). Ce casse-cou a fini le tournage complètement sparadrapé, victime de ses trouvailles efficaces, mais périlleuses.
Multiples dans leurs dons, ils sont aussi internationaux. Comment faire une tempête en haute mer? Les agents très secrets de la production ont fait appel à un hydrolicien, spécialiste dans l'étude de ces phénomènes... au Mexique.
7000 tonnes de sable sont déplacées pour permettre au Dr. José Ramos Salinas de creuser un bassin de 3,50 m de fond, d'un cubage de 2500 m^3 pour y installer son ingénieuse machine à vagues. Entre deux houles, ce Mexicain aux moustaches zapatesques me parle, l'œil ému, du temps où les frontières de son pays remontaient jusqu'à l'Oregon.
Tous ces artistes qui sortent de "l'Ordinaire" créent une ambiance sympathiquement française, bricolo-système D à tendance Méliès sur un tournage aux moyens hollywoodiens tendance Cecil B.de Mille.
Dans l'agitation tranquille de cette fin de tournage, Arnaud traverse ses décors, discret, efficace, toujours souriant, il chuchote des "Sésame ouvre-toi" de sorcier à ses techniciens envoûtés.
A. S : "Je vois souvent des films où il y a une chambre d'hôtel et par la fenêtre on aperçoit un décor de ville qui est peint.
J'ai toujours envie d'aller voir cette ville ou ce paysage où l'on ne va jamais. Dans mon film, j'introduis le décor comme un effet de découverte ou de peinture, puis on entre réellement dans le décor et on va loin dans le décor. Là, par exemple, il y a une fusée avec une arène au loin avec un effet de décor à plat. Tout d'un coup, je veux qu'on descende de la fusée et qu'on aille vraiment dans l'arène. Il y a aussi une scène où Flip dit à Nemo que dans ce pays, on entend les étoiles rugir. Dans le fond, on voit deux étoiles qui se rencontrent, mais ça ne fera pas boum, cela reste très discret. Sur cette planète, la terre vit, il y a des geisers qui explosent, mais les gens ne s'en rendent pas compte, ils continuent à vivre normalement.
Il fallait donner une unité à tous ces décors. Je crois que l'on a réussi... (sourire)."

11







13



15



ZORRO EST FATIGUÉ

Le film a été tourné en son témoin, toute la bande son sera recréée à Londres. Gabriel Yared, le compositeur (LA LUNE DANS LE CANIVEAU, LA JAVA DES OMBRES) travaille en même temps sur la musique et les sons en se servant d'instruments bizarroïdes.

A. S : "Chaque personnage a un thème qui se transforme en fonction de ses actions et de ses rencontres, un peu comme dans PIERRE ET LE LOUP. L'extra-terrestre que joue Carole Bouquet a une voix normale mais quand elle sort à l'extérieur de son élément, sa voix se transforme légèrement."

C'est encore sa bonne étoile qui a guidé Arnaud dans le choix de ses "stars" qu'il utilise à contre-emploi. Carole Bouquet : sa froideur apparente sert son personnage d'E.T mais c'est surtout pour le côté enfantin et sensuel de sa personnalité qu'il l'a choisie. L'approche du rôle s'est faite un peu à l'envers, Arnaud a travaillé avec Carole en partant d'elle pour aller vers le personnage. Un comédien comme Michel Blanc s'est vu confier le rôle d'un aventurier russe à vraie dimension dramatique. Curieuse distribution où un interprète étiqueté made in Splendid croise un actor made in Studio.

Harvey Keitel, chapeauté, masqué, capé, botté, moustaché de noir, a le look de Zorro, mais ce n'est pas le Justicier. Respectueux des droits, il s'appelle dans le film Mister Legend. Ce jour-là, Zorro les avait à Zéro. On lui avait collé un étalon fougueux visiblement pas commode. Harvey Keitel oubliant Stanislavski cherchait dans sa mémoire la méthode John Wayne.

A. S : "Harvey a tout de suite été emballé par le rôle de ce héros fatigué, vieilli, qui en a marre de se battre. Le lendemain de la remise du script il a accepté. Je voulais qu'il fasse ressortir une poésie par rapport à un personnage légendaire qui a une certaine image. Je voulais qu'il humanise ce personnage, qu'il montre ses faiblesses, sa tendresse. On a analysé chaque mot du scénar, mais dès que l'on a commencé à tourner, il n'y a eu aucun problème."

Autre spécialiste des rôles difficiles, Dominique Pinon, acteur fétiche des c-m d'Arthur Joffé, tueur inquiétant dans DIVA, frangin éthylique de Depardieu dans LA LUNE, anime ici le masque de Monkey, le singe aux longs poils blancs.

La princesse, Mathilda May, premier prix du conservatoire, entre sur les pointes dans le monde de l'illusion, elle ouvre de grands yeux noirs intrigués sur la Panaflex qui la fixe. Nemo adolescent, Jason Connery, bond ses jeunes muscles dans un décor de jungle. Petit Nemo ne court pas les rues. Après Paris et Londres, c'est à New York, au milieu des 1500 bambins auditionnés, qu'a été déniché Seth Kibel.

Deux Boorman dans le casting, Katrine brunche au champagne en plein oasis et Charley, déjà décidé à n'accepter que des rôles de personnages qui risquent leur vie.

John Boorman est le catalyseur de toute cette activité de rêve. Sur le point de tourner son prochain film, BROKEN DREAM (produit par Claude Nedjar - le team persiste), il est à distance discrète du plateau. Son intervention s'est surtout manifestée pendant la préparation des effets spéciaux et pour le casting. C'est son vrai désir de faire un film avec des effets spéciaux physiques. Comme il a toujours été sur des structures plus lourdes, son rêve serait de faire un film avec une équipe réduite de vingt-cinq personnes et d'y travailler pendant un an. Avec DREAM ONE, c'est certainement la promesse d'une telle aventure et d'un regard sur les légendes qui ont séduit le réalisateur du merveilleux conte philosophique EXCALIBUR et du débridé mais contrôlé LEO THE LAST.

DO NOT DISTURB

Quand un jeune auteur sort les caméras des chambres de bonne pour les braquer sur l'imaginaire, on le traîne dans le caniveau au lieu de l'applaudir. Dans un cinéma français, chétivement étriqué dans ses ambitions hexagonales, l'entreprise d'Arnaud Selignac tiendra-t-elle du rêve ou du miracle ?

L'excitation ressentie par l'équipe motivée de ce tournage est certainement due à ce merveilleux pari de créer un vrai rêve: Pari aigu d'illustrer le domaine du rêve fait d'incohérence et de fluidité, où tout devient tout, avec cet engin puissant mais illusoire qu'est le Cinéma.

A. S : "Ce qui m'intéresse, c'est d'essayer d'avoir un regard d'enfant, un regard naïf sur une écriture qui l'a moins été. C'est avec ce regard qu'il faudra voir le film. Le spectateur n'a plus d'innocence. Avec ce film qui est un mélange de naïveté et de fiction fantastique, on peut retrouver l'enfance qui sommeille en nous, en voir rejaillir les héros et retrouver ce dont nous avons le plus besoin aujourd'hui."

Les héros de nos rêves d'enfants prochaines vedettes du Box-Office ?

Gary Kurtz producteur de STAR WARS prépare un LITTLE NEMO en dessin animé au Japon avec la Movie Tokyo Sunshine ; et un SPIRIT d'après Will Eisner, animé également, à Hollywood. On parle aussi de Michael Jackson pour interpréter Peter Pan à l'écran, sous l'égide de Steven Spielberg.

Dans le train de banlieue qui me chahutait vers Paris je me laissais glisser vers le Slumberland... good night sweetheart... fais de beaux rêves...



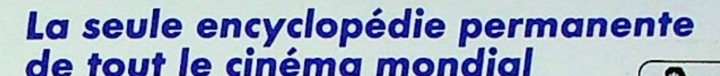
reportage-interview GAILLAC-MORGUE



APRÈS LE SUCCÈS COMMERCIAL DE LA POUPÉE E.T, NOUS NOUS SOMMES EMPRESSÉS DE COMMANDER, DÈS LA SORTIE DU FILM, LES CRÉATURES DU "RETOUR DU JEDI"... LES PETITS EN RAFFOLENT DÉJÀ!
NOUVEAU! TOUS LES MONSTRES DE STAR WAR III
EPEE LASER
LA GUERRE DES ÉTOILES LE RETOUR DU JEDI
LE
F. MARGERIN 83



Pierre Tchernia et Jacques Rouland vous présentent LES FICHES DE MONSIEUR CINEMA



La seule encyclopédie permanente de tout le cinéma mondial

Désormais, vous allez retrouver vos acteurs et vos films préférés. Pierre Tchernia et Jacques Rouland se sont personnellement chargés de concevoir et de réaliser les fiches de Monsieur Cinéma. Elles vont constituer pour vous une inestimable documentation.

Vous disposerez chez vous d'une cinémathèque complète qui vous permettra de revivre vos meilleurs souvenirs du grand et du petit écran. Vous découvrirez aussi les films que vous n'avez jamais pu voir.

Recevez chaque mois 50 fiches géantes



Format : 20,6 x 13 cm

Chaque mois, vous recevrez et découvrirez avec plaisir 50 nouvelles fiches géantes, illustrées de documents souvent rarissimes.

Ces fiches, réalisées par des professionnels du cinéma mondial, vous informent sur les nouveaux films, les grandes reprises et l'anthologie du cinéma.

Au recto : les images les plus représentatives et des photos de films rarement éditées.

Au verso : le générique technique, les interprètes, l'histoire et surtout la petite histoire inédite.

Tous les films, tous les artistes, tous les réalisateurs

Les fiches films : qui est le producteur, le responsable du scénario, de la musique, de la photo, de la mise en scène ? Les fiches de MONSIEUR CINÉMA vous répondent et par des anecdotes amusantes vous racontent aussi les petits «potins du plateau».

Les fiches stars : Marylin, Gabin, Mastroianni... Les fiches vous font découvrir les photos les plus remarquables et les plus rares de leur carrière, leur vie privée, leurs difficultés, leur talent, pour que vous sachiez tout sur les grands artistes du cinéma.

Les fiches réalisateurs : Fellini, Welles, Renoir, Wajda... ont réalisé des chefs d'œuvre. Les fiches vous retracent leur biographie, leur filmographie, leurs techniques, leur style, l'importance de leur apport au 7ème art.

PROFITEZ DE NOTRE OFFRE EXCEPTIONNELLE

25 FICHES POUR 24,50 F seulement + frais d'envoi

en plus 3 CADEAUX

- **Un superbe coffret reliure**
Elégant et pratique, il trouvera sa place dans toutes les bibliothèques et les vidéothèques.
- **25 fiches géantes**
En couleurs, elles vous permettront de débuter votre merveilleuse encyclopédie.
- **26 intercalaires**
Avec eux, vous classerez vos fiches comme vous l'entendez, selon vos goûts et vos besoins.

FICHES GEANTES EN COULEURS SUR CARTON GLACE

Offre valable pour la France Métropolitaine seulement.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT RETOURNEZ SEULEMENT CE BON

BON D'EXAMEN GRATUIT

à retourner à Images et Loisirs - BP 533 - 71010 Macon Cedex

OUI, veuillez accepter ma demande de consultation des Fiches de Monsieur Cinéma. Envoyez-moi, pour une utilisation gratuite de 10 jours, la première série de 25 fiches en même temps que mes cadeaux : la seconde série de 25 fiches + les 26 intercalaires + le magnifique coffret reliure.

Si leur utilisation correspond à mon attente, je conserverai l'ensemble et vous règlerai seulement 24,50 F + 8,30 F de frais d'envoi.

Ensuite vous m'enverrez chaque mois deux nouvelles séries de 25 fiches que je règlerai après réception.

Actuellement le prix des deux séries est de 49 F + 5,35 F de frais d'envoi.

Bien entendu, à tout moment, je pourrai vous demander par écrit de cesser vos envois.

Par contre, si cette première utilisation ne me donne pas satisfaction, je vous retournerai les cadeaux et la première série dans les 10 jours suivant leur réception et ne vous devrai absolument rien.

Nom ______________________

Prénom ______________________

N° __________ rue ______________________

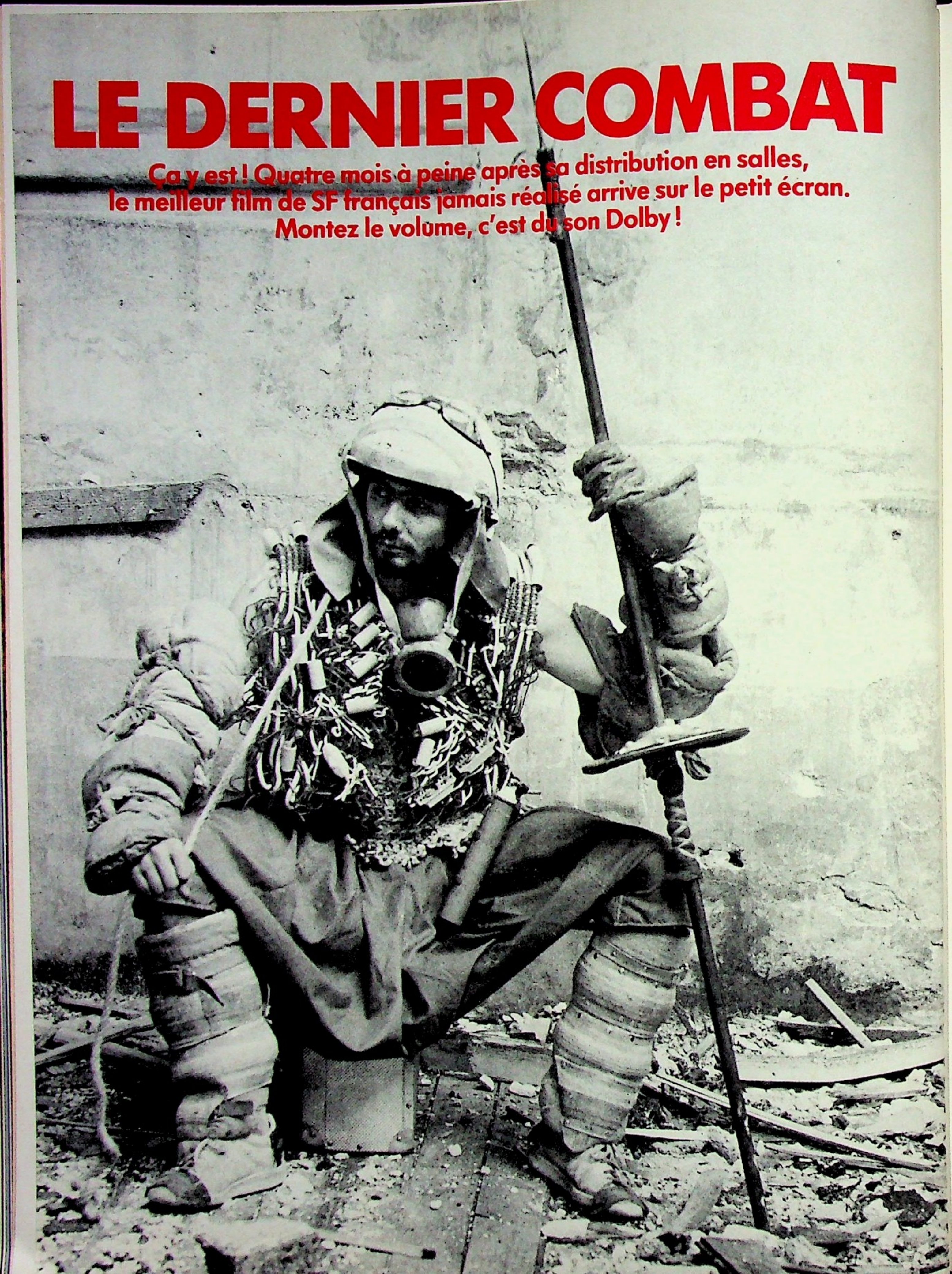
Code Postal |_|_|_|_|_| Ville ______________________

Signature obligatoire ______________________

324

LE DERNIER COMBAT

Ça y est ! Quatre mois à peine après sa distribution en salles, le meilleur film de SF français jamais réalisé arrive sur le petit écran. Montez le volume, c'est du son Dolby !



LE DERNIER COMBAT DE LUC BESSON CETTE FOIS EN VIDEO

Cette fois-ci, plus de prétextes bidons. Que les maudits qui l'ont raté à l'époque, effarouchés sans doute par le noir et blanc et l'absence de dialogues, ou encore par l'affiche grisâtre – mystérieuse certes, mais guère racoleuse – se le procurent d'urgence dans le premier vidéo-club venu.
D'abord, parce que la duplication proposée par *Iguane Vidéo* est de parfaite qualité technique (scope respecté, son impeccable), mais surtout parce que *Le Dernier Combat* est un pari réussi en tous points, un film complètement original et complètement maîtrisé.
Partis du thème, galvaudé c'est sûr, du retour au pays après la bombe, Luc Besson, le metteur en scène, et Pierre Jolivet, l'interprète principal, ont d'abord inventé une histoire simple et touchante, une chanson de geste future, où un individu solitaire et muet (les gaz...), coincé dans un building à demi-enfoui sous les sables, décide de repartir vers Paris détruit pour y retrouver des vestiges de sa vie antérieure. Et dans ce qui est devenu une forêt pétrifiée de pylônes cassés et de façades craquelées, il découvre l'amitié, l'amour, la haine. Voilà. C'est tout con sur le papier, mais visuellement, c'est autre chose.

COUSTEAU CHEZ DARTY

Oui, ça, pour ce qui est de l'image, Besson s'est défoncé. Pas de maquettes dinosauriennes, ni de filtre framboise pour faire radioactif, mais plutôt des entrepôts de supermarchés engloutis sous les eaux, des vieux hôpitaux aux murs couverts de graffiti et de dessins maladroits de femmes nues (que sont-elles devenues, au fait, les femmes, dans ce monde terne et barbare ?). Oui, Besson a préféré montrer des cafés parigots éclaboussés de gros bouts de plâtre, plutôt que des avenues désertes, des Tours Eiffel de travers, ou des squelettes tordus à chaque coin de trottoir. Et c'est justement cette intimité, cette étroitesse, cet isolement des lieux qui donne au film ces allures de documentaire. Pas un documentaire d'après-bombardement avec plans d'hélicoptère sur la ville écrasée, mais plutôt un documentaire sur les insectes, où les individus rampent sous les poutrelles, plongent dans les bouches d'égoûts, bref se fondent littéralement au décor, comme des fourmis sur une branche d'arbre. Pas de contemplation dans *Le Dernier Combat* : rien que du direct. En cela, Besson rejoint le Carpenter de *New York 1997* plutôt que le Michael Anderson de *L'Age de Cristal* et ses maquettes ridicules de New York détruit. Le héros de son film n'est pas là pour faire un polaroïd de l'Arc de Triomphe écroulé, une larme au coin de l'œil, mais bien pour se dénicher un coin tranquille, à l'abri des rafales de vent radioactives, et des dégénérés affamés. Oui, le héros du *Dernier Combat* n'agit jamais en héros. Il ne brave pas le danger : il l'évite. C'est pour cela qu'on ne résiste pas une seconde à l'identification...



SPIELBERG A PARIS

Et ce décor de galeries de fourmilières, Besson l'a construit à la force du poignet. Sous-sols cimentés puis remplis d'eau, épaves de voitures entassées dans des carrières de craie près de Paris, hôpital reconstitué dans une usine Citroën en banlieue. Pas de trucages optiques.

Photos Patrick Camboulive

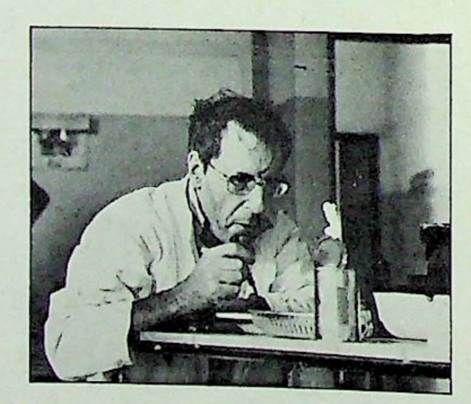
Rien que la caillasse et des bouts de ferraille. Les techniciens du *Dernier Combat,* architectes du chaos, ont rampé dans la boue comme le héros de leur film. Tout est vrai... même les morceaux de plâtre qui tombent d'un coup du ciel et assomment à moitié Jolivet, le dernier combattant.

Mais voilà. Les choses se sont compliquées quand un grand pipot a voulu faire de cette aventure intime une espèce de film catastrophe avec maquettes qui remuent, vues de Paris en ruines, mouvements d'appareils comme dans *La Guerre des Etoiles,* et tout et tout... Et Besson de tout nous raconter :

"Après tout, pourquoi pas? On s'est dit que quelques plans rapides montrant Jolivet déambulant devant quelques coins connus de Paris pourraient sans problème être incorporés à l'action. On a donc contacté Dominique Goult, directeur des studios" "Blue Island". Ils sont spécialisés dans les effets spéciaux en tous genres, et des techniciens anglais ou américains viennent souvent y tourner des pubs. Goult avait l'air emballé par le projet, et il décida de filmer de son côté les effets prévus. Nous, pendant ce temps, on finissait le tournage.."

La bonne volonté ne suffit pas. Utilisant comme fond projeté des clichés de Paris détruit datant de la Commune, Goult, gêné par le noir et blanc et des moyens limités, filma deux ou trois plans qui n'enchantèrent guère Besson.

"Les plans étaient "in-montables". On voyait le raccord central de l'écran où se projetaient les images des ruines, l'éclairage noir et blanc n'avait plus rien à voir avec celui du film original, et Carlo Varini, notre chef-op, était désespéré. Un des techniciens de "Blue Island", Pierre André, avait construit des maquettes très crédibles, comme celle de la tour enfouie dans les sables, mais quand Jolivet passait devant en transparence avant de s'éloigner dans le désert, ou quand l'avion (construit par le héros pour atteindre Paris, NDLR) la contournait, ça ne collait plus du tout. Le rapport optique, l'échelle de grandeur n'étaient pas respectés. Goult a même essayé de faire une sorte de travelling... comme si Jolivet rasait la tour dans son zingue. Mais contrairement à ce qu'il m'avait annoncé, il n'avait pas de caméra très légère et très mobile (un schnorkel, ça s'appelle, y paraît NDLR) et du coup, le traveling était tremblé. Impossible d'utiliser quoi que ce soit. On lui a alors dit d'arrêter les frais, Avoriaz approchait, on voulait finir le montage et la post-synchro.



FICHE TECHNIQUE :

(Elle est déjà dans le numéro 4, mais y faut vraiment que vous vous souveniez de tous ces gens-là).
LE DERNIER COMBAT. 1982. France. PR : Constantin Alexandrov et Les Films du Loup. SC : Luc Besson et Pierre Jolivet. PH : Carlo Varini. MUS : Eric Serra. DEC : Christian Grosrichard, Thierry Flamand, Patrick Lebere. COST : Martine Rapin, Marie Beau. MONT : Sophie Schmit. 90' Noir et Blanc. Cinémascope. Dolby Stéréo (ouf!). Avec : Pierre Jolivet, Jean Bouise, Jean Reno, F. Wepper, Maurice Lamy et Christiane Krüger. DIST VIDEO : Iguane.

On a juste récupéré un plan très rapide de la tour ensablée qui devait servir à l'origine de fond projeté. C'est tout. On lui paya les premières traites comme convenu, pour le travail fourni, le temps passé sur les effets etc. mais il se fâcha et entama un procès. Procès qu'on vient de gagner d'ailleurs, voilà.".

Alors les gars, ne vous leurrez pas lorsque notre confrère Schlockoff, associé un temps aux activités de M. Goult, chef de *L'Ecran Fantastique* (un journal qui cause tricot et à l'occasion cinéma fantastique) publie sournoisement des photos de Paris en ruine (les documents refusés par Besson...) en affirmant gaiement qu'elles auraient sauvé le film de sa "pauvreté visuelle" (sic).

Et en appelant ça un scoop, en plus. Oh, dis Alain, qu'est ce que tu nous réserves comme exclusivité la prochaine fois? Les plans coupés par Spielberg montrant E.T. rôdant autour des chiottes municipales de Los Angeles? Ou plutôt ceux, jamais utilisés non plus, où Mad Max va s'acheter des mocassins vernis au Supermarché du coin?

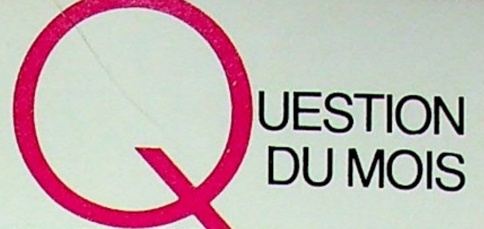
LE COMBAT CONTINUE...

Besson, pense maintenant à autre chose. Après avoir écumé avec son film les festivals du monde entier (Bruxelles, Avoriaz, Madrid, Toronto), il s'est mis à l'ouvrage. Encore du fantastique?

"Non, les gens m'attendent dans ce créneau, mais j'ai un autre projet en tête. Un truc qui va à 100 à l'heure, avec de l'action du début à la fin, et des personnages étonnants, imprévisibles. Le scénario complet fait près de 250 pages, et j'ai déjà contacté des producteurs interessés. Tournage début 84 j'espère. Sans effets spéciaux ce coup-ci... Tout en dur..."

Bon, ben, on t'attend, Luc. Même si tu nous sors pas une adaptation de Simak ou Bradbury...

FRANÇOIS COGNARD ■



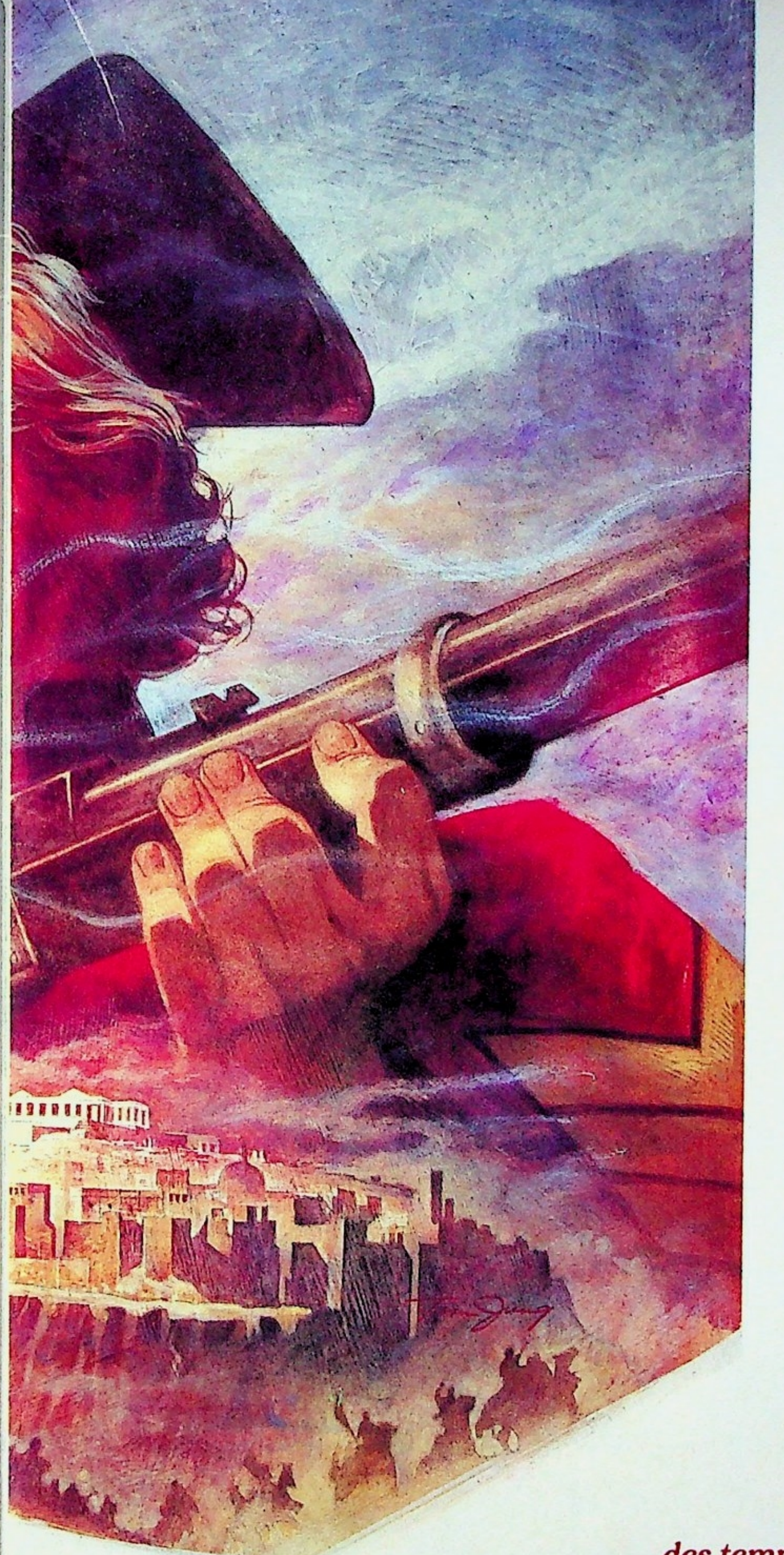
QUESTION DU MOIS

QUEL METIER AURIEZ-VOUS AIME EXERCER
SI VOUS N'ETIEZ PAS JOURNALISTE ?

Daniel Bouteiller : *Proxénète*
Nicolas Boukrief : *Avorteur*
Dan Brady : *Gladiateur*
Olivier Billiottet : *Banquier*
François Cognard : *Savant Fou*
Guy Delcourt : *Archéologue en 1936*
Gaillac-Morgue : *Dévergondeur des pin-up des éditos de Starfix*
Christophe Gans : *Directeur du casting de Russ Meyer*
Doug Headline : *Mercenaire*
Frédéric Albert Lévy : *Pilote d'essai*
Dominique Monrocq : *Scaphandrier pêcheur de perles*
Le Colonel Kurtz : *Ne se considère pas comme un journaliste mais comme un pédagogue.*



L'HOMME QUI V



V

La route des Indes

L'Inde est au menu du jour. Celle du Mahâtmâ Gandhi draine les foules, non pas à des meetings pacifistes, mais aux guichets des salles de cinéma. James Ivory, froid cinéaste d'outre-Manche, "redécouvre" le chic (et le choc) des civilisations, et nous inflige un Chaleur et Poussière *aussi peu chaleureux que possible. Profitant de la vague "indianophile",* L'Homme qui voulut être roi (The Man Who Would Be King, 1975) *de John Huston entame une nouvelle carrière. J'ai toujours été fidèle à l'Inde de Kipling (1865-1936), et ce grand écrivain me semble être encore aujourd'hui victime d'une certaine ségrégation culturelle, due en grande partie au lieu commun qui fait de son œuvre une célébration de la "supériorité de l'impérialisme anglo-saxon" (Petit Larousse). Lit-on encore (malgré les rééditions en 10/18 par Francis Lacassin) Rudyard Kipling, chantre de l'Inde coloniale, narrateur extraordinaire, rigoureux, profond connaisseur de son pays natal (il est né à Bombay) et de l'âme humaine? Ou bien le lecteur moyen se souvient-il uniquement des* Livres de la jungle *disneyiens et du trop célèbre vers : "Tu seras un homme, mon fils"? Rien de moins folklorique que l'Inde de Kipling, jamais simple cadre ou décor romanesque, mais humus fertile, terre de confrontations où deux cultures, deux éducations affirment leurs respectives, irréductibles identités. Une Inde qui s'étend des esquisses juvéniles, sèches et essentielles des* Simples contes de la colline (Plain Tales of the Hill), *qui révèlaient un sens inouï de l'observation et contenaient une critique sous-jacente des hommes et des institutions coloniales, à l'Inde de* Kim *(1901), chef-d'œuvre de la maturité, reflexion romanesque et initiatique qui embrasse Orient et Occident en une seule vision originale et profonde, riche de préoccupations morales et religieuses. Citoyens, je vous exhorte à la lecture de Kipling! Et j'en viens au vrai sujet de ce compte rendu.*

Au milieu des glaciers du Népal, des temples perdus, et des indigènes trop subtils, se déploient les fastes de l'épopée des derniers aventuriers. L'audace et l'astuce ne paient pas toujours, mais quand le monde de Rudyard Kipling revit, même les canailles deviennent des héros...

OULUT ÊTRE ROI

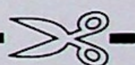

QUE LA STARFORCE SOIT AVEC VOUS
A
B
C
I FEEL SEXY TODAY
STAR WARS
D
RETURN OF THE JEDI
E
EWOKS CLUB MEMBER
STAR WARS
G
CANNES
F
STAR WARS

H

J

K

L



BON DE COMMANDE A RETOURNER A : STARFIX - 13, RUE DE LA CERISAIE, 75004 PARIS

NOM : ______________________ PRENOM : ______________
RUE : ______________________ N° : ______________
VILLE : ______________________ CODE POSTAL : ______________

TEE-SHIRT(S) adulte : 75 F - enfant : 65 F • SWEAT-SHIRT(S) adulte : 145 F - enfant : 125 F

INDIQUER DANS LES CASES CORRESPONDANTES LES MODELES CHOISIS (VOIR CODE PHOTO), LA TAILLE ET LE NOMBRE DE PIECES DESIRES

MOTIFS ADULTES

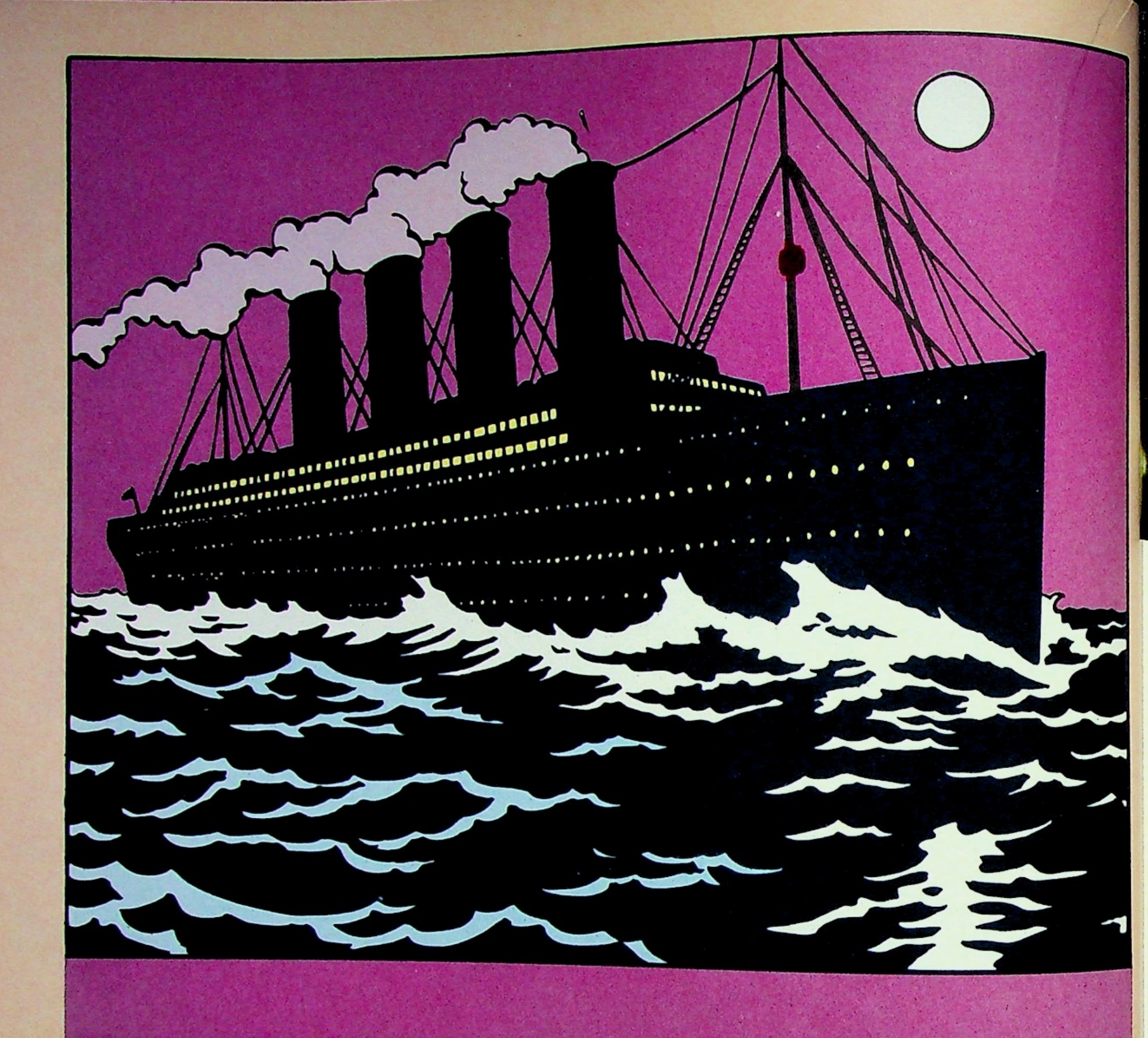
TAILLES ADULTES	MOTIF A		MOTIF B		MOTIF C		MOTIF D		MOTIF E		MOTIF F		MOTIF G	
	TS	SW	TS	SW	TS	SW	TS	SW	TS	SW	TS	SW	TS	SW
S : SMALL														
M : MEDIUM														
L : LARGE														
XL : EXTRA LARGE														

Origine : tee-shirt : 100 % coton USA Hanès - sweat-shirt France : 50 % coton, 50 % acrylique

Ci-joint mon règlement par chèque ou mandat à l'ordre de Starfix (Port en sus : 6,00 F par tee-shirt - 7,50 F par sweat-shirt) -(Port urgent : + 6,00 F - Port recommandé : + 10,00 F)
SIGNATURE :

MOTIFS ENFANTS

TAILLES ENFANTS	MOTIF H		MOTIF I		MOTIF J		MOTIF K		MOTIF L	
	TS	SW	TS	SW	TS	SW	TS	SW	TS	SW
2 ans										
4 ans										
6 ans										
8 ans										
10 ans										
12 ans										
14 ans										





L'Homme qui voulut être roi est à l'origine une très belle nouvelle de Kipling (10/18 n° 1373) publiée pour la première fois en 1888. John Huston rêvait d'en tirer un film depuis 1952. Il accomplit, en 1957, un voyage en Inde qui le terrifie. De retour aux U.S.A., il travaille sur le script avec plusieurs scénaristes et envisage pour les rôles principaux Humphrey Bogart et Clark Gable. Il est permis de rêver à ce que le film aurait pu devenir servi par de tels interprètes. Bogart meurt, Gable le suit de près. Le temps passe. Huston propose le script à Paul Newman, qui refuse et suggère Michael Caine et Sean Connery. En plein dans le mille! En compagnie de Gladys Hill, Huston "gonfle" (et simplifie) le récit d'origine, en développant scrupuleusement les thèmes de Kipling et en renforçant les doses d'humour déjà contenues dans les dialogues. Il imagine aussi un prologue mettant en scène Kipling lui-même (sous la moustache et les lunettes cerclées, Christopher Plummer). Une ruée vers l'or vécue comme une fantaisie trans-historique se transforme ainsi en un sympathique scénario de film d'aventures, linéaire, agile et solide à la fois. Les prétendues limites du film sont d'ores et déjà décelables. Bâti sur un véritable "squelette" narratif allégé de tout développement littéraire, sur une trame essentielle peu encombrée par les complications de l'action et les "réinjections", L'homme qui voulut être roi passera, lors de sa sortie officielle, comme un avatar anachronique du vieux film d'action "années 50". Selon l'avis de Huston, le film, même fignolé, n'aurait pu être meilleur. Ses défauts seraient compensés par son efficacité. Il est clair pour nous aujourd'hui que ces défauts mêmes se transforment en qualités. Dernier grand film d'aventures "old fashion", The Man Who Would Be King rend hommage avec humour à un cinéma mort et enterré, mais qu'on ne cesse de ressusciter par tous les moyens (de Raiders of the Lost Ark aux sélections de la "Dernière séance" d'Eddy Mitchell).

Deux canailles au Kafiristan

La conception routinière du métier et l'indifférence habituelle de John Huston n'ont pu venir à bout d'un film dont la mise en scène apparaît simple, efficace et musclée. L'Inde reconstituée en studio (Pinewood) est vite abandonnée après quelques séquences introductives. Nous voilà sur les éternels et inaccessibles glaciers de l'Afghanistan (tournage à Chamonix!), qui barrent la route de Dravot et Carnehan, et où se déploie l'art des effets spéciaux optiques d 'Albert Whitlock. On pénètre enfin dans le Kafiristan (il était question de tourner en Turquie; ce fut le Maroc qui l'emporta). Et là, Huston, fatigué du voyage, enfile ses pantoufles, contemple le paysage, donne quelques indications à ses assistants et le film - teuf! teuf! - fait son petit bout de chemin sur le dos d'un scénario bien construit, d'une très belle photo d'Oswald Morris et des deux interprètes principaux. Michael Caine et Sean Connery (Pichie Carnehan, le cerveau; Daniel Dravot, le grand nigaud) sont magnifiques. Servis par un dialogue qui se révèle être le meilleur atout du film, ils forment une des plus agréables paires de scélérats jamais vues sur un écran. Il faut les voir entraîner leurs troupes de Kafiristanais dépenaillés (véritable "armata Brancaleone"), se battre parmi eux, fiers de l'uniforme de l'Empire et en jurant comme des charretiers : "Par la Sainte Culotte de Dieu! Par la mule du Saint Père!" Les deux acteurs, Huston dixit, passèrent des nuits entières à répéter sous leurs tentes. Etait-ce par zèle de professionnels ou par crainte d'être faiblement, paresseusement dirigés? Peu importe : le résultat est sur l'écran. Dravot et Carnehan ont peu souffert de la transplantation de l'univers de Kipling dans celui de Huston. Aventuriers goguenards avides de richesse, honte de leur loge maçonnique, ils incarnent le type même du "loser" hustonien, à mi-chemin entre le Bogart du Trésor de la Sierra Madre (et de African Queen), et le couple Chat-Renard de Pinocchio.
Le film, en fin de compte, a coûté très cher, et le tournage n'a pas été des plus simples, Huston se déchargeant facilement de ses responsabilités sur le dos de ses premiers assistants.

Il a exprimé d'ailleurs, dans son autobiographie volumineuse et roublarde (Pygmalion, 1982), sa reconnaissance à l'égard de Bert Batt pour le travail fourni au Maroc, se lançant ensuite dans une apologie improvisée (et sincère) de l'assistant américain. N'oublions pas de signaler, pour terminer, que le film s'enrichit de la collaboration des Berbères de l'Atlas, qui ont généreusement contribué à la vraisemblance de la figuration. Pour les femmes, il a fallu recourir à des filles de bordel (ne touchez pas la femme musulmane!). Il serait injuste, enfin, de ne pas mentionner les décors du vénérable Alexandre Traumer et le commentaire musical de l'inévitable Maurice Jarre. Et maintenant, bande d'ignares, hâtez-vous d'aller voir (ou revoir) ce beau film, lisez Kipling et apprenez par cœur les jurons de Dravot et Carnehan. Que l'enfer me chatouille!

MICHEL SCOGNAMILLO

FRITZ LANG A L'

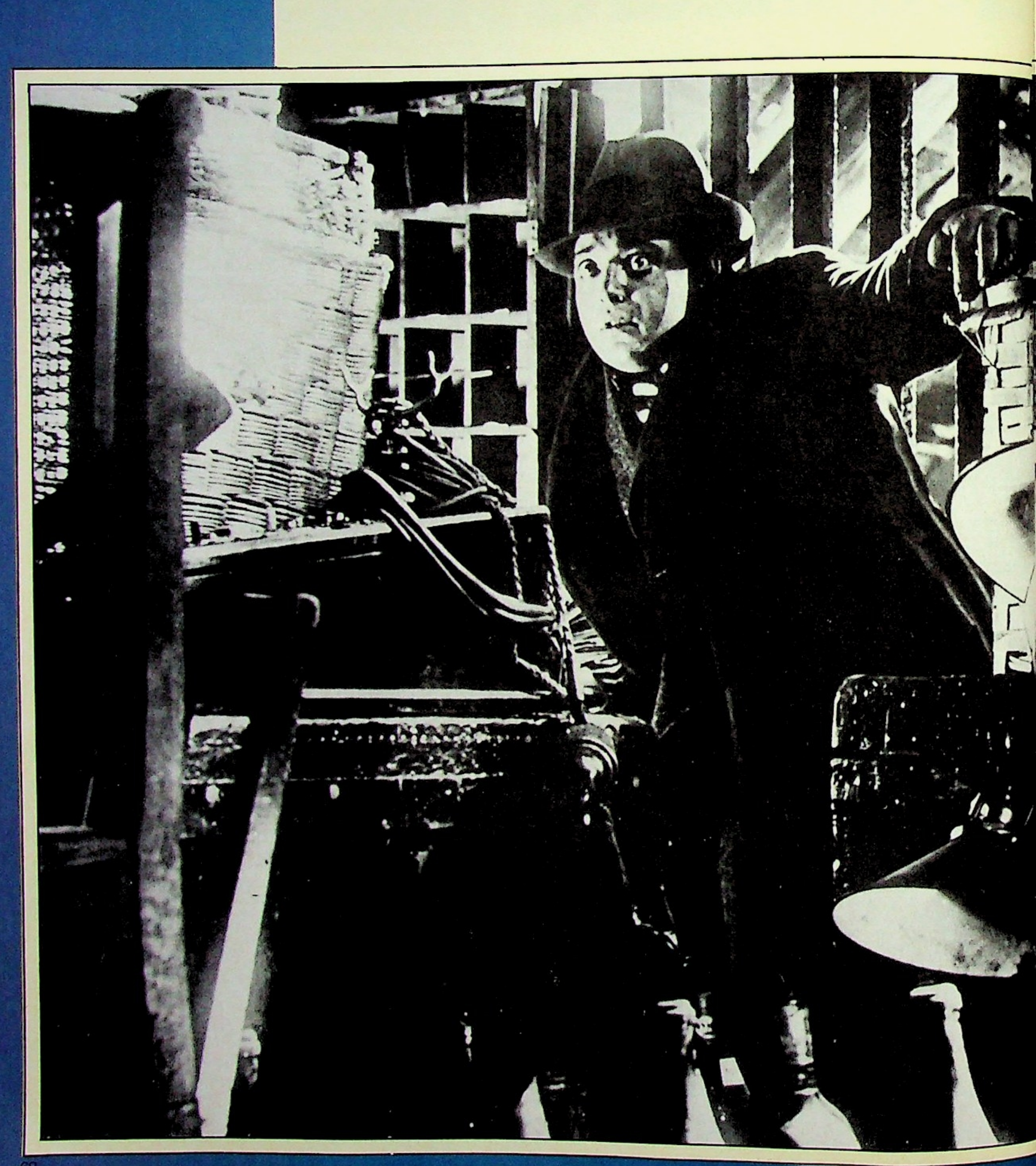


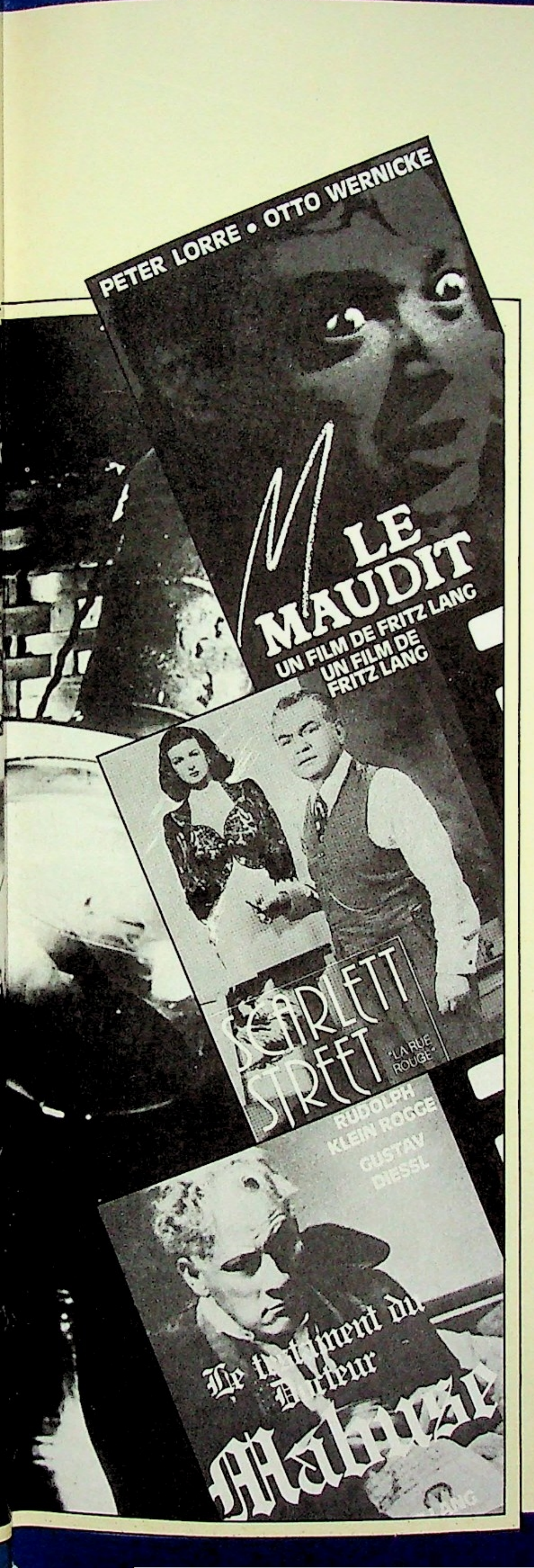
HONNEUR



Une garce américaine... bien de chez nous.
Faut-il présenter Fritz Lang? Comment aborder cette œuvre immense, marquée par le sceau du génie et qui a influencé des générations entières de cinéastes? A. Hitchcock et Luis Bunuel ont reconnu ouvertement le rôle essentiel joué par les films de Lang dans l'évolution de leur carrière. Lors de sa première (et dernière) rencontre avec le grand cinéaste allemand, en 1972, Buñuel se fit dédicacer quelques photos, en simple admirateur. Lang s'en étonna. C'est que l'auteur de Metropolis, La femme dans la lune, et "M", le maudit avait représenté pour le jeune cinéaste espagnol, dans les années 1920-1930, la personnification de l'idée même de "cinéma". En effet, l'itinéraire artistique de Fritz Lang se confond avec l'histoire du septième art, qu'il soit muet ou parlant, allemand ou américain, sans oublier le bref interlude français de Liliom (1933-34). La collection "Cinéthèque" nous propose aujourd'hui trois jalons, dont deux au moins essentiels, de cette longue et brillante carrière. Les trois cassettes sont, Dieu merci! en V.O. sous-titrée.
La rue rouge (Scarlett street, U.S.A. 1945), produit par Lang lui-même, est un remake de La chienne de Jean Renoir (1931, adapté du roman de G. La Fouchardière) avec Edward G. Robinson et Joan Bennett, déjà interprètes de La femme au portrait (1944), réussite majeure du Lang américain. Il s'agit en fait d'un Lang "mineur". Plaisant mais plutôt terne, le film souffre de la comparaison avec celui, autrement chaleureux, de Renoir, qui avait su trouver un biais personnel et subtil entre drame et pochade, tout en adoptant une grande justesse de ton dans la description d'un univers à la fois tragique et ordinaire. Côté atmosphère, Lang semble ici mal à l'aise, peu aidé par une adaptation incohérente de Dudley Nichols qui se distingue mal, par instants, du démarquage pur et simple et n'arrive pas à préserver l'humour grinçant de l'original. Mais que les vrais gourmets se rassurent : sans être un chef-d'œuvre (loin de là), Scarlett Street est un film fin, bien raconté et qui vaut surtout par la haute qualité de son interprétation. De E.G. Robinson en "bourgeois tout petit, petit", sobre, rigoureux, d'un professionnalisme sans limites, à Joan Bennett en prostituée fatale, victime de sa vulgarité (elle jette ses mégots dans un évier bondé de vaisselle sale), de ses mensonges et d'un petit penchant pour un vaurien comme Dan Duryea. Ce dernier, bizarrement supportable en maquereau sans scrupules, prouverait à lui tout seul, s'il en était besoin, le grand talent de Lang directeur d'acteurs.

"M", Le Béni
Un petit bond en arrière. On a du mal à rendre compte de "M", le maudit (Moerder Unter Uns) en quelques lignes. A l'époque de sa réalisation (1931) Lang était célèbre, et à juste titre; une glorieuse carrière de réalisateur du muet se poursuivait sans embûches dans le royaume du parlant. Œuvre de maturité (Lang a 41 ans) et chef-d'œuvre de la période allemande, Le maudit était de tous ses films celui que Fritz Lang préférait. Aussi riche et complexe que son auteur, l'œuvre se présente sous différents aspects. Chasse à l'homme ou sombre portrait de l'Allemagne au temps de la république de Weimar? Pamphlet sur la justice et l'autodéfense ou film noir à composante satirique et brechtienne? Œuvre de moraliste pessimiste ou d'esthète génial? A la fois "engagé" et visionnaire, Le maudit est un film immense, encore aujourd'hui inépuisable. La conduite rigoureuse du récit, mariée à un art subtil de l'ellipse, en fait un modèle de narration inimitable, hors du temps. La composition géométrique des plans, la mobilité de la caméra, l'utilisation "intelligente" du son, le sens de la lumière, des volumes laissent bouche bée le spectateur le plus "moderniste" et exigeant. Totalement maître de son clavier expressif, Lang règne en démiurge. Son œil (le seul qui lui restait : il avait laissé l'autre sur le plateau de Metropolis) se faufile dans tous les plis de sa création. Intérieurs de tripots ou de maisons bourgeoises, commissariats ou repaires de malfaiteurs, rues sombres, maisons populaires, la foire,





l'usine, bref la ville tout entière et son "décor humain" sont décrits avec un formidable sens du détail et une grande économie expressive. Le film tout entier reste la plus haute profession de foi d'un cinéaste sensuel (une sensualité du cadre et de l'objet, "objective"), doué d'un merveilleux sens plastique et d'un style aussi élégant que froid. J'ose à peine dire un mot de Peter Lorre, Bechker-le-monstre-aux-yeux-de-crapaud, la bête traquée. Sa façon de se déplacer, lourde et anxieuse, ou son obscène et pitoyable confession publique donnent des frissons. Rappelons que le rôle de Schränker, le sinistre accusateur de Becker, est tenu par Gustav Gründgen, le comédien qui, fidèle au IIIe Reich, deviendra la figure dominante du théâtre allemand de l'époque et inspirera à Klaus Mann son roman Mephisto.

Un chef-d'œuvre, si je ne m'abuse.

Le testament du Dr Mabuse (Das Testament von Dr Mabuse, (1932) est le deuxième volet de la série consacrée aux méfaits du criminel docteur, le premier (Dr Mabuse der Spieler, en deux parties) datant de 1922. Mais Le testament se détache nettement, par sa thématique et sa qualité, des deux épisodes muets. Le film précède de peu la "fuite" de Lang pour Paris (et les U.S.A.), accomplie dans le but de se soustraire à la bienfaisance empoisonnée de Gœbbels qui lui proposait, sur un plat d'argent, la direction de la cinématographie allemande. S'il a pu être interprété (Lang lui-même souscrira plus tard à ces affirmations) comme un pamphlet anti-hitlérien, dénonçant le terrorisme déstabilisateur, la folie oratoire, le charisme d'un fou et ses pouvoirs hypnotiques, Le testament n'en demeure pas moins étroitement soumis aux règles de la littérature populaire (du roman feuilleton à Karl May), du "serial" (entre Judex et Les mystères de New York) et du film d'aventures et d'espionnage, genre dans lequel Lang excellait (Die Spinner, Spione et les deux Mabuse). Les références "caligariennes" sont évidentes (le docteur est fou, le fou est un vrai docteur, et ainsi de suite...).

Que fait Mabuse dans un asile? Quel est le véritable objet de son délire? Comment peut-il diriger une organisation terroriste? Qui est le Dr Baum, l'aliéniste? Autant de questions auxquelles devra répondre le Kommissar Lohmann, le même que dans Le maudit. Le testament, qui débute de façon hallucinante, en pleine action, est une suite réjouissante de mystères impénétrables et de solutions fantastiques, de crimes raffinés et de scènes de pur suspense. Une sarabande d'explosions, de fusillades, de poursuites, le tout lié par un scénario délicieusement conventionnel, improbable et frondeur. Le film laisse quand même un arrière-goût macabre : sous la patine de l'aventure et de l'action réapparaissent la composante "noire" de ce Mabuse et le pessimisme foncier de son auteur. A un an de distance, on retrouve les mêmes qualités plastiques et rythmiques (le film file à cent à l'heure) qui faisaient du Maudit un chef-d'œuvre innovateur. Décors à la fois grandiloquents et abstraits, emblématiques; ellipses et transitions imaginatives, graphisme "années 30" et construction aérée des plans, travail sur l'éclairage et le son témoignent de l'incroyable aboutissement créatif du Lang allemand. Dario Argento rendra hommage à ce Testament et à "l'ami Fritz" dans Suspiria, en empruntant l'idée du rideau dissimulateur, derrière lequel se cache la "Mater" asthmatique, et en utilisant Rudolf Schündler (Hardy) dans le rôle d'un psychiatre vaguement jungien et expert en sorcellerie. La présence de Joan Bennett achevait de donner à Suspiria son petit air savoureusement "langien".

Juste un mot sur les duplications. Scarlett Street et Le maudit sont impeccables. Les dernières minutes du Testament sont gâchées par une brouille de l'image et une disparition des sous-titres. L'erreur est réparée plus loin par un providentiel retour en arrière. C'est regrettable, mais ça vous permettra de vérifier votre connaissance de la langue allemande.

MICHEL SCOGNAMILLO

Superstition, c'est d'abord et avant tout une partition musicale tonitruante qui nous saute aux oreilles avec ses accords mi-Goblin mi-Carpenter. Le "look" du film est fidèle à cette mixture. La photo bleu-vert et les mouvements de caméra frôlants sont des réminiscences de *La Nuit des Masques* et de son retentissement américain. En dépit d'une direction artistique négligée, le film fonctionne "à l'italienne", c'est-à-dire sur une accumulation de scènes-choc très graphiques qui relèguent le scénario au vague prétexte d'une sorcellerie tenace agrémentée de batifolages adolescents.

Lors de ses dix premières minutes, le film additionne sur ce principe un cadavre tuméfié, une tête coupée aux vertus explosives et un corps sectionné en deux. L'abondance de détails est de rigueur,... Inventif et "cut" pendant ces "exécutions", le réalisateur se borne pour le reste à jouer de la caméra subjective, des portes grinçantes et des violons angoissants. Mais selon le modèle établi par l'ingénieux Carpenter, chaque frisson gratuit est immédiatement suivi d'un choc brutal, tel le meurtre surnaturel d'un prêtre par une scie circulaire animée d'une vie rebondissante et dévastatrice. Peut-être la meilleure trouvaille d'un réalisateur qui semble s'être spécialisé parallèlement dans le vol plané. Tout son casting est promis à un moment ou à un autre à aller goûter la peinture des murs ou le plâtre des plafonds, par les bons soins de la créature qui hante les coins et recoins de la maison et de ses dépendances.

Car l'intérêt qu'on peut prendre à ce cas de hantise tient dans la diversité des lieux où se tapit le danger. La peur du lac non loin de la maison situe pratiquement la sorcière du film entre le requin des *Dents de la Mer* et Jason, le noyé cauchemardesque de *Vendredi 13*.

La remarquable scène de la scie meurtrière dont on peut voir ici une partie du découpage...

Supers





La griffe du démon : à l'origine, William Munns, le superviseur des effets, avait créé un bras articulé terminé par une sorte de serre à trois doigts. Sa forme n'a pas beaucoup plu aux producteurs qui souhaitaient quelque chose de plus humain. Ils ont alors demandé à Steve Laporte qui avait fabriqué les doigts du loup-garou de Hurlements de créer un équivalent pour la sorcière. De petites prothèses terminées par des ongles en acrylique furent fixées sur les mains du cascadeur qui interpréta la créature.



Produit par un gros indépendant (le même que *Rambo*), *Superstition* rentre dans la course à l'effet atroce qui a développé au sein de la série B une race de maquilleurs hors-pair. Steve Laporte (27 ans) fait partie de ceux-là.

Bien que la supervision des effets-spéciaux ait été assurée à William Munns *(Dar l'Invincible)*, il est raisonnable de voir en Laporte l'auteur des meilleures atrocités du film. Avec lui, on apprend rapidement que les régulières visites à la cave et les inévitables "Il y a quelqu'un?" ont un but plutôt crispant. C'est grâce à Laporte que les quinze dernières minutes du film "déménagent" terriblement lorsque le monstre auréolé de lumière s'en prend à tout ce qui bouge dans la maison. Les corps percutent violemment les meubles, des serres géantes labourent les visages, les portes sont défoncées hystériquement, une tête est clouée au sol à coup de pieu, les miroirs déchirent les faciès.... Il y a bien un héros yankee jusqu'au bout des ongles qui décide de faire exploser le lac de la sorcière. Mais la magie se révélera la plus forte. Il aura fallu *Superstition* pour nous apprendre que la loi du bazooka a fait son temps...

CHRISTOPHE GANS et BENOIT LESTANG

SUPERSTITION (Superstition). U.S.A. 1982. "Carolco". P : Ed Carlin, Mario Kassar, Andrew Vajna. R : James W. Roberson. SC : Donald G. Thompson. PH : Leon Blank. MUS : David Gibney. MONT : H. Rabinowitz. COST : Ann Lambert. DEC : Penny Hadfield. SFX MAQ : William Munns, Steve Laporte, David B. Miller. SFX MEC : Dick Albain, Roger George, Garth Van Dan. 82' (durée vidéo). DIST vidéo : Scherzo. Duplication impeccable. Avec : James Houghton, A. Salmi, Lynn Carlin, Larry Pennell, Stacy Keach Sr.

La mise à mort de la sorcière par la Sainte-Inquisition : une série de "bladders", c'est-à-dire de pochettes gonflables, fut appliquée sur l'actrice puis recouverte d'une fine peau de caoutchouc-mousse. Grâce à une combinaison de 22 tuyaux cachés dans sa nuque et reliés à des seringues, Laporte, Miller et plusieurs assistants ont boursouflé le visage de l'actrice en gonflant ces petits ballons. Du faux sang injecté dans certaines de ces pochettes donnait l'illusion que la sorcière transpire du sang, tandis que du solvant pompé sous des parties du masque accentuait les déformations causées par les "bladders".

THE MISFITS
les désaxés

Les personnages ne sont pas imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes ayant déjà existé n'est le fait d'aucune coïncidence.

Dans THE MISFITS, le jeu des analogies entre la propre vie des acteurs et leurs personnages est un véritable délice de cinéphage. Le scénario d'Arthur Miller semble découpé dans son journal intime. L'action se situe à Reno (Nevada) où Miller avait divorcé quelque temps avant sa liaison avec Marilyn.
Roselyn (Marilyn Monroe) est venue dans la ville des cœurs brisés pour divorcer. Elle y rencontre Gay (Clark Gable), cow-boy aux tempes grises et son ami Guido (Eli Wallach), ex-pilote de bombardier. Le soir, dans le ranch inachevé de Guido, veuf éploré, ils se racontent leur vie, s'avouant leur triste bilan. Malgré la musique, les drinks, l'amour, chacun reste face à lui-même. Roselyn pieds nus, titubante, pleure sa solitude au clair de lune.
Gay et Guido décident d'une chasse aux chevaux sauvages qu'ils vendront à l'usine à viande pour chiens, pour se faire un peu d'argent. Ils ont besoin de Perce (Montgomery Clift) vedette de Rodeo, prêt à tout et surtout à se détruire. Roselyn se laisse attendrir par cet homme instable et névrosé qui vient d'être gravement accidenté.
Quatre personnages épris d'indépendance, lancés dans la capture d'animaux aussi libres et fougueux qu'un Mustang ! Un coup voué à l'échec ou à une certaine victoire...
Un tournage très éprouvant pour Marilyn qui vit très mal sa relation avec Miller (ils divorceront le film terminé). Elle multiplie les retards, les crises de déprime, les pilules pour dormir, pour se réveiller. Délabrement physique, dépression nerveuse, clinique, cure de repos, tournage momentanément interrompu. Une affection, celle de Monty Clift, drogué lui aussi, mal remis et mal recousu d'un accident de voiture qui a en partie défiguré sa gueule d'ange. Il avait commencé le plus long suicide de l'histoire du Cinéma. Vodka pour l'un, champagne pour l'autre. Marilyn entoure d'un sentiment filial cet être qui a encore plus besoin de protection qu'elle-même, dit-elle : "Il est comme moi. Il est si fragile. Nous nous creusons la tête ensemble pour essayer de trouver un moyen de nous endormir."
Une protection, celle de Gable qui représentait pour Marilyn le père qu'elle n'a jamais eu. On peut imaginer son désarroi à la mort de Gable, quelques jours après le tournage. Vampirisée par Miller, Marilyn se plaint dans le film comme dans la vie ne ne pouvoir être mère, elle crie son amour pour les animaux et sa haine pour la violence. Admirable dans toute son interprétation, elle peut enfin se débarrasser de cette image de "blondasse imbécile", de "folasse sexy-comique" qu'on lui clichait à la peau. Mais toute cette relation Roselyn/Marilyn, lui faisait perdre la réalité et elle avait trop peur de la folie, comme sa mère autrefois internée. *Les Misfits* sera son dernier film, Huston lui avait donné sa première chance avec *Asphalt Jungle*
Le réalisateur a brûlé à vif du sceau hustonien ces quatre personnages complètement inadaptés à la société américaine et à eux-mêmes, ces quatre losers bourrés d'idéaux bien trop vastes, partis chercher refuge dans la nature d'un désert de western, déjà paradis perdu.
A voir, revoir, avoir, pour Marilyn, Clark, Monty et les mustangs délivrés de leurs liens...

GAILLAC-MORGUE ■



FICHE TECHNIQUE
LES DESAXES (The Misfits) USA 1961. Seven Arts Prods. PR : Frank E. Taylor. R : John Huston. SC : Arthur Miller. PH : Russel Metty. MUS : Alex North. MONT : George Tomasini. Durée originale : 124'. Duplication excellente, distribué en version française (malheureusement) par Warner Home Video. Avec : Marilyn Monroe (Roslyn Tabor), Clark Gable (Gay Langland), Montgomery Clift (Perce Howland), Thelma Ritter (Isabelle Steers), Eli Wallach (Guido), James Barton (le vieil homme), Estelle Winwood (la quêteuse), Kevin McCarthy (Raymond Tabor), Dennis Shaw, Philip Mitchell, Walter Ramage.

GLORIA
quelle femme !!

New York.
Statue de la Liberté, Pont de Brooklyn, stades gigantesques. Autant de cartes postales. Au-delà des apparences, c'est la misère et la corruption. Dans les quartiers pauvres, qu'on soit black, portoricain ou rital, épicier, chauffeur de taxi ou chômeur, la règle de rigueur est la même : survivre. Creuser son trou, s'y protéger le mieux qu'on peut et éviter les problèmes.
Cela, Jack Dawn ne l'a pas compris. Il a fait la pire des choses : garder une pièce à conviction contre la mafia. Bilan : on les massacre, lui et toute sa famille.
Toute ? Non. Phil, le benjamin, a été emmené chez Gloria, leur voisine.
Gloria est une femme de caractère. Dure et égoïste. Elle a frayé avec la mafia, passé du temps en tôle et n'a plus envie de plonger. Creuser son trou, s'y protéger et éviter les problèmes.
Gloria déteste les gosses.
Mais Gloria craque sur ce môme qu'on lui a foutu entre les bras. Il a du génie, ce gosse, avec ses allures de dur et son esprit d'indépendance !
Alors Gloria prend les armes et fait des cartons. Sur tout ce qui bouge et en veut au gosse.
Traqués dans New York, d'hôtels miteux en hôtels de luxe, de station de métro en gare ferroviaire, Gloria va donner du phil à retordre à la mafia.
Gloria, un polar dur et réaliste ? Pas entièrement.
Gloria c'est aussi un regard sur l'enfance. Sur l'amitié entre un adulte et un enfant et sur les changements qu'impose cette amitié au premier comme au second.
Et qui dit enfance dit rêve !
Cassavetes ne cesse de projeter ses personnages dans des miroirs. Ce bon vieux Lewis Caroll n'est pas loin... Et *Gloria* s'oriente doucement vers une dimension tout irréelle. Jusqu'à cet apparent happy-end qui, la réalisation aidant, peu tout aussi bien se lire de façon allégorique.
Cette dame toute vêtue de noir qui vient chercher Phil au cimetière, est-ce bien Gloria ? Souvenez-vous de la fin du *Convoi de la Peur*, les amis !...

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :
GLORIA (Gloria). 1979-80. U.S.A. 116'. R et SC : John Cassavetes. PH : Fred Schuler. DIR ART : René d'Auriac. MONT : George C. Villassenor. MUS : Bill Conti. Avec : Gena Rowlands (Gloria Swenson), John Adames (Phil Dawn), Buck Henry (Jack Dawn), Julie Carmen (Jeri Dawn), Lupe Guarnica. DIST VIDEO : G.C.R. Duplication médiocre (énorme problème de son). De plus, les derniers plans, en noir et blanc dans la version cinéma, sont ici en couleurs.





V

MEURTRE PAR DECRET :
Le Prince Charles tuait des prostituées à coups de hache!

"Sherlock Holmes, c'est comme Tarzan ou Robin des Bois. On aime ça.

Sherlock Holmes, plus qu'Hercule Poirot ou même Bogart/Marlowe, c'est *Le* détective.

– Oui mais là Sboubi, c'est quelque chose : comme au bon vieux temps de la Hammer et du Sherlock Holmes de James Hill (On vous file le titre quand même : *Sherlock Holmes contre Jack L'Eventreur*) c'est après cette vieille ordure de Jack L'Eventreur qu'il en a.

– Très juste, très juste. D'ailleurs le style gothique du film tend à évoquer la grande firme britannique...

– Oh, tu parles! Caméra subjective au grand angle léchant les façades de pierre purulentes de Whitechapel, le bidonville sulfureux du Londres fin de siècle, bousculant les vieilles putes peinturlurées, se ruant enfin sur une jeune biche pubère à peine remise des assauts furieux d'un Lord pervers et décadent.

– Tu pousses peut-être un peu avec les "assauts furieux"! Néanmoins, il faut reconnaître que la sexualité est loin d'avoir été gommée du scénario. A ce propos, la vision fugitive du tueur "à table" sur une victime dénudée ne laisse pas d'être traumatisante.Surtout quand on connaît son identité!...

– Effectivement, ce coup-ci le Jack en question n'est pas le dernier prolo venu. Il est même carrément dans les jupes de la Reine Victoria.

– Tu veux dire...

– Oui, oui. D'ailleurs, le père Clark avant de s'embourber dans la mayonnaise de ses pantalonnades pour teenagers arriérés (*Porky's 1 et 2* c'est lui!), œuvrait dans le fantastique social. Souviens-toi!

– Ah, oui Pico! *Le Mort Vivant*, son deuxième film (par ailleurs très romérien), était un pamphlet vraiment flippant contre les institutions américaines. Tu te rappelles, cette histoire d'un mec qui revenait du Vietnam alors qu'on le croyait mort?

– Oui, oui. Ha! Ha! Même qu'il bouffait tous les petits beaufs américains qui l'avaient encouragé à partir.

– Bon tu t'éloignes là. Revenons un peu au Sherlock Holmes.

– Oh merde! Y'a pas que moi qui m'éloigne. On le fait à deux cet article!

– Oui, mais moi au moins je parle français!

– Bon. On fait la paix! Surtout qu'on n'a pas parlé des acteurs. Alors, qui, après Peter Cushing, Basil Rathbone et les méconnus Robert Stephens *(La Vie privée de Sherlock Holmes)* et Nicol Williamson *(Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express)* pouvait encore interpréter le fin limier britannique?

– Ben tu le sais, pourquoi tu me le demandes?

– Mais le lecteur il le sait pas lui! C'est Christopher Plummer. Le Père Noël sadique de *L'Argent de la Banque*.

– Tant que tu y es, sors-nous Watson, petit frimeur!

– James Mason. Et pour une fois, il en fait autre chose qu'un gros pataud un peu niais.

– Et les autres acteurs alors? Il y en a un maximum de très grands.

– Ouais, mais alors là, les lecteurs regardent la fiche technique dix lignes plus bas.

– Oui mais je voudrais dire juste un mot sur Geneviève Bujold.

– Oh, tu nous gaves! Elle est toute fripée dans le film.

– Peut-être mon cher Cognard (Faut bien que je te dise ton nom, sinon les lecteurs vont se paumer), mais elle fait même pleurer Holmes, pourtant réputé impassible.

– C'est vrai. C'est beaucoup plus qu'une enquête policière fadasse, ce film. C'est un regard très noir sur une société suicidée par ses propres dirigeants. Et Holmes, ça y ne supporte pas.

– Et cette critique va être suicidée par ses propres rédacteurs.

– Oui, effectivement.

SHERLOCK COGNARD ET JACK BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE

MEURTRE PAR DECRET (Murder By Decree). G.B. Can. 1978. P. : René Dupont, Bob Clark. R. : Bob Clark. SC : John Hopkins. PH : Reginald Morris. DIR ART : Harry Pottle. MONT. : Stan Cole. SFX : Michel Albrechtson. MAQ : Peter Robb-King. MUS : Carl Zittrer et Paul Zaka. 110'. Avec : Christopher Plummer (Scherlock Holmes), James Mason (Dr Watson), Donald Sutherland (Robert Lees), Geneviève Bujold (Annie Crook), David Hemmings (Inspecteur Foxborough), Susan Clark (Mary Kelly), Anthony Quayle (Sir Charles Warren), Sir John Gielgud (Lors Salisbury), Franck Finlay (Inspecteur Lestrade). DIST VIDEO : Polygram, en v.f. Bonne duplication.



WESTERN (EN RELIEF?)

Un soleil dévorant et blafard étend une chape de mort sur le paysage grisâtre, désolé, parcouru de tourbillons de poussière. Et lentement se dresse dans toute la longueur du scope un invraisemblable revolver (qui est à peu près au colt ce que John Holmes est au figurant masculin de Hard!). Pas de doute : nous avons affaire à un "spaghetti". A bloody fucking european western vous dira le puriste. Et qui plus est, *Comin' at ya* est la version édulcorée (et sympathique) de *Blindman, le justicier aveugle* et de sa légendaire quête d'un convoi de femmes. C'est le relief qui a permis à ce petit film de survivre à la mort du genre et au vieillissement de ses illustrateurs. Son auteur n'en a pas pour autant toute sa tête et il compose chacun de ses plans comme la somme d'une mythologie. Le résultat est une bande quelque peu follingue, les flancs gonflés de clichés.

Western s'ouvre avec un générique délirant en forme de parodie du relief. Peut-être la seule tournure acceptable de ce procédé décadent et surfait... Le nom des acteurs et des techniciens ornent donc une infinité d'accessoires y compris une bouteille de whisky et un fusil à canon scié (ce qui ne va pas pour nous déplaire). Sur cette série de gags, et ce jusqu'au final ravagé où le méchant explose avec le château d'eau sur lequel il était crucifié, le film développe un climat non-sensique cher à son auteur, Ferdinando Baldi. L'homme qui signa *Pendez-le par les pieds*, le western le plus fou du monde (encore des superlatifs mais là c'est authentique!).

En fait, le relief ne lui enlève pas son goût de la gaudriole lorsqu'il écrase sa caméra sur les fesses d'un moutard en oubliant celles de son actrice. Mais le procédé l'empêche de se livrer à la gymnastique très italienne du zoom. Le film y gagne bien que son 3-D reste et restera rigoureusement "cheap". Armé de son éternel Optimax 3, Baldi se croit obligé de nous faire une scène de ménage continuelle, c'est à dire qu'il nous expédie n'importe quoi droit dans les mirettes. Mais dans le cas de la cassette vidéo, vous pouvez vous en taper le coquillard : on nous y a épargné le relief. Et qu'importe la raison puisque Baldi en avait profité pour redoubler d'invention dans le travelling biscornu, le cadrage surréaliste, la folie esthétique...

Il y a notamment une belle séquence "outrée" à la Leone où un mariage vire au carnage quand la porte de l'église s'ouvre grande sur deux silhouettes rongées par un ciel chauffé à blanc. Si on daigne passer sur les agressions à l'objectif et une attaque de chauve-souris de fête foraine, *Western* est plutôt bien carrossé. Tout comme son interprète féminine, Victoria Abril encore loin des mirages de l'égouttier Beneix. Ici, elle se fait traîner par un cheval sur le rivage, jupes et corsage remontés sous le menton. Je ne m'en suis jamais lassé...

N.B. : A l'adresse du camarade Cognard et de sa libido murine exacerbée, je signale que les chauve-souris en caoutchouc sont contrebalancées par une escouade de rats noirauds et visqueux au possible. Un délice pour les adeptes du rongeur.

CHRISTOPHE GANS ■



FICHE TECHNIQUE :

WESTERN (Comin' At Ya). It./Espagne/U.S.A. 1981. P : Tony Anthony. R : Ferdinando Baldi. SC : Llyod Battista, Wolf Lowenthal, Gene Quintano d'après une histoire originale de Tony Petito. PH : Fernando Arribas. MUS : Carlo Savina. DEC et COST : Luciana Spadoni. SFX : Fredy Unger. MONT : Franco Fraticelli. DIST Vidéo : Virginia Distribution. 97' (durée vidéo). Duplication excellente. Avec : Tony Anthony (H.H. Hart), Gene Quintano (Pike), Victoria Abril (Abilene), Ricardo Palacios (Polk), Lewis Gordon (le vieil homme).

V

V

L'EPEE SAUVAGE
magie noire.

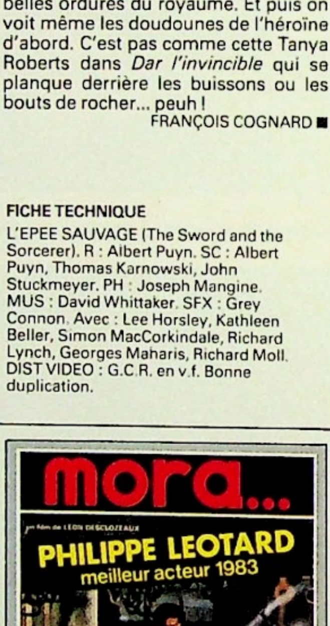
En matière d'Heroic Fantasy, Gans craque sur *Dar l'invincible* et Headline sur *Conan*. Moi, c'est *L'Epée Sauvage* qui me plaît bien.
Peut-être à cause de sa magie malsaine. Pas de la magie pour petits chimistes ou Merlin L'Enchanteur, mais les sortilèges des démons cruels, qui font exploser les ventres des sorcières obséquieuses. Ou animent les têtes de pierre hurlantes qui recouvrent les bords de leurs cercueils fumants. Cette magie un peu trop absente des bandes d'Heroic Fantasy ces temps-ci.



Certes, Albert Puyn, le metteur en scène débutant de *L'Epée Sauvage*, n'a ni le souffle de John Milius, ni la précision de Coscarelli, et son héros paillard et rigolard semble prendre son destin beaucoup plus à la légère que Conan le tourmenté. Mais le récit de ces luttes intestines pour la prise d'un pouvoir suprême fourmille de combats sanglants (fini les coups de sabre sous le bras comme dans les bons vieux péplums...), et certaines idées visuelles sont vraiment inédites, telles cette fameuse épée aux lames éjectables (mon Gillette...) ou la naissance finale du sorcier, qui jaillit à l'intérieur du corps humain lui servant de cocon.

La photo très bleue de Joe Mangine, proche de celle de Dean Cundey pour la série des *Halloween*, masque l'étroitesse des décors, et les quelques acteurs chevronnés des séries B américaines (Richard Lynch et son visage tout cramé, George Maharis ou Bob Tessier, le boxeur chauve et ricanant du *Bagarreur* de Walter Hill) semblent vraiment convaincus d'être les plus belles ordures du royaume. Et puis on voit même les doudounes de l'héroïne d'abord. C'est pas comme cette Tanya Roberts dans *Dar l'invincible* qui se planque derrière les buissons ou les bouts de rocher... peuh !

FRANÇOIS COGNARD ■



FICHE TECHNIQUE

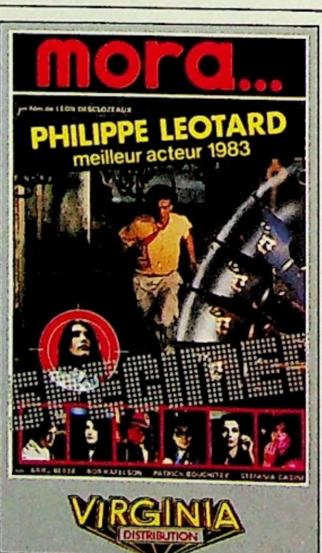
L'EPEE SAUVAGE (The Sword and the Sorcerer). R : Albert Puyn. SC : Albert Puyn, Thomas Karnowski, John Stuckmeyer. PH : Joseph Mangine. MUS : David Whittaker. SFX : Grey Connon. Avec : Lee Horsley, Kathleen Beller, Simon MacCorkindale, Richard Lynch, Georges Maharis, Richard Moll. DIST VIDEO : G.C.R. en v.f. Bonne duplication.



MORA...
la mort en photos

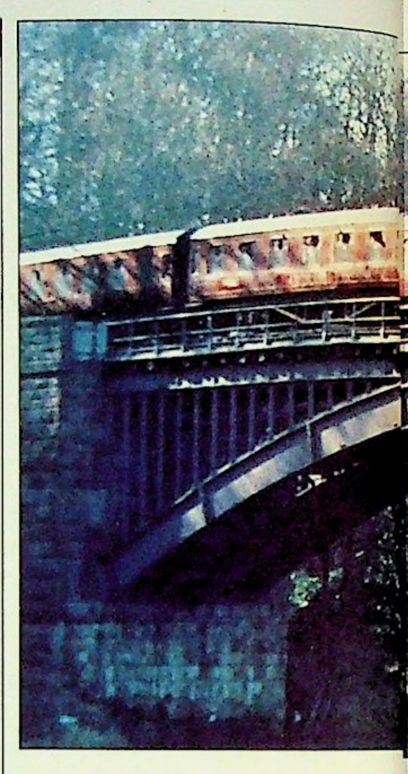
Mora est reporter-photographe. Comme Tintin, il parcourt le globe, mais son Milou à lui, c'est un Kodak en bandoulière. Il a échoué en Amérique du Sud dans un état fasciste. Et quand il se met à fixer par hasard dans son objectif des meurtres politiques, la junte militaire du coin n'apprécie pas. Surtout que ses amis de passage sont pratiquement tous d'ardents révolutionnaires...
Mora, c'est Philippe Léotard, qui promène sa gueule blessée dans les bars paumés et les boîtes de nuit branchées. Un type naïf, qui drague les tigresses des maquereaux hargneux, et qui s'obstine à vouloir vivre en marge dans un pays pourri par la dictature. Les excès de liberté, là-bas, c'est piré que tout... Un film étrange, décousu, irritant par ses concessions au look *Diva* (Ariel Besse, peu convaincante en martyre juvénile rappelle un peu trop la copine viet de Bohringer...), mais lucide aussi dans sa description d'une bande de désœuvrés (journalistes, militants) volontaires et instruits certes, mais impuissants à enrayer la marche du rouleau compresseur fasciste.
A noter la présence fabuleuse de Stefania Cassini *(Suspiria, Du Sang pour Dracula)* en grande Pythie énigmatique victime elle aussi de ses illusions.

FRANÇOIS COGNARD ■



FICHE TECHNIQUE :

MORA. 1981. Fr/It. R : Léon Desclozeaux. PH : Roberto Locci. MUS : Egisto et Lamberto Macchi. MONT : Paolo Boccio. Avec : Philippe Léotard, Ariel Besse, Stefania Cassini, Patrick Bouchitey, Pamela Prati, Bob Rafelson. DIST VIDEO : Virginia en v.f. Très bonne duplication.



LES 39 MARCHES
sans ascenseur...

Troisième adaptation au cinéma du célèbre (si, si !) roman de John Buchan, après celles d'Hitchcock en 1935 et de Ralph Thomas en 1959. Cette fois-ci, le vétéran anglais Don Sharp *(Le Baiser du Vampire)* signe la mise en scène, et Robert Powell, ex-Jésus, ex-Harlequin et ex-petit copain de Nietzsche *(Au-delà du Bien et du Mal)* incarne Richard Hannay, le héros de cette sombre histoire d'espionnage. Bon. Faut que j'en dise un peu plus, on dirait une nouvelle brève.
Ainsi donc, à Londres en 1914, Richard Hannay, jeune architecte dynamique (les cadres n'existaient pas encore...) se trouve involontairement mêlé à un complot politique qui vise à tuer un haut dignitaire étranger en visite à Buckingham Palace. Il doit à tout prix découvrir le secret du message codé que lui a remis un espion anglais ago-

SANGLANTES CONFESSIONS.
Californie, années 40.

Sur les hauteurs d'Hollywood, une petite figurante qui faisait une Arabe à la Warner Bros dans Casablanca, est découverte nue, coupée en deux. Dans les bas-fonds de la ville, un révérend est découvert mort dans le lit d'un hôtel de passe. Deux faits divers qui vont se faire dresser l'un contre l'autre un abbé pieusement magouilleur et un inspecteur de police indifférent aux scandales diplomatiques. Détail important : ils sont frères.

SANGLANTES CONFESSIONS a les audaces et les faiblesses d'un film de série B. Mais attention, de série B *américaine !* Ce qui place ce "petit" film bien au dessus de beaucoup de nos

SI VOUS AVEZ MANQUE LE REBUT...

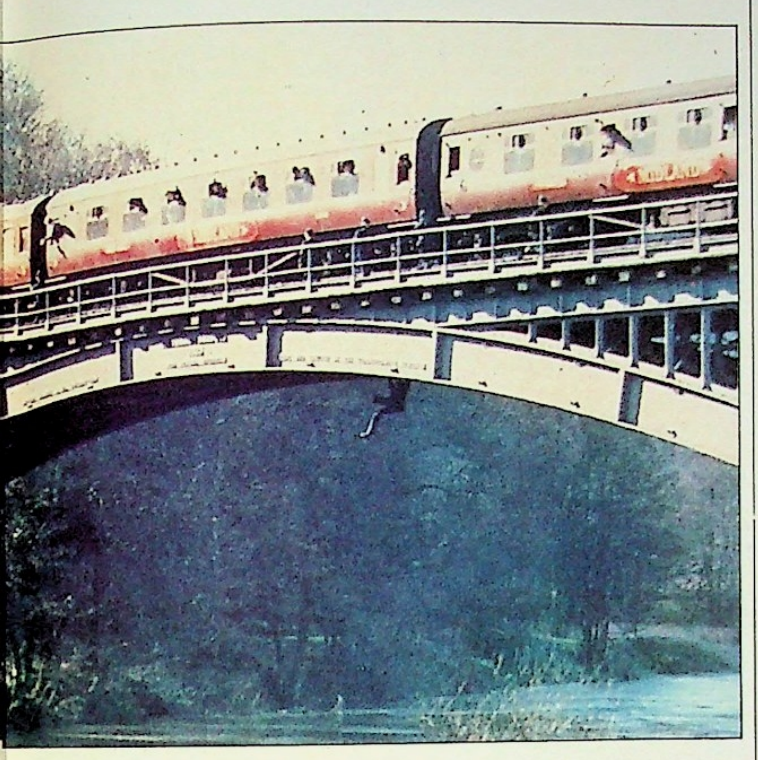
Madame Pimard entre dans son video-club. Que va-t-elle choisir pour le week-end? Le dernier Belmondo? *Mon Curé chez les Nudistes?* Ou bien encore un petit porno pour pimenter sa soirée chez les Arzu, ses amis?

Que nenni! Madame Pimard sait.

Oui, elle sait que derrière les jaquettes poussiéreuses aux résumés énigmatiques se cachent les vrais perles de vidéo-clubs...

Chaque mois donc, Rosette et Maximus feront leurs emplettes dans les boîtes vidéo et vous proposeront le plus large choix en matière de séries V.

Ce mois-ci, ils ont visionné pour vous...

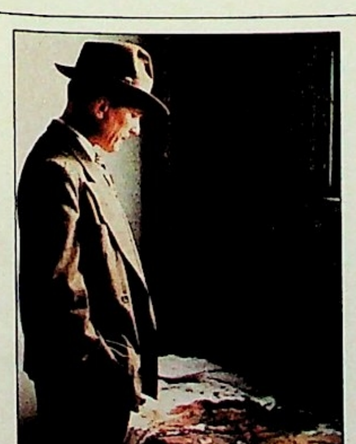


nisant, et intercepter les tueurs. Sans quoi, c'est la guerre! (vu qu'elle aura lieu de toute façon, ça ôte un peu de suspense...).

Le voilà donc qui déambule dans toute l'Angleterre, à pied, à cheval, en train, en biplan, poursuivi par de sales agents prussiens sournois et élégants. Et ça n'arrête pas pendant 1 h 30. Powell traverse les landes marécageuses d'Ecosse, saute sans hésiter des locomotives en marche, drague au passage une charmante châtelaine et finit carrément (quelle scène sublime) accroché à la grande aiguille de Big Ben pour ralentir le mécanisme de déclenchement de la bombe fatidique. Avec toujours dans son dos les ombres menaçantes de ses deux poursuivants. Ouf! Errol Flynn et Harry Langdon ont trouvé un successeur. Ajoutez à cela une reconstitution du Londres début de siècle époustouflante de réalisme (quoi? Si j'y étais, à Londres en 14!? Bien sûr que j'y étais! C'était juste avant de me barrer pour combattre Richtoffen sur le front de Somme...), l'inévitable humour British, et l'ineffable David Warner en grand méchant espion, et vous obtenez une œuvre certes moins fascinante que celle du viel Hitch, mais complètement divertissante du début à la fin. Ah! J'oubliais : la musique est très belle, et douce et alerte et... bien quoi! (j'ai jamais rien su quoi écrire sur une musique de film). Bon, j'essaie quand même : do si do ré, la fa sol mi... si... do... si... n'importe quoi...

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :
LES 39 MARCHES (The Thirty-Nine Steps). G.B. 1978. 102'. R : Don Sharp. SC : Michael Robson d'après le roman de John Buchan. PH : John Coquillon. MUS : Ed Welch. MAQ : Tom Smith. Avec : Robert Powell, David Warner, Eric Porter, Karen Dotrice, John Mills, George Backer, Andrew Keir. DIST VIDEO : Sunset. Bonne duplication.



séries A. Un ton subtil, en demi-teintes. La v.f. permet quand même d'apprécier quelques répliques pétillantes. Et bien sûr le talent, ici sobrement efficace, des deux Bobby : De Niro, Duvall.

GAILLAC-MORGUE ■

SANGLANTES CONFESSIONS (True Confessions). U.S.A. United Artists 1981. PR : Robert Chartoff, Irwin Winkler. R : Ulu Grosbard. SC : John Gregory Dune, Joan Didion. PH : Owen Roizman. MONT : Lynzee Klingman. MUS : Georges Delerue. DIST : Robert De Niro (Des Spellacy), Robert Duvall (Tom Spellacy), Charles Durning (Jack Amsterdam), Ed Flanders (Dan T. Campion), Burgess Meredith (Seamus Fargo), Rose Gregorio (Brenda Samuels). DIST VIDEO : Warner Home Video, bonne duplication, V.F. 106'.

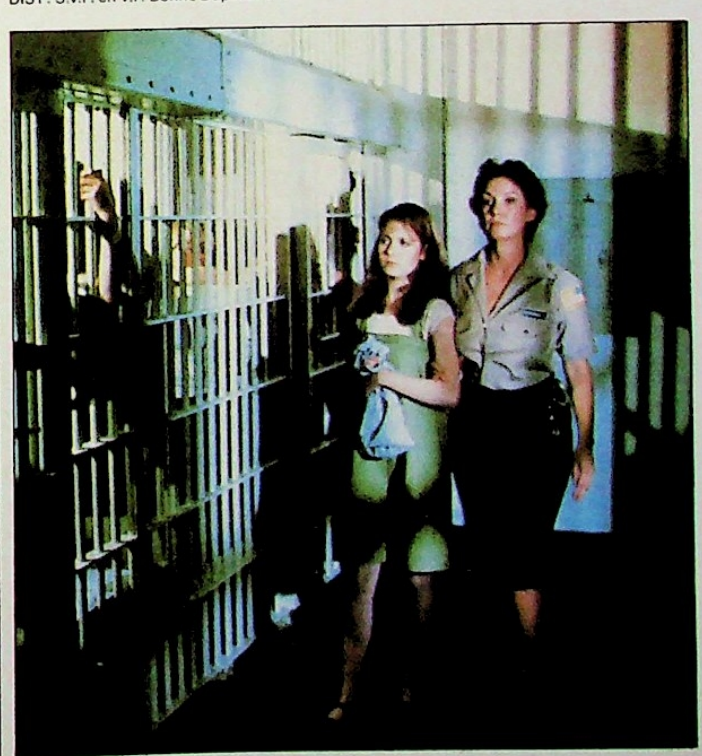
QUARTIERS DE FEMMES

Femmes en quartiers

Sorti très récemment en salles dans l'incognito le plus total, voilà encore une petite bande bien misogyne sur les prisons de femmes. Comme d'habitude, ça se douche, ça se viole et ça tue pour la joie des petits et des grands.

Tom De Simone, ex-faiseur de pornos, planque des caméras partout. Des toilettes aux casiers suspects de la directrice, on n'en perd pas une. Et l'héroïne (arrêtée au fait pour trafic d'héroïne) coule, coule, coule...

QUARTIERS DE FEMMES (No Physical Contact). 1982. U.S.A. 106'. R : Tom de Simone. SC : Alan J. Adler. PH : Andrew W. Friend. MUS : Joseph Conlan. MONT : Nino Di Marco. Avec : Jill St John, Tracy Bergman, Barbara Luna, June Barrett. DIST : S.V.P. en V.F. Bonne Duplication.



MURDER CLINIC

La mongole aux camélias

Ça commence comme un giallo. Rasoir brillant, assassin encapuchonné de noir, et cetera, et cetera... Et puis on se retrouve dans un asile du XIX[e] en plein drame familial. Docteur tourmenté, épouse-marâtre, monstre au grenier et héroïne coincée, ils sont tous là pour se larder la gueule (sens propre et figuré). Un ou deux meurtres, un flash-back qui explique le malaise, des décors et une photo très appliqués, pas mal de longueurs, allez roulez jeunesse!...



MURDER CLINIC (Les Nuits de L'Epouvante). Fr/It. 87'. R : Michael Hamilton (Elio Scardamaglia). Avec : William Berger, Françoise Prévost, Mary Young, Barbara Wilson, Philippe Hersent. DIST : Master en V.F. Duplication excellente.

FOLIE MEURTRIERE

Scie tous les bras du monde...

Un tueur tue (salement). Un inspecteur inspecte (mollement). Les cadavres s'entassent (docilement). Et le sang



gicle (abondamment). *Folie meurtrière* est bel et bien un *giallo*. Traduisez : un polar italien où la musique de Morricone est aussi indispensable que les détails sadiques lors des mises à mort (cf. le maître-étalon *L'Oiseau au Plumage de Cristal* d'Argento). Justement. Là-dedans, le meurtrier a la bonne initiative de se servir entre autres d'une scie circulaire et d'un bras de pelleteuse. Vas-y mon gars, t'as 1 h 25 pour taper dans le tas ! Après, ben...

FOLIE MEURTRIERE (Mi Caro Assassino). 1971. Fr/It. 90'. R : Tonino Valerii. SC : Bucceri, R. Leoni, T. Valerii, J. Maesso. PH : Manuel Rojas. MUS : Ennio Morricone. Avec : Georges Hilton, William Berger, Patty Shepard, Marilù Tolo. Duplication médiocre. DIST : Delta en V.F.

L'AUTRE ENFER

Bonnes sœurs à tout faire.

Ça chauffe chez les bonnes sœurs. Le Diable est partout et laisse, le fourbe, des traces de son passage... En est pour preuve la chose qui arpente le grenier de ce couvent isolé. L'autre Enfer, il est bien sur Terre pour peu que les nonnes absorbent un soir l'hostie au lieu de la pilule.

C'est en tout cas pas trop mal foutu pour une série Z italienne. Inquiétants, cette mère supérieure névrosée et ces stigmates qui jaillissent à tout va ! Quand les Ritals regardent ce qu'il y a sous la culotte du Petit Jésus, c'est très efficace. Déconnez pas, le Bon Dieu c'est quand même plus important que les zombies.

L'AUTRE ENFER (Le couvent infernal/L'Altro Inferno). 198L It. R : Stefan Oblowsky (Bruno Mattei). SC : Bruno Mattei et Claudio Fragasso. PH : Giuseppe Berardini. MAQ : Giuseppe Ferranti. MUS : Empruntée aux *Goblin*. Avec : Franca Stoppi, Carlo De Mejo, Francesca Carmeno, Susan Forget, Frank Garfeeld, Paola Montenero. Bonne duplication. DIST : South Pacific Video en V.F.

LE DIABOLIQUE

Les charmes de Yasminah

Il est masqué. Il est putride. Il pue. Il a la voix d'un surveillant général et il est sur le point de devenir le maître de tout le monde entier.

Sa base : dissimulée à 30 mètres de fond sous un désert brûlant. Ses hommes : abrutis mais tenus par la peur. Ses ennemis : Mike Harway, le célèbre journaliste, et la fille du Docteur Becker. Il est le plus grand danger qu'ait jamais connu la planète.

C'est le diabolique.

LE DIABOLIQUE (Devilman Story). 1967. Fr/It. R : Paul Maxwell (Paolo Bianchini). SC : Max Corot et Paolo Bianchini. MUS : Robro and Welta. PH : Al Worley. Avec : Guy Madison, Liz Barrett, Alan Collins, Lawrence Marchal, Billy Wandes. Bonne duplication. DIST : Monte Vidéo en V.F.



LA TERREUR DES BARBARES

La danse du sabre.

Maximus pleure. C'est le premier péplum italien de son enfance. Il a de la veine, c'est l'un des meilleurs Steve Reeves, ex-Hercule renommé. Dans des décors de studios somptueux, les gros bras poilus se fracassent pour les beaux yeux de Chelo Alonso. Non, *Conan* n'a rien inventé. Les vrais barbares, ça existait bien avant John Milius. Kremly !

LA TERREUR DES BARBARES (Il Terrore dei Barbari). 1959. Fr/It. R : Carlo Campogalliani. SC : Gino Mangini, Emimmo Salvi. PH : Adalberto Albertini. MUS : Carlo Innocenti. Avec : Steve Reeves, Chelo Alonso, Guilia Rubini, Luciano Marin, Andrea Checchi, Livio Lorenzon, Bruce Cabot. Bonne Duplication malgré deux petits problèmes techniques (Brève perte de son, une fin de bobine manquante). DIST : M.P.M. en V.F.

ULYSSE CONTRE HERCULE

Comment veux-tu ? Comment veux-tu ?...

Avant de rencontrer Godzilla et Sherlock Holmes, Hercule dut affronter Ulysse. Affronter est un grand mot car ils deviennent vite copains face aux hordes d'hommes-oiseaux et de troglodytes à grosses têtes que leur lâche dessus Mario Caiano. Plein d'invention, plein de décors naturels grandioses, plein de naïades et plein de supplices, à lui seul *Ulysse contre Hercule* vaut certainement mieux qu'un voyage organisé en Grèce dans un car de culturistes paillards.

ULYSSE CONTRE HERCULE (Ulisse contro Ercole). 1961. Fr/It/Esp. R : et SC : Mario Caiano. PH : Alvaro Mancori. MUS : Francesco Lavagnino. MONT : Renato Cinquini. Avec : George Marchal, Michael Laine, Alessandra Panaro, Dominique Boschero, Gabriele Tinti. Duplication excellente. DIST : Master en V.F.

LE MASSACRE DES MORTS VIVANTS

Pour de vrai

Ce fut d'abord celui de la pellicule, lors de sa sortie cinéma en 1977. En effet, un maximum de scènes sanglantes, réalisées tout de même par monsieur de Rossi (le maquilleur de Fulci), avaient à l'époque mystérieusement disparu.



Voici par bonheur la version intégrale, mystérieusement retrouvée. Reste une bonne variation pré-fulcienne et post-romérienne du thème des morts-vivants hommnivores. Avec en prime, un bon vieux message écolo : "Faites gaffe aux engrais chimiques, ça va réveiller les morts ! Et ça, c'est pire que les taupes ! Ça vous creuse des galeries pas possibles sou'le potager !..."

LE MASSACRE DES MORTS VIVANTS (Non si deve profanare il sonno dei morti/Fin de semana para los muertos). 1974. It/Esp. R : Jorge Grau. SC : Sandro Continenza, Marcello Coscia, Juan Cobos, Miguel Rubio. PH : Francisco Sempere. SFX : Giannetto de Rossi. MUS : Giuliano Sorgini. Avec : Ray Lovelock, Christine Galbo, Arthur Kennedy, Aldo Massasso. Très bonne duplication. DIST : Proserpine en version... canadienne Crrwaaw !...)

LA MALEDICTION DE BELPHEGOR

Les talents d'Achille.

Notre cassette préférée du moment. Le film le plus inutile, le plus raté et le plus drôle du monde. Que vous dire ? Qu'Achille Zavatta, l'ex-clown des mercredis après-midi, en fait cent fois trop dans le rôle d'une tante exubérante ? Que la post-synchro – faite, qui sait, par des sourds-muets – grouille de bruits et de sons incongrus ? Que Belphégor a une allure de vieux lampadaire impassible ? Que, que, que...

Oh, merci Georges Combret d'avoir fait sans le savoir plus fort que Mel Brooks et Pierre Dac réunis ! A se repasser des heures entières.

ROSETTE & MAXIMUS ■

LA MALEDICTION DE BELPHEGOR. Fr/It. 1966. 92'. R et SC : Georges Combret. PH : Guy Maria. DEC : Jean-Paul Couteau. MONT : Louis Denaivre. CHOREGRAPHIE : Henri Taneeff. MUS : Camille Sauvage. Avec : Raymond Bussières, Paul Guers, Raymond Souplex, Dominique Boschero, Achile Zavatta, Maurice Chevit, Noëlle Noblecourt, Marcel Charvey, Annette Poivre, Lydia Zavatta, Jean Daurand, Jean Maley, Maurice Sarfati. DIST VIDEO : Master en V.O. bien française. Bonne duplication.

Mon frère siamois est petit,
laid et méchant.
Il vivait dans un panier...
aujourd'hui, il vient de sortir.



Un film écrit et réalisé par : FRANK HENENLOTTER
Produit par : EDGAR IEVINS / Photographie : BRUCE TORBET / Musique : GUS RUSSO /
Avec : KEVIN VAN HENTENRYCK / BEVERLY BONNER / TERRI SUSAN SMITH /
DIANA BROWNE / LLOYD PACE / BILL FREEMAN /

HISTOIRE QUI DEBUTE AUX ORIGINES DE L'HUMANITE.

Cro-Magnon, harassé de fatigue, après une éprouvante journée de chasse au mammouth, retrouvait, au fin fond de sa caverne, les plaisirs simples de la nature. D'abord, il se taillait une large tranche de gigot dans la cuisse du susdit mammouth, puis, prenait un petit quart d'heure de bon temps avec Cheetah, sa guenon favorite, et, enfin, après avoir émis un joli rot satisfait, faisait de la musique. Une musique simple et rituelle. Pour le plaisir et pour les dieux. Avec les instruments du bord : le crâne évidé du mammouth + un os du mammouth (tibia) + un nerf du mammouth tendu sur une calebasse. Pas plus compliqué que le classique trio guitare/basse/batterie des débuts du "rock n'roll". Mais tout aussi parlant et efficace.

LUCRATE MILK
Nepla relou

Alors quand vous voyez tous ces "prout-prout ma chère" d'Outre-Manche qui essaient de nous faire ingurgiter, avec des images chichiteuses, leur musique glauque de soirées mondaines, cela vous donne du baume au cœur de savoir qu'il existe un groupe nommé "Lucrate Milk" qui, tout autant visuellement que musicalement, renoue avec ces évidences essentielles des premiers jours de l'humanité : instinct de survie et fête rituelle. (Et, sans plaisanter, exemples à l'appui pour argumenter ma comparaison, Elvis dans "Le rock du bagne" ou Jimmie Dean dans "La fureur de vivre", est-ce que ce n'était pas déjà ÇA ?). Qui plus est, ce que son nom n'indique pas, ce groupe, "Lucrate Milk", est français. Et son clip "Nepla Relou", une perle rare dans le vide océanique du vidéo-clip français. Comme toute perle rare, il fallait le trouver, sans aucune annonce dans les hebdos spécialisés, diffusé à la dernière minute en catimini, un jeudi soir, le 9 juin exactement, dans le cadre de l'émission cryptozoïde et avant-gardiste répondant au doux nom de "Haute-Tension".



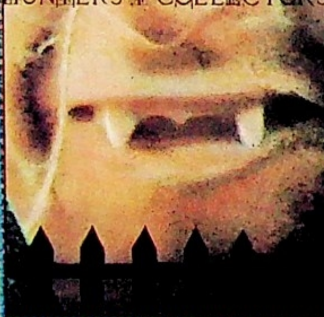


HUNTER & COLLECTORS
Talking to a stranger

Au visu des quelques images présentées ici, certaines âmes sensibles pourront s'indigner et décréter l'excommunication IPSO FACTO de ce qui leur paraît être un délire visuel complaisant et malsain. Attention, pourtant aux interprétations hâtives ! Car si nous sommes bien là en présence de sauvages, ce n'en sont pas pour autant des barbares, mais de "bons sauvages" doués d'intelligence (et drôles) qui nous ont concocté, sinon le premier, du moins un des rares clips ANTHROPOLOGIQUES qui existent à l'heure actuelle.

A ma connaissance, je ne vois que le très beau clip de Hunters & Collectors, "Talking to a stranger", réalisé par Richard Lowenstein qui puisse être assimilé à ce genre assez insolite : le désert australien, aride ; un aborigène qui, frappant le sol, appelle les dieux de la pluie.

En fait, les Hunters ont plus fait dans le clip ethnologique qu'anthropologique. Les "Lucrate Milk", eux, par contre, c'est bien de l'homme qu'ils parlent, celui des origines, pas celui en voie de disparition. En ce sens, ce sont les dignes émules de Darwin. Tout comme ce vénérable savant anglais qui, le premier, sut faire la différence entre Cheetah la guenon et une femme normale, dissipant ainsi une confusion qui eût pu être fatale à l'avenir de l'homosapiens, ils essaient de comprendre ce qui distingue l'homme de la bête. Et, surtout, la façon selon laquelle s'est effectué le passage de l'un à l'autre. Avec ses innombrables ratages et monstruosités.



MICHAEL JACKSON
Billy Jean

Aussi, sont-ils allés fouiller dans de vieux dictionnaires médicaux du 19e siècle et en ont-ils rapporté une galerie de monstres pas piquée des vers, qui, assemblée, en photo-collage, scande le clip à deux reprises. Mais, pas prétentieux pour un sou et avec un évident sens de l'humour, ils ont dû se dire, "nous, Lucrate Milk, et ces monstres, pour les gens qui nous regardent et nous écoutent, c'est du pareil au même", alors chacun des membres du groupe a pris la place, à tour de rôle, de l'une de ces monstruosités cliniques et cela donne, sur un rythme sautillant, une sorte de montage à la Billie Jean plutôt drôle (le passage où Michael Jackson danse sur la route).

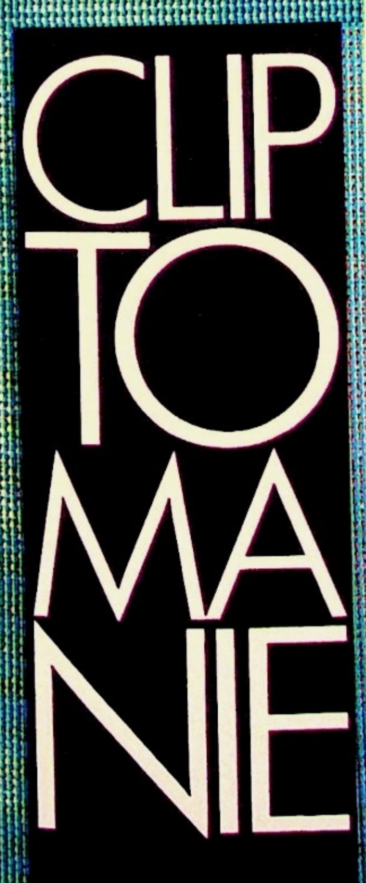


A vous tous, heureux propriétaires d'un magnétoscope qui dépensez vos maigres économies en K7 pour grapiller, au hasard de l'Antenne, vos vidéo-clips chéris et qui, ensuite, vous arrachez les cheveux d'avoir eu la stupide idée d'enregistrer un numéro entier de Platine 45 pour, entre un chromo niais du dernier chanteur en vogue et la Xe élucubration du trio funky de service, ne trouver qu'un seul clip convenable à vous mettre sous la dent, oui, à vous tous, les cliptomaniaques, et aussi à tous les autres, ceux qui MAINTENANT vont avoir une raison valable d'acheter un magnétoscope et de le RENTABILISER, c'est à vous que s'adresse cette rubrique.

Il est temps de mettre un peu d'ordre dans toute cette pagaille : puisqu'il s'agit de subtiliser à nos téléviseurs le meilleur de ces merveilleuses images appelées communément vidéo-clips, faisons-le avec distinction et circonspection. Soyons pragmatiques et avisés. En fins cliptomanes-cambrioleurs !

Le clip a, d'ores et déjà, ses "collectors", ses "must" (en français : ses raretés et inédits). De ceux qui doivent être piratés A TOUT PRIX et dont vous pourrez vous targuer d'être les rares possesseurs. Clips qui se bonifieront avec l'âge, comme de bons vieux vins, reconnaissables à leurs millésimes et secrets de fabrication. Bref, de véritables placements sur des objets de valeur (et vous imaginez bien ce que valeur veut dire)...

Aussi, mettons nos appareils en "stand by" et partons à la chasse aux trésors... Et vous verrez qu'en plus, avec les pièces de choix que nous allons rapporter dans nos filets, va s'écrire, sans en avoir l'air, la première vraie petite histoire du vidéo-clip.



RAMONES
Psychotherapy

Les monstres gentils et candides façon Elephant Man, c'est du flan. Les monstres n'ont pas de cœur. Ils sont méchants, mais rigolos. Entre eux, ils savent s'amuser et ont l'humour noir : c'est la tendresse des "freaks", l'humour noir. Le vrai grand cinéma d'horreur sait faire cela, concilier l'horrible avec l'humour. Sinon, effectivement, s'il manque une de ces données ça devient malsain.



Les Ramones, déjà, dans leur vidéo "Psychotherapy", avaient brillamment passé l'examen, mais, ces gusses, on les excusera, ce ne sont que d'irrécupérables dégénérés mentaux avec un esprit de patronage à faire rougir (de plaisir) Ronald Reagan lui-même. Les Lucrate Milk, plus radicaux, vont droit au fait. Le mélange Lucrate Milk (le milk-shake, ouaf ! ouaf !) est particulièrement détonant : une bonne rasade d'horreur distillée à quelques gouttes d'un rire hénaurme. Supplice chinois, le monstre déguste des souris vivantes. Un autre, maboul, enfonce une seringue sanglante dans la gorge de son petit camarade. Et, à conseiller pour les sorties de groupe, la dernière trouvaille de nos allumés, un ruban de scoth adhésif, qui, bien appliqué sur le visage, vous fait ressembler à un petit Viêt passé au napalm ; maquillage économique presque aussi efficace que ceux du magicien Rob Bottin.





NOISY NEIGHBOURS

Tournée de façon improvisée, pour - on l'aura deviné - une somme dérisoire, dont je tairai le prix afin de ne pas indisposer les "professionnels" du clip ou donner de mauvaises idées aux maisons de disques, cette vidéo, d'une simplicité extrême, sans effets spéciaux tape à l'œil, recèle, peut-être pour toutes ces raisons, une invention débordante. Soulignée par un montage, particulièrement vif et dynamique, réalisée par ses trois maîtres d'œuvre : Dominik Barbier, Larry Flash et Jérôme Lefdup.

Déjà, ces trois-là étaient obsédés par les rites et traditions des races et civilisations protohistoriques.

Ils avaient ramené dans leurs bagages, lors d'une de leurs expéditions dans de lointaines contrées, une bande-vidéo saisissante relatant les chants et danses de la fameuse tribu légendaire des maghrobiens qu'ils avaient fort justement intitulée : "Noisy Neighbours" (Des voisins bruyants).

Depuis, jugeant sans doute, par ces expériences, en avoir suffisamment appris sur le comportement et les mœurs du mammifère à deux pattes, ils ont décidé de se considérer, en Association de type 1901, comme "Les Maîtres du Monde" et nous préparent dans le secret de leurs laboratoires d'autres vidéo-clips et films de S.F. "tout vidéo" qui promettent d'être réjouissants.





Il y a fort à parier que nous ne sommes pas prêts de revoir, sur nos petits écrans, les maghrobiens et les Lucrate avant un bon moment. Alors que dire ? Que faire ?... Errer parmi les moniteurs disséminés d'un de ces quelconques festivals de vidéo-rock qui, à l'heure d'aujourd'hui, prolifèrent comme champignons en espérant faire l'heureuse découverte ? Feuilleter convulsivement les pages du Bottin, à la recherche d'une trace, même minime, de l'existence des "Maîtres du Monde" ? Trop tard ! Trop tard !... Si seulement j'avais pu dérober la K7-vidéo des Lucrate Milk cinq mois plus tôt !...

Ce soir, je me sens mélancolique...

ARSENE LUPIN

MAGAZINE

BD

CE QUI EST EN BAS
(Jodorowsky-Mœbius) Humanoïdes

Troisième partie des aventures de plus en plus ésoterico-mystiques de John Difool en route vers la Montagne Sacrée. Il est conseillé de relire les albums précédents pour suivre avec intérêt ce nouvel épisode. Au début, on était en pleine S.F. : le héros, détective privé de deuxième catégorie menait sa vie de détective dans une ville enterrée, lorsqu'au cours d'une de ses affaires les circonstances l'amènent à recevoir l'Incal en charge, et, tous les puissants du coin en connaissant l'existence, la poursuite commence. Dans la deuxième partie, pas mal d'aventures, récit assez captivant, mais déjà la sauce mystique disparaît, avec les personnages d'Animah (l'Anima jungienne) et Tanatah (Thanatos, la Mort) du royaume de l'Amok... Là, dans *Ce qui est en-bas*, une certaine confusion s'installe chez le lecteur normal, enfin, disons celui qui n'a pas lu Castaneda, par exemple, et la route vers le cœur-soleil de la Planète, avec la traversée du miroir, la forêt de cristal, et Animah, devient un peu dur pour le pied. Et comme ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, on s'inquiète un peu pour la suite...



Quant à Mœbius, on pourrait craindre qu'il ne s'applique plus trop à la tâche. Certes, un créateur a le droit d'évoluer vers un graphisme plus austère ou plus simplifié, mais à condition que cela serve son expression, alors que dans cet album le dessin donne l'impression que l'artiste a simplement envie d'y passer moins de temps qu'avant.

MOONKNIGHT
The special edition n° 3 - Marvel

Réédition sur beau papier des histoires parues en noir et blanc dans différents magazines (genre *The Hulk* ou *Marvel Preview*) de ce curieux justicier aux multiples identités, milliardaire, chauffeur de taxi et "Chevalier de la Lune", dessiné et créé par Bill Sienkiewicz (le Neal Adams "Sale"). La mise en couleurs, très belle, est due à Steve Oliff, déjà remarqué pour son travail sur les rééditions de Wrightson et sur les premiers *Captain Victory* de Kirby. Signalons aussi que le texte de Doug Moench est particulièrement remarquable et d'une prétention inhabituelle dans les comics, avec pas mal d'humour en plus.

PORTFOLIO FEMMES SAUVAGES

Vient de paraître un portfolio de six planches d'un nouveau dessinateur français qui promet. Dans un style très américain les six créatures d' Henri Bismuth vous feront visiter les mondes barbares de jadis (Editions Déesse).

ATARI FORCE

Pour votre gouverne, sachez que DC Comics fait partie des nombreuses sociétés appartenant à la Warner Communication Company, et qu'il ne serait pas étonnant que la firme Atari lui appartienne aussi. De là nous comprendrions mieux le foisonnement des mini-Series sans intérêt de chez DC : Après *Masters of the Universe, Power Lords,* voici *Atari Force* la suite du célèbre Graphic Novel de chez DC. Dessin médiocre de Garcia Lopez sur un scénario des plus stupides. Sans aucun intérêt, je dis !

BLUE RIBBON COMICS N° 2

Chez la firme *Red Circle,* trente pages de superbe Trevor Von Eeden gâchées par un bon dessinateur du nom d'Alex Nino, mais dont le style est totalement incompatible avec celui de Trevor. Une expérience à ne pas recommencer, ou ça va saigner !

RANXEROX II (Albin Michel)

Et toujours Liberator sur sa création, un dessinateur italien qui ne finira pas de nous surprendre. Ça saigne, ça cogne, ça casse ; la bande idéale de la Starforce ? (N'oublions pas aussi Juge Dredd).

ETERNA 9
Le Lombard

La bande-sous : sous-Druillet, sous-Jodo, sous-cisson, etc. et la bande-annonce proclame : "Si vous l'osez shoo - tez-vous à l'Eternus 9" – osé, en effet. Autant se shooter à la mayonnaise !

LUCKY LUKE, dans FINGERS
Dargaud

Gérard Majax dans l'Ouest, avec tous les ingrédients de la série, Dalton compris. Par rapport aux quelques albums précédents, un léger mieux.

FESTIVAL BD/CINEMA

Fin novembre aura lieu à Paris un festival de films basés sur des personnages de BD. Vous pourrez voir : le serial Republic de *Captain Marvel ;* le serial Columbia de *Superman ; Flashman contre les hommes invisibles ; Superargo contre les robots ;* la bande-annonce du *Lieutenant Blueberry,* etc ;... et surtout ce chef-d'œuvre méconnu : *The Return of Captain Invincible* avec Alan Arkin et Christopher Lee dans les rôles respectifs de Captain Invincible et Mister Midnight. Ils chantent, ils dansent et ils se battent ; j'en suis à ma quatrième vision. Pour plus de détails, cf. le prochain numéro de Starfix.



JEAN VALHARDI N° 8
des rééditions Dupuis

Le secret de Neptune. Par Jijé, un des grands classiques du Spirou des années 50. Un peu le pendant de Steve Ditko, en franco-belge.

CLOAK & DAGGER
(mini-série 4 numéros) - Marvel

Comme disait un gars à qui on demandait ce qu'il trouvait dans les comics books, "ils racontent des histoires qu'on trouve pas dans nos bandes dessinées". Et c'est vrai que souvent, comme dans leur cinéma, les Américains proposent une analyse très réaliste de leur société et arrivent à nous captiver uniquement en utilisant la vie de chaque jour dans sa dimension sociologique – chez nous cette dimension s'arrête aux histoires de couples – Le thème des vigilantes en est le meilleur exemple, et les scénaristes mettent toujours en valeur le problème qu'ils posent à la société. *Cloak & Dagger (Cape et Poignard)* sont d'ex-victimes de la drogue devenus mutants qui exercent leur vengeance sur les pushers. Des punisseurs, en quelque sorte.
Le dessin de Rick Leonardi encré par Terry Austin sert parfaitement le scénario de Bill Mantlo, l'ambiance de monde du crime et de nuit sur les bas-fonds est très bien rendue. Cette mini-série est l'une des meilleures dans ce nouveau genre depuis *Wolverine.*

GORDON & ROGERS ■

LIVRES

WITHOUT A TRACE
by Beth Gutcheon (formerly published as *Still Missing).* Dell, New York.

Roman aussi mal construit que le film auquel il a donné naissance *(Avis de recherches).* Une mère recherche son jeune fils disparu et finit par le retrouver au bout de deux heures (au cinéma) et de trois cent cinquante pages (dans le livre). Ce serait passionnant si cette conclusion heureuse avait un quelconque rapport avec ce qui précède, mais c'est pratiquement *par hasard* qu'on retrouve le disparu. On a l'impression que les recherches – et l'histoire – auraient pu durer quelques siècles supplémentaires. Bref, l'auteur était tellement sûr de tenir un sujet qu'il ne s'est pas donné la peine de construire une progression.
Le roman présente toutefois deux intérêts : il arrive à "tenir", malgré son intrigue inexistante, grâce à la solidité de sa documentation. On apprend ainsi un certain nombre de choses sur les actions de la police américaine en cas de disparition. On découvre avec stupeur que, lorsqu'un gamin de sept ans ne rentre pas chez lui le soir, il ne s'agit pas officiellement d'une disparition, mais d'une "fugue". Le second intérêt, si l'on a vu le film *avant* de lire le livre, est plus "cinéphilique" : on voit comment le cinéma a repris certaines scènes et certains dialogues intégralement, pour en contracter ou en supprimer d'autres. Le film, par exemple, n'a pas estimé nécessaire de faire revenir le mari volage vers son épouse. Transformations d'autant plus intéressantes que le travail d'adaptation cinématographique a été fait par l'auteur lui-même.

F.A.L. & CLAIRE SOREL ■

BARDOT
par Raymond Boyer
(Editions Love Me Tender)

Les éditions Love Me Tender, responsables du très sexy *Sans Dessous Dessous* (Starfix N° 6) récidivent. Toujours dans le sexy, avec Bardot. Plutôt qu'une tentative d'approche et d'analyse du mythe, l'ouvrage de Raymond Boyer est un album de magnifiques images signées Sam Levin, le photographe attitré de notre meilleure exportation après le camembert et le gros rouge. Même si le moyen d'aborder le sujet peut sembler facile (filmographie, discographie, cover-girlographie), il n'en demeure pas moins le plus efficace et le plus joli. Et puis, même notre acariâtre maquettiste a trouvé ça très beau. Alors !

D. B. ■

CINEFANTASTIQUE
Special Double Issue.
Vol. 13 n° 6/Vol. 14 n° 1.

Conçu au moment de la grande vogue du cinéma en relief il y a quelques mois, ce numéro spécial 3-D de *CFQ* arrive après la bataille, puisque l'engouement a vite disparu, au point que certains films tournés en relief *(Le guerrier de l'espace)* ont été exploités "en plat". Peu importe : on apprend dans ce *CFQ* énormément sur les techniques du 3-D, et des voix s'élèvent

pour nous dire qu'il suffirait d'un bon film en relief pour que tout recommence. On sait que Monsieur Spielberg est en train de se pencher sur la question, avec une adaptation prévue en 3-D d'un *musical* intitulé *Little Shop of Horrors*.

L'AVANT-SCENE CINEMA
n°s 307-308 :
Le sang d'un poète et *Le testament d'Orphée*, de Jean Cocteau.

Fantastico-chicos.

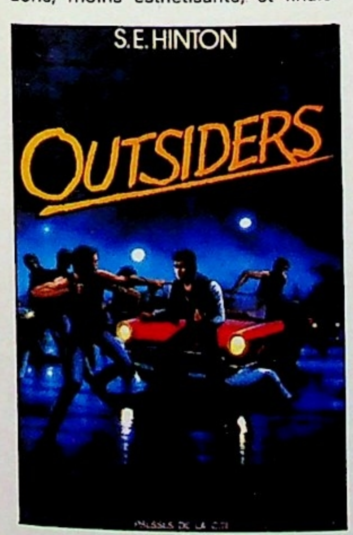
KRULL
A novel by Alan Dean Foster, Based upon a screenplay by Stanford Sherman. Warner Books, New York.

On dit déjà le plus grand mal du film *Krull*. Même le réalisateur, Peter Yates, n'est guère tendre à l'égard de son œuvre. Les effets spéciaux, malgré la supervision de Derek Meddings, n'auraient rien de vraiment spécial. Si c'est le cas, dommage... L'histoire est très convenue dans son principe et dans son déroulement – un jeune chevalier, armé d'un glaive magique, s'en va libérer une contrée d'un terrible monstre coupable entre autres d'avoir séquestré sa fiancée dans une forteresse noire –, mais cette structure un peu simplette est sans doute celle qui convient le mieux au genre finalement peu représenté de la *Sword & Sorcery*. Et comment ne pas pleurer de joie et d'émotion lorsque la Bête est vaincue non par l'arme pourtant magique du héros, mais par l'Amour qui unit le héros et sa fiancée? Quant à Krull, pour ceux qui voudraient savoir, c'est tout simplement le nom de la planète sur laquelle se passe cette histoire.

LES OUTSIDERS
par Susan Eloise Henton.
Presses de la Cité

Il risque d'y avoir un léger malentendu à propos de ce roman, publié en France à l'occasion de la sortie du nouveau film de Coppola : si le film est quelque peu "rétro" dans sa vision des années soixante, le roman ne mérite pas à proprement parler un tel qualificatif, puisqu'il a été écrit *pendant* ces années soixante. Œuvre plus brute, donc, moins esthétisante, et finalement plus claire et plus spontanée – l'auteur avait seize ans lorsqu'elle a écrit cette histoire. Le récit, à la première personne, a sans doute une plus grande unité et une plus grande continuité que le film. Un clin d'œil narratif fera d'ailleurs découvrir au lecteur, à la dernière page, que ce récit fait partie de l'histoire qu'il raconte : le livre ne serait rien d'autre qu'une rédaction composée par Ponyboy pour l'école. Par sa seule existence, il montre que le personnage a changé.

F.A.L. ■



LE MIROIR DE MERLIN
André Norton. NéO

"Le miroir laisse les hommes libres de leurs choix. Il montre ce qui peut arriver, mais ce futur change constamment avec les actes de l'homme". Arthur, Merlin, la Dame du Lac, Camelot... Tout un passé resurgit, mais aussi



un futur, car Andre Norton (c'est une femme!) entremêle délicatement la réalité et la légende, le fantastique et la science-fiction, les mythes collectifs de l'humanité et les civilisations venues des étoiles. C'est cela, *l'heroic fantasy*, avec en plus une poésie et un talent rares! Les femmes au pouvoir... en *heroic fantasy!* Un splendide récit sur le geste arthurienne qui vous envoûtera et vous enchantera. Andre Norton est quasiment ignorée en France, pourtant ce livre a connu un démarrage foudroyant durant cet été, la preuve! Et si vous êtes bien sage, vous pourrez bientôt lire (dans un ou deux millénaires) son cycle d'heroic fantasy *Witchworld!* Patience, patience! En attendant découvrez le rêve de Merlin et Arthur, celui qui a été, est et sera!

PIEGE POUR KING-KONG
Ed McBain. Série Noire

Matthew Hope, avocat-conseil, croise une jeune femme, splendide, sur la plage de Sabal (Calusa, Floride) Le lendemain, cette jeune femme, Marie Harper, vient le trouver. Son mari la bat : un géant noir qui ressemble à King-Kong. Le surlendemain, Matthew apprend que le corps de Marie a été retrouvé sur la plage, atrocement torturé et brûlé. Tout désigne son mari, qui a disparu. Matthew est perplexe et décide d'y voir plus clair par lui-même. Il constate très vite que tous ceux qu'il rencontre, blancs ou noirs, ne sont pas très francs du collier et semblent cacher quelque chose. Lisez la suite vous-même! Un splendide roman de Salvatore Lombino (vrai nom de McBain) dont vous connaissez bien sûr le héros, Carella, avec les flics du 87e, etc. Je n'insiste pas. McBain se renouvelle ici, avec ce personnage de Hope, déjà présent dans ses derniers livres. Et c'est exemplaire : un récit mené avec rigueur et réalisme, à la limite de la sécheresse d'un rapport de police (cf. les interrogatoires) et c'est du grand art, la technique et le métier à toute épreuve! Mais c'est surtout la récréation du monde par McBain, qui recompose la vie par petites touches, faites de simplicité et de dépouillement. 280 pages qui semblent trop courtes, et on en redemande, brusquement sevré! McBain ou la force de l'évidence!

ON NE MEURT QUE DEUX FOIS
Robin Cook. Série Noire

Sans doute le meilleur "série noire" de ces derniers mois. A proscrire à tous ceux qui ont des problèmes existentiels et qui broient du noir, car ce bouquin n'a rien de réjouissant, il est même plutôt déprimant, mais il est visqueux sordide, angoissant comme la vie! Un inspecteur enquête sur la mort d'un vieil homme, qui a été horriblement mutilé avant d'être tué. Pourquoi? Apparemment, c'était quelqu'un d'anodin, un clochard. Il part à la découverte de son passé, bien fascinant : Staniland a raconté sa vie sur des cassettes, une histoire lamentable, mais passionnée et obsédante. Staniland avait découvert quelque chose. L'inspecteur remonte dans son passé, retrouve les gens qu'il a aimés et qui l'ont détesté. Il comprendra pourquoi Staniland est "mort les yeux ouverts" (titre anglais du livre) et constatera qu'effectivement, au bout du chemin, on ne meurt que deux fois. Un petit chef-d'œuvre qui vous engluera durant de longs jours. A lire de toute urgence!

LA CHAMBRE DU HAUT
Mildred Davis. Clancier-Guénaud

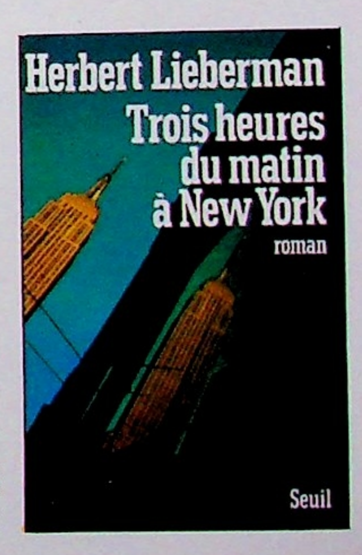
Une réédition qui s'imposait, puisque ce livre avait été publié il y a trente-trois ans dans le célèbre "Série Blême" (qui contenait d'autres réussites du même genre). Un chef-d'œuvre d'atmosphère et d'angoisse, comme il est dit sur la quatrième de couverture? Je veux, mon cousin. Jugez-vous même : une famille riche et comblée, trois sœurs appartenant à la bonne société, et puis l'une des sœurs a eu un accident de voiture : le visage couvert de pansements, elle reste cloîtrée dans la "chambre du haut". Invisible, elle obsède pourtant par sa présence maléfique tous les autres occupants de la maison. Un homme se fait engager comme chauffeur. En fait, c'est un prétexte pour approcher la jeune fille, la voir. Maître chanteur ou policier? Quelle est la vérité : accident ou tentative de meurtre? Mildred Davis fait le portrait au vitriol d'une certaine société, avec ses petits secrets sordides et sa mesquinerie, et mène excellemment son récit, retardant avec un art consommé la révélation finale, faisant de chaque page un nouveau mystère, une nouvelle interrogation, qui décuple le mystère et le suspense. Qui est qui? Vous le saurez au bout de ce labyrinthe initiatique, si vous sortez de cette toile patiemment tissée. Et merci encore, François Guérif!

LES AVENTURES D'ELLERY QUEEN
Ellery Queen. NéO

Payez-vous un petit coup de rétro et lisez ces neuf nouvelles, écrites par l'un des plus grands noms de la littérature policière (relisez l'hommage que lui a rendu la revue *Polar* N° 25). On commence à lire, un sourire condescendant aux lèvres, et puis on lâche son cigare, on est accroché, captivé et on lit jusqu'à la fin, et on se dit que c'est drôlement bien ficelé, pas si vieillot que ça, et que c'est même plutôt bien, et que tout est là, subtilité, humour, tendresse et poésie (on rencontre même Alice au coin de la cheminée, devant le miroir) et que finalement ce serait comme un petit chef-d'œuvre que cela n'aurait rien d'étonnant. Moi, ce que j'en dis!

TROIS HEURES DU MATIN A NEW YORK
Herbert Lieberman. Seuil

Sacré Herbert! Trois grands romans, trois univers aussi différents que possible, même le style qui change! *Necropolis* ou la morgue d'une grande ville américaine, insupportable et sublime, *La Traque* ou la recherche de criminels nazis, et ce présent livre sur les milieux boursiers. Et vous avez l'impression de comprendre ce qui fait que le monde est monde, ce qui nous gouverne, nous manipule, nous escroque (transactions boursières, échanges monétaires internationaux, etc). Ou l'histoire de l'affrontement - combat titanesque - entre Charles Daufghtry et le milliardaire japonais Sujimoto. Un récit de presque de 300 pages, haletant, sur les chapeaux de roue (malgré une légère baisse de tension sur la fin : le danger du roman-fleuve) qui se lit comme un polar, le monde en proie à la folie (du fric, du pouvoir, de l'ambition, de l'amour et j'en passe) et c'est une sacrée réussite, avec un grand bravo à la traductrice qui a dû en baver avec l'univers des cambistes. A quand le prochain, Lieberman?



MENSUEL DU HARD ROCK



ISSN 0756-4872

N° 6 OCTOBRE 1983 - MENSUEL - FRANCE 10 F - BELGIQUE 80 FB - SUISSE 5 FS - CANADA $ 2

KISS

METALLICA

RAINBOW

ALICE COOPER

TWISTED SISTER

BLACK SABBATH

THIN LIZZY


26 SEPTEMBRE 83,
L'Aventure envahit
les kiosques.
JUNGLE-AUDACE-ACTION-MYSTERE
METAL HURLANT
Aventure
1
BIMESTRIEL N° 1 - 15 FF - BELGIQUE 122 FB - SUISSE 6 FS - CANADA $ 4.95
M-2114-1-15 FRS
Hé
Renard
Manara
Cornillon
80 pages
d'aventure BD
LA GUERRE DES BOND
007 CONTRE 007, UN DOSSIER EXPLOSIF !
Ted Benoit, Colbus, Max, Cornillon, Manara, Nares, Kent, Loulou Picasso, Houssin, Hé, Chaland, Renard.
Tous sont dans Métal Hurlant Aventure n° 1.
Bimensuel, 80 pages, 15 F.



LIVRES

LE VINGT-SIXIEME REVE
John Buchan. NéO

Ex-*L'aire de danse* (un titre pas très commercial ni alléchant). Buchan était l'un des auteurs favoris de Bergier, ce grand farceur devant l'Eternel : une garantie sérieuse? L'existence même de Buchan fut un vrai roman ; il lui suffisait de la raconter sur le papier. Si vous avez aimé (notamment) *La centrale d'énergie* et *Le collier du prêtre Jean,* ce livre est pour vous, mes frères (qui connaissez par cœur *Le camp du matin*), mais voici que le rêve de Nelson commence, la menace est proche !

LE GNOME ROUGE
Frank Belknap Long. NéO

F. B. Long eut l'inestimable privilège de connaître et d'approcher le Maître, je veux parler de Lovecraft, l'écrivain fou de Providence en Arkham, une référence ! Faisant partie du "cercle lovecraftien", il en resta marqué à jamais, ce qui lui inspira son chef-d'œuvre *Les chiens de Tindalos.* A nouveau la cohorte infernale, menée par Nyarlathotep et le grand Cthulhu ! L'horreur est garantie, même si toutes les nouvelles de ce recueil ne sont pas géniales. A lire avec délectation !

FRANÇOIS TRUCHAUD ■

DISQUES

MUSIQUE DE FILMS

LAST EMBRACE (Varèse Sarabande Records STV 81166 - diffusé par Discoshop Distribution).
Pour une fois, l'événement le plus marquant dans le domaine de la musique de film n'est pas relié à l'habituelle actualité cinématographique.
Pour cette raison, la sortie, même tardive, de l'œuvre inédite d'un compositeur se doit d'être signalée, et étudiée avec beaucoup d'attention. Surtout, comme c'est le cas ici, lorsque la musique que est signée Miklos Rozsa, et que le film n'a jamais atteint les écrans français. (rappelons que Varèse a également édité, voici deux ans, la partition des *Chevaliers de la Table Ronde,* après vingt-sept années d'oubli...). Carence d'éditeur, carence de distributeur? La première est au moins réparée. Célébré par la critique américaine lors de sa sortie en Mai 79. *Last Embrace* est un thriller policier dont tous les échos persistent à dire le plus grand bien. Roy Scheider, qui y campe un agent du gouvernement, est sous la pression constante de menaces de mort, après une dépression nerveuse causée par l'assassinat de sa femme. Et, peu à peu, ses soupçons le mènent à Janet Margolin qui, seule, peut répondre à toutes les questions...
Ecrite en 79, cette musique appartient à la période où Rozsa intéressait nombre de jeunes metteurs en scènes, que ce soit Larry Cohen *(The Private Files of Edgar J. Hoover),* Nicholas Meyer *(C'était demain),* ou Richard Marquand *(L'Arme à l'Œil).* Jonathan Demme n'a pas fait exception à cette tendance, et la partition de Miklos Rozsa, sait se montrer à la fois douce et passionnée "Goodnight Ellie", "Memories" tout en ménageant de vibrants moments de suspense et d'angoisse "Pursuit", "The Tunnel". Rien que de très naturel pour le compositeur de *La Maison du Dr Edwardes* d'Alfred Hitchcock, face à un film que tout le monde s'accorde à considérer comme un authentique hommage à l'œuvre du "Maître"...



RETURN OF THE JEDI (RSO 811 767 1 Y 1).
Pour tous les fanatiques de *Star Wars,* le complément indispensable aux deux albums précédents. Pas de thèmes essentiels nouveaux, à part celui des Ewoks et "Lapti Nek", qui rappelle "Cantina Band" sur le premier disque, mais de très belles réorchestrations des titres précédents. Une fois de plus, John Williams sait se montrer aussi inventif dans un travail de commande sur pour une création originale.

MASSADA (MCA 5168).
Pour célébrer la venue tardive sur nos petits écrans de cette série, il faut exhumer au plus profond des bacs des disquaires ce pressage vieux de deux ans. C'est beau, c'est symphonique, c'est lyrique, c'est émouvant, et c'est signé Jerry Goldsmith... Tout pour plaire.

THE HUNGER (Varèse Sarabande Records STV 81184 - Discoshop Distribution).
Que vous soyez emballés ou non par *Les Prédateurs* de Tony Scott, l'achat du disque s'impose. Même si l'utilisation de partitions classiques dénote un parti-pris assez contestable, l'ensemble fait preuve d'une homogénéité auditive pour le moins inattendue. Mais n'allons pas jusqu'à considérer Rubini et Jaeger comme des équivalents de Bach ou Schubert, ce serait pousser trop loin la cohabitation...



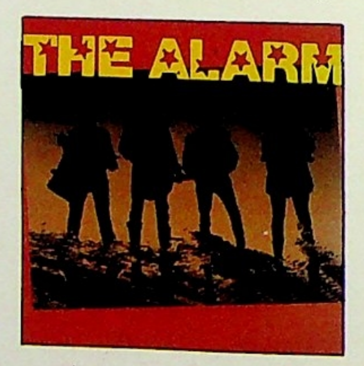
THE GODS MUST BE CRAZY (Pathé Marconi 165 2251).
Il aura fallu l'éclatant succès du film au box-office pour que quelqu'un se décide enfin à sortir la musique des *Dieux Sont Tombés sur la Tête* de John Boshoff. Reste à savoir si c'était vraiment indispensable, quand on songe à toutes les œuvres bien plus marquantes (la partition du *Guerrier de l'Espace* de Bernstein, pour n'en citer qu'une) qui demeurent inédites... Le résultat est plutôt sympathique, et pourra toujours servir de lot de consolation...

SISSY SPACEK : "Hangin' Up My Heart" (WEA 79 0100 1).
Attention, ceci n'est pas une bande sonore originale de film, mais un simple disque de chansons d'une actrice déjà fort versatile. Elle fut décoratrice, productrice, chanteuse dans *Coalminer's Daughter,* la voici maintenant auteur, compositeur, et interprète... L'espace de deux chansons. Dont "Smooth Talkin' Daddy", le meilleur de l'album. Pour les autres titres, elle ne fait que chanter, mais fort bien. De quoi faire adorer la *country music*...

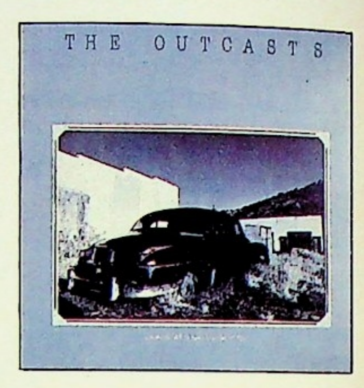
D. M. ■

ROCK

THE ALARM sont originaires de Rhyls en Angleterre et résident actuellement à Londres, ce qui semble leur réussir. Leur premier maxi cinq titres comprend les deux simples du groupe et Illegal s'est fait un plaisir de les engager en voyant le potentiel énorme de ces nouveaux outsiders. Avec leurs allures de fiers rebelles, The Alarm déballe le plus alléchant hit qu'on ait pu entendre depuis le "Simple Love" des Saints. Un cocktail détonant de Clash première époque, de Jam et de Stiff Little Fingers. En attendant que "The Stand" grimpe au sommet des charts et que "Marching On" prenne la relève, nous attendons Mike Peters et sa bande en concert en leur souhaitant bonne chance. A signaler que Mike Glossop le producteur claquant des Ruts manie la production avec toujours autant d'efficacité. (CBS)



Ils reviennent attelés à leur dégaines guerrières et leur reggae métallique, ce sont les **OUTCASTS** from Belfast. Les kids de la guerre civile chantent au son des cloches "Nowhere left to run" suivi par une version dub. Sur l'autre face on retrouve "Ruby" avec un nouveau mixage et une version killer (le terme est faible) de "The Cops are Coming" enregistrée en public à Londres. Servis par une pochette noir et blanc d'une classe peu commune, les Outcasts devraient enfin parvenir à montrer malgré leur look qu'ils ne sont pas un groupe de punks hard-core bouseux et stupides. (New Rose)



ROCK EN BREF

■ Du côté de l'hexagone, nos trois groupes les plus extrémistes et virulents enregistrent. La *Souris Déglinguée* termine un album de quinze titres sur lequel figurera une terrifiante version du hit teuton *Lili Marleen. Oberkampf* met également en boîte un album, et *Wunderbach* entre en studio dans les jours à venir, tout cela sous la houlette de maman Celluloïd.

■ L'inquiétante *Horde de Gogol 1* vient de commettre sa nouvelle horreur qui a pour nom *Encore Pire,* et le disque est en vente après l'office dans toutes les églises.

■ *Bijou* est encore dans l'expectative et l'avenir du groupe reste plein d'incertitudes.

■ Le festival hard de Mulhouse a été annulé à la suite d'une météo défectueuse, ce qui prouve une fois de plus les compétences étonnantes de certains organisateurs français.

■ Restons dans le hard avec la naissance d'un nouveau confrère qui a sorti son premier numéro le 15 septembre. Pur et dur, *Metal Attack* semble bien parti pour devenir l'équivalent français de *Keerang,* le fameux bimensuel hard anglais.

■ Ça y est ! Les *Little Bob Story* ont achevé l'enregistrement de leur dernière merveille sous la houlette de Southside Johnny et Tom Panunzio (Springsteen, Lennon, Go-Gos, Iggy Pop...)

■ Une étincelle d'espoir clignote en Angleterre grâce à quelques jeunes groupes prometteurs tels que *The Alarm* (bien nommé) ou *les Prisonners* (du Rock and Roll bien sûr), mais, cette survivance de la flamme restant encore bien trop confidentielle, on assiste à la renaissance de vieilles locomotives, les *Animals* par exemple, qui atteignent la 397° reformation et le 1325° disque.

■ Les Ricains redécouvrent le Rock'n' Roll avec le retour et la magie des enfants prodiges de New York ; en effet,

les *Stray Cats* chiffrent actuellement leurs ventes par millions. Grand bien leur fasse.

■ Pendant ce temps Alan Vega, les Comateens, les Cramps, etc. continuent de crever la dalle.

■ Southside Johnny and the Ashbury Jukes de retour avec un disque fort judicieusement intitulé *Trash it up*. La pochette effectivement très trash offre la vision d'un mannequin de celluloïd aux jambes gainées de résille noire. L'objet devrait bientôt être distribué en France.

■ *Mink de Ville* est, paraît-il, en meilleure forme, et son opus nouveau récemment emballé.

■ A l'instant où j'écris ces lignes il n'y a rien de neuf en ce qui concerne l'état de santé de *Johnny Ramone*, toujours sous le choc des coups assénés par un punk plus fort que lui.

■ WEA annonce la sortie prochaine du nouveau disque de *X*, les leaders de la scène rock angeline. Rappelons que Ray Manzarek (Doors) s'intéresse de près à leur carrière.

■ Ils sont nuls. Qui? *Kiss*. Dorénavant ces crétins se dévoilent sur la pochette de leurs disques sans maquillage et de même sur scène. Avec leurs tronches de vieux maquereaux décatis ils feraient mieux de rempiler pour dix ans chez l'Oréal.

■ *Concerts*
Big Country le 23/10 au Palace
Kid Creole le 9/11 à Paris à l'Espace Balard, le 10/11 à Lyon, le 15/11 à Lille
Peter Gabriel le 24 à Lille, le 25/10 à Paris à l'Espace Balard
Kiss le 31/10 à Paris

HERVE "ACTION MAN" DEPLASSE ■

VIDEO CLIPS

DAVID BOWIE : "China Girl" (Pathé Marconi). 83, l'année Bowie? Sans doute. Rarement rock star à l'aura aussi charismatique, aussi définie, aussi fluctuante, aura tenu le devant de la scène avec un tel succès.

Après le Bowie chanteur, Bowie phénomène, Bowie acteur, se profile le Bowie réalisateur. Tout le monde le dit, tout le monde le sait. Et *China Girl* l'illustre à la perfection, explorant une fois encore la nouvelle terre d'accueil australienne, venue surplanter Londres, New York, ou Berlin. Pays magique, à l'échelle d'un continent, où se côtoient traditions et aliénation de la technologie occidentale, l'audace architecturale de l'Opéra de Sidney et la beauté sauvage des plages désertes... Bowie joue sur la fascination des décors, des situations, des personnages. Y compris lui-même. Schizophrénie latente? D'un côté, un Bowie sérieux derrière la caméra, qui élabore son concept, et de l'autre, un Bowie grimaçant qui fait le clown devant l'objectif?





Il alterne tout, de la recherche formelle, enchaînant noir et blanc et couleurs dans un travelling circulaire étourdissant, à l'idée exploitée au maximum (l'enlacement sur le lit qui se prolonge sur les rivages du Pacifique). Cela, il



le doit uniquement à sa collaboration suivie avec David Mallet, un des chefs de file de cette invasion britannique dans l'art de la vidéo promo. Bowie écrit, pense, étudie, Mallet filme, réfléchit, transcrit. Une symbiose éclatante qui dure depuis les solarisations électroniques de "Ashes to Ashes", en passant par l'élégance monochrome de "Wild Is the Wind". Les mises en scène changent au rythme d'une personnalité qui évolue sans cesse, qui devient, à force de rajouter des éléments au puzzle, de plus en plus délicate à cerner. Après tout, le Bowie de *Let's Dance,* immobile devant un arrière plan fuyant en mouvement qui rejette sur les côtés la civilisation implantée et la culture ancestrale des aborigènes, est-il vraiment le même que celui de *China Girl,* passionné à la folie dans un clin d'œil à *Tant qu'il y Aura des Hommes?* Solution au prochain clip, peut-être!

THE CREATURES : "Right Now" (Polydor). Ce qui pourrait se traduire par : Siouxsie and the Banshees, fer de lance de la vague post-punk britannique, rencontrent Glenn Miller, Duke Ellington, et leurs orchestres respectifs, sur une île perdue du Pacifique. Les Créatures sont Siouxsie et Budgie, respectivement égérie chanteuse et batteur du groupe susnommé. Deux, pas plus! Et sans multiples claviers de synthétiseurs, sans vocoder, sans chambre d'échos. Ni soft Cell, ni The Cure, ni The Eurythmics... Mais pour ce 45 tours, ils se sont adjoint pour un morceau fort classique un "big band" des plus traditionnels. Mais uniquement pour l'enregistrement du disque. Pour le tournage de la vidéo, le duo persiste... Dès les premiers envols des cuivres, on passe sur un montage hyper serré d'éléments d'une peinture murale représentant... l'orchestre en question. Le tout joue d'un bout à l'autre sur des oppositions de couleurs, oscillant entre les lumières mouvantes d'un club très londonien, les teintes figées du tableau, l'or des délires de la chanteuse. Siouxsie allanguie en Cléopâtre, zoom sur un accord de trombone, Siouxsie occupant la scène, Budgie s'excitant devant des musiciens en deux dimensions, trois trompettistes dans le tempo, Siouxsie contemplant le nombril de son compagnon... Sur le papier, ça peut sembler curieux et hétérogène, mais sur l'écran, c'est un véritable festival de son, de musique, et de rythme.



KANSAS : "Fight Fire with Fire". Dans un univers de fusion, de charbon, et de sol craquelé par la chaleur, un homme délire. Rêve, réalité? Une femme énigmatique et des prêtres vêtus de pourpre semblent contrôler ces travailleurs de hauts fourneaux réduits





en esclavage. De toute façon, le dernier plan donne la clef du problème. Après Dorothy au pays d'Oz, voici Kansas en visite chez Hadès. On a toujours la mythologie que l'on mérite...

JOAN JETT : "Fake Friends" (CBS). Premier plan : "Le dernier concert des Runaways". Dernier plan (ou presque; : "Joan Jett et les Blackhearts : Complet"... Trois disques solo, et elle seule a réussi, quoi qu'en pensent Cherri Currie et Lita Ford! Un trait sur le passé : "Rien à paumer quand on perd de faux amis". Plouf! Une giclée de fumigènes, et tout le monde se transforme en plaque de carton. Quelle facilité de rangement dans les souvenirs. Encore mieux que les feuilles mortes...





STEVIE NICKS : "Stand Back" (WEA). Quoi de plus normal, après "Gypsy" de Fleetwood Mac, que de demander à Russell Mulcahy de mettre en images la petite Stevie toute seule? Horreur! Elle se trouve trop grosse, et appelle à la rescousse David Hornaday, chorégraphe de son état. Résultat : cette vidéo sympathique avec peu d'idées originales et peu d'audace. La précédente était peut-être plus cellulitique, mais certainement moins terne.

DAVID SYLVIAN : "Forbidden Colours" (Virgin). Contrecoup du déferlement de *Flashdance* : les plans d'un film seront de plus en plus souvent intégrés à la vidéo promotionnelle de la chanson-phare. L'intelligence consiste à incorporer harmonieusement dans ce montage des images de l'interprète... Debbie Harry avait un peu loupé son coup à l'époque d'*American Gigolo*, David Sylvian, lui, a réussi.

BILLY JOEL : "Tell Me About It" (CBS), et **ELECTRIC LIGHT ORCHESTRA : "Rock n' Roll Is King"** (CBS). Nostalgie, nostalgie. Le retour au bon vieux temps des années 50-60, où la musique était encore simple, à peine électrifiée, les filles faisaient voler leurs jupes au vent des rythmes endiablés. ELO cafarde sans grande originalité, tandis que Billy Joel s'amuse beaucoup plus. D'idole pour midinettes, il devient la première vedette interplanétaire... La gloire!

DOMINIQUE MONROCQ ■




ROCK ET BD
MY LOVE
Kid Creole and the Coconuts
Novembre 83

Vous pouvez renvoyer dès aujourd'hui votre bulletin d'abonnement à STARFIX - Service abonnement : 13, rue de Cerisaie, 75004 Paris - Tél. : 277.18.10. Glissez votre paiement et cette formule dans un enveloppe affranchie, et nous ferons le reste...

BULLETIN D'ABONNEMENT

Profitez de plus de 20 % d'économie en vous abonnant 1 an (12 n^{os}) 140 F au lieu de 180 F ou 2 ans (24 n^{os} plus deux numéros gratuits soit 26 n^{os} en tout) pour 250 F au lieu de 360 F, soit 25 % d'économie ! (Etranger : ajouter 25 FF de port).

Je m'abonne à STARFIX aux conditions spéciales :
☐ d'un an pour 140 F (12 numéros normaux)
☐ de deux ans pour 250 F (24 numéros normaux)
A partir du n° :

Pour compléter ma collection, je vous envoie 15 F par numéro + 5 F de port.
Je désire recevoir :
le n° 1 ☐, le n° 2 ☐, le n° 3 ☐, le n° 4 ☐, le n° 5 ☐, le n° 6 ☐, le n° 7 ☐,
le n° 7 hors série, 25 F ☐, le n° 8, 17 F ☐, le n° Retour du Jedi, 25 F ☐

Mme, Mlle, M. ____________
N° ______ Rue ____________
Ville ____________
Code Postal ____________ Signature :
Je joins un chèque postal, un chèque bancaire ou un mandat-poste de ____________

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION

N° 1 : Avoriaz 83 – Evil Dead - Ténèbres - Jedi - Vidéodrome.

N° 2 : Action : Rambo - Mad Max - Looker.

N° 3 : Zombie – Dark Crystal – James Bond 007 – Eastwood.

N° 4 : La lune dans le Caniveau - Dar.

N° 5 : Bowie/Furyo - Gibson/L'Année...

N° 6 : Superman 3 - Twilight zone - Creepshow.

N° 7 : Le Retour du Jedi - Prédateurs - Gwendoline.

N° 8 : Le Guerrier de l'Espace - Flashdance - Octopussy.

N° Hors Série
Superman III/Tonnerre de Feu

STARFIX

SPECIAL "RETOUR DU JEDI"

COMBIEN MESURE CHEWBACCA?
QUEL EST L'AGE DE JABBA?
QUEL EST LE VRAI NOM DE DARTH VADER?
PLUS DE CENT PAGES! PLUS DE 200 PHOTOS! TOUT SUR LE RETOUR DU JEDI!
L'EDITION AUTORISEE PAR LUCASFILM!
NE CHERCHEZ PAS AILLEURS!
TOUT SUR GEORGE LUCAS, LE PERE DE LA GUERRE DES ETOILES! TOUT SUR RICHARD MARQUAND, LE REALISATEUR DU TROISIEME EPISODE DE LA SERIE! TOUT SUR LES ACTEURS, HARRISON FORD, CARRIE FISHER, MARK HAMILL, TOUS LES AUTRES! TOUT SUR LES PERSONNAGES, HAN SOLO, LUKE, LEIA, R2D2 ET C3PO, DARTH VADER, YODA, JABBA, ETC. TOUT SUR LES EFFETS SPECIAUX, LES MAQUETTES, LES EFFETS OPTIQUES, LES MAQUILLAGES, LA MUSIQUE, LE TOURNAGE...
TOUT! TOUT CE QUE VOUS VOULEZ SAVOIR SUR LE RETOUR DU JEDI (ET MEME CE QUE VOUS N'AURIEZ PAS OSE DEMANDER!) : C'EST STARFIX SPECIAL "RETOUR DU JEDI"
COMPLET - DETAILLE - EXPLOSIF!
UN EVENEMENT EXCEPTIONNEL. UNE SOMME D'INFORMATIONS
ET DE PHOTOS SANS PRECEDENT.
STARFIX SPECIAL "RETOUR DU JEDI"!
EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES DE VOTRE GALAXIE! NOW!
112 PAGES TOUT EN COULEURS - PLUS DE 200 PHOTOS -
DES INTERVIEWS EXCLUSIVES
25 F SEULEMENT

LA GUERRE DES ETOILES

LE RETOUR DU JEDI

PLUS DE 200 PHOTOS

M 2660 - 1 H.S. - 25 F